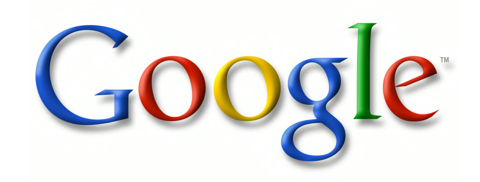
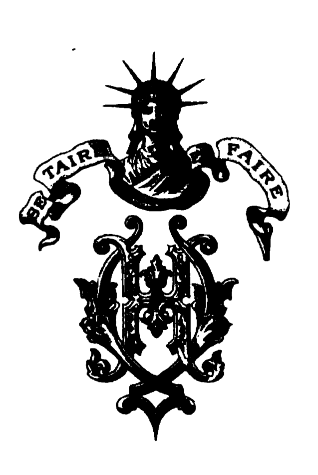
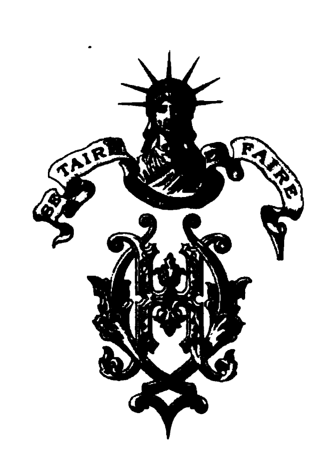


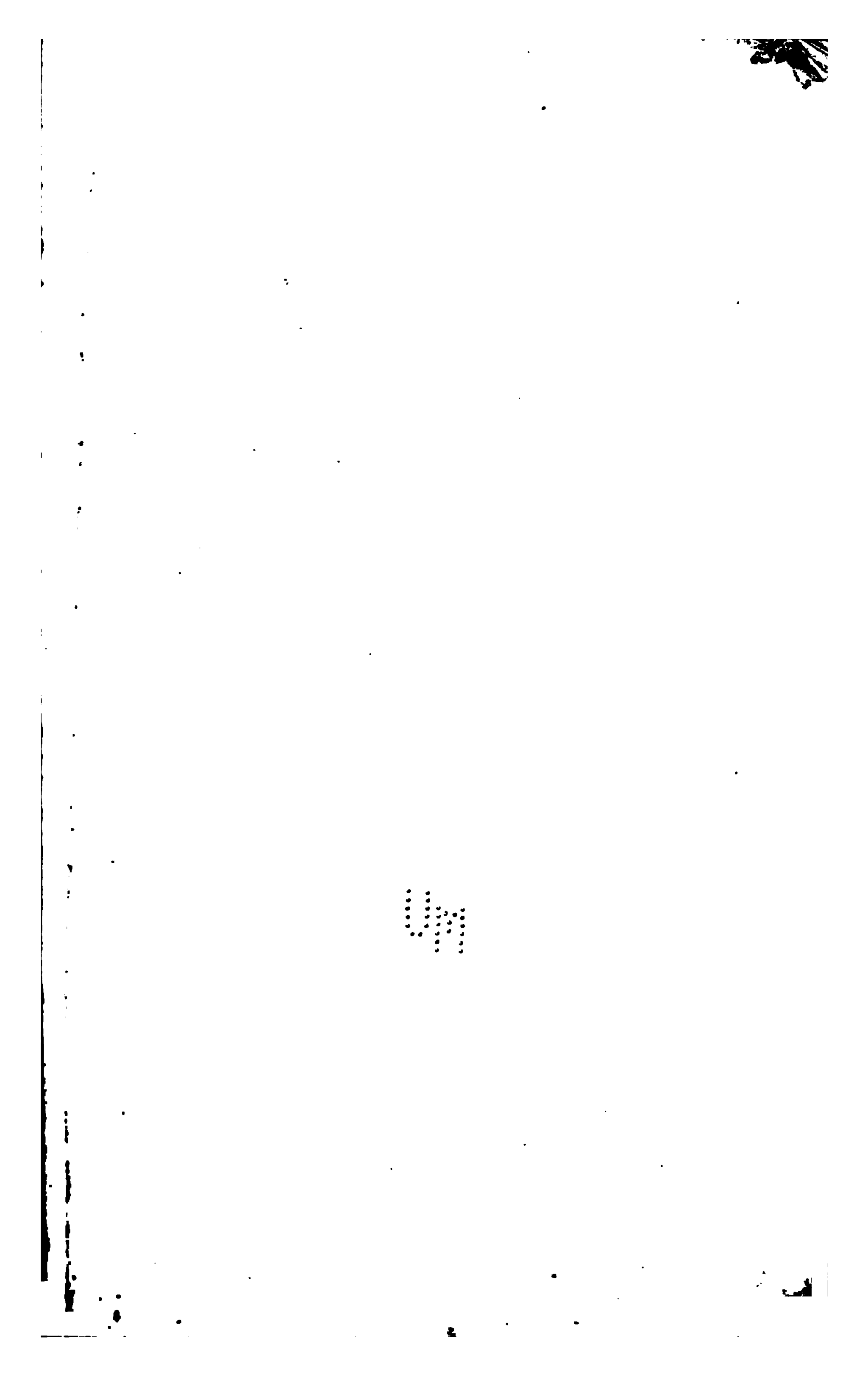

SE TAIR
FAIRE

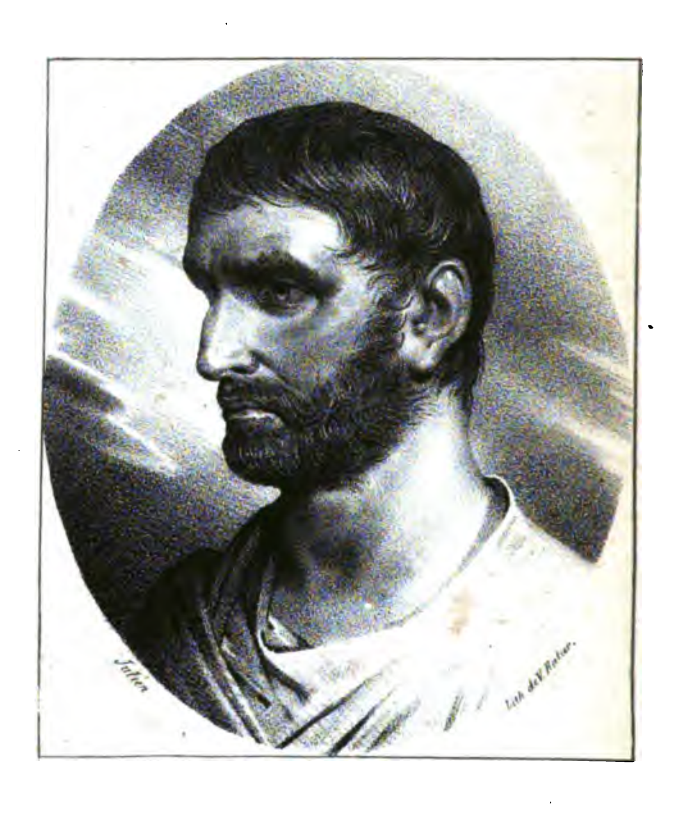

SE TAIRE
FAIRE



HISTOIRE
DE LA GRÈCE.
(ILES IONIENNES.)

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.




Julien
Lith de V Ratier.

HISTOIRE

DE LA GRÈCE.

DESCRIPTION

DES ILES IONIENNES,

CORFOU, PAXO, LEUCADE, ITHAQUE, CÉPHALONIE, ZANTE, CÉRIGO ET NAXOS; DEPUIS LES TEMPS FABULEUX ET HÉROÏQUES JUSQU'A CE JOUR.

Par un ancien Officier Supérieur en mission dans ces îles;

OUVRAGE REVU

ET PRÉCÉDÉ D'UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE,

PAR Mr. LE COLONEL BORY DE SAINT-VINCENT,

Correspondant de l'Académie des Sciences, et de plusieurs Sociétés Savantes.



A PARIS,

CHEZ DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB., ÉDITEURS,

Rue St.-Louis, n° 46, au Marais;

Et rue de Richelieu, n° 67, vis-à-vis la Bibliothèque du Roi.

M DCCC XXIII.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Le seul monument impérissable que l'esprit humain ait érigé à l'immortalité des nations est sans doute l'histoire, qui prit naissance avec la société, et grandit, pour ainsi dire, avec elle. Déjà florissantes à l'aurore du monde, en supposant sa création aussi voisine de nous que l'établissent les livres sacrés, l'Égypte et la Chaldée commencèrent leurs annales presque en même tems que leur empire. En effet, ce goût inné dans l'homme de transmettre sa mémoire aux âges futurs, cette noble ambition de se survivre à soi-même, fit sentir aux sociétés naissantes le besoin de consacrer à jamais les souvenirs glorieux. De là, vraisemblablement, les édifices gigantesques destinés à

rendre témoignage de la prospérité des premiers peuples, et les sculptures sans nombre dont ceux-ci enrichirent la surface de leurs constructions; mais ce moyen, trop vague et trop dispendieux, ne suffisait pas encore : rien ne retraçait les noms des hommes dont le ciseau de l'artiste s'efforçait d'immortaliser l'image; il était permis de craindre qu'après quelques siècles, la tradition ne défigurât la vérité, ou même que, s'occupant de grandes actions nouvelles, cette tradition négligeât bientôt les vertus des anciens héros. On eut recours à des signes moins équivoques : l'Indien créa des caractères capables de perpétuer la parole, et l'Égyptien enveloppa ses idées du voile mystérieux des hiéroglyphes.

C'est une licence bien pardonnable sans doute, que de rapporter à l'histoire la découverte ingénieuse de l'écriture : on pourrait légitimer cette opinion, en prouvant que les rois et les conquérans eurent l'ambition d'é-

terniser le souvenir de leur règne et de leurs triomphes, avant que le vulgaire conçût l'heureuse idée de communiquer d'une extrémité du monde à l'autre, à la faveur de quelques signes convenus, et comme on communique par la conversation.

Il serait également facile d'établir que, dans les tems les plus reculés, comme de nos jours, les grands ont été l'objet de la flatterie et des hommages de la faiblesse ou de la servitude : le génie de l'adulation inventa donc, pour plaire aux dominateurs, d'abord les hiéroglyphes (1) ; plus tard, l'écriture cursive, dont l'usage devint bientôt commun à toutes les classes de la société. Mais

(1) Il est assez généralement reconnu parmi les savans, que l'écriture hiéroglyphique a été l'écriture primitive de tous les peuples. Des voyageurs, qui ont rapporté des bords du Gange, du fond de la Sibérie, du Groenland et du Mexique, des inscriptions en caractères hiéroglyphiques, ont, pour ainsi dire, levé tous les doutes à cet égard. Nous avons nous-même, dans nos *Essais sur les îles Fortunées*, retrouvé les hiéroglyphes jusque chez les Gouanches.

une digression de ce genre nous éloignerait trop de notre sujet; nous ferons seulement observer, qu'après la découverte de l'art d'écrire, les classes les plus éminentes parmi le peuple, c'est-à-dire les grands et les prêtres, conservèrent long-tems encore un genre distinctif de calligraphie. L'horizon de l'esprit humain ne s'agrandissant qu'insensiblement, ce ne fut que bien des siècles après ce premier résultat, que la Grèce, habile à profiter des inventions de ses voisins, perfectionna des ébauches si précieuses (1).

Cependant cet avantage, déjà si grand par lui-même, n'est que l'un des moindres titres de l'histoire à la reconnaissance des nations. Elle est comme le tronc maternel d'où s'échappent toutes les branches de nos

« Les Égyptiens donnent diverses preuves qui font voir que tous les sages de la Grèce qui ont voyagé dans leur pays, en ont tiré ce qu'il y a eu de plus merveilleux dans les arts et dans les sciences qu'ils ont professés. » *Diod. Sic.*, *lib.* I, s. II, §. XXXVI.

connaissances. Privé de son secours, l'homme abandonné à lui-même, sans guide et sans souvenirs, traînerait dans une sorte d'obscurité morale le peu de jours qui lui sont comptés. Point d'émulation s'il n'y a point d'exemple; point de générosité ni de dévouement si la vertu naissante n'a point de modèles, et si l'immortalité n'est plus la récompense de l'héroïsme. Presque toujours on a vu les grands hommes se former aux vertus civiles ou guerrières, sans d'autres leçons que celles de l'histoire.

C'est enflammé par elles, qu'Épaminondas déposa tout à coup le manteau de philosophe pour revêtir la cuirasse, et s'immortaliser à Leuctres, où ce grand homme rendit à sa patrie une gloire long-tems éclipsée.

La lecture des hauts faits du grand Cyrus inspira au jeune fils de Philippe la soif de conquérir le monde; et, dans un âge plus rapproché du nôtre, Charles XII voulut être

conquérant, parce qu'Alexandre l'avait été.

L'histoire est l'expérience des peuples; elle devrait être celle des rois. C'est elle qui jette dans les cœurs le premier germe des grandes vertus : elle est tout ensemble et le guide et le juge suprême de ceux que la fortune élève sur les trônes, ainsi qu'aux honneurs. Justes et terribles, ses arrêts doivent être l'espoir du sage persécuté, et le châtiment des princes persécuteurs; les premiers fussent-ils flétris durant leur vie, et les seconds divinisés avant leur mort.

S'il reste encore une multitude de doutes à éclaircir sur plusieurs points obscurs de la haute antiquité, il serait peut-être injuste d'en imputer la faute à la barbarie ou à la négligence des premières sociétés. Celles-ci eurent aussi leurs annales; mais la furie de la plupart des conquérans s'est plue à détruire ces fastes respectables, quand le fanatisme n'a pas répandu sur eux l'épaisseur des ombres à la fa-

veur desquelles il égare les hommes. Est-ce à l'Égypte, par exemple, qu'on peut reprocher une pénurie historique, s'il est permis d'employer ce terme? Que sont donc les monumens de l'antique Diospolis, ceux d'Ombôs, de Tentyris, et de la ville d'Apollon? ils sont l'*histoire monumentale* d'un *vieil âge*.

Il n'est point de ruines, point de vestiges sur les bords du Nil, qui ne portent l'empreinte de cette langue symbolique dont les pontifes seuls connaissaient la combinaison. Les cryptes elles-mêmes sont ornées, au sein de la terre qui semblait nous les vouloir dérober, d'un nombre prodigieux de tableaux hiéroglyphiques où se trouve renfermée, sans doute, la chronologie de ces tems reculés. Que dis-je? des volumes entiers se trouvent cachés jusque sous le linceul des morts, et chaque ruine de l'Égypte fait partie d'une bibliothèque où nous ne savons plus lire. Peut-être qu'un jour la persévérance et le

zèle infatigable des antiquaires pénétreront le sens de ces livres mystérieux ; livres éternels, qui pourront indemniser les lettres des dommages que le fanatisme et la barbarie d'un Omar causèrent autrefois à la première histoire, dans les murs de la docte Alexandrie.

Les lettres peuvent s'enorgueillir d'une multitude de noms illustrés par l'histoire. Les Grecs ont eu leur Hérodote et leur Thucydide ; les Romains leur Tite-Live et leur Tacite ; et notre siècle a vu plusieurs écrivains s'élever à la hauteur de ces pères de l'histoire, par la chaleur de leur style, par la vérité des tableaux qu'ils ont su tracer, ou par la philosophie et la profondeur de leurs réflexions (1). Mais, dans cette série de grands hommes dont

(1) Je pourrais citer plusieurs noms célèbres que la postérité associera nécessairement à ceux des historiens que nous venons de rappeler ; mais comme la plupart de ces auteurs sont encore vivans, je me tairai pour ne pas trahir la modestie de tels contemporains.

les travaux ont obtenu les suffrages de la postérité, on ne distingue guère que les historiens des peuples ; leurs livres sont comme les annales de leurs siècles : ils sont, comme on l'a dit judicieusement, le martyrologe des nations. On regrettera éternellement que le nombre de ceux qui ont consacré leur plume à l'historique des contrées en particulier, soit peu considérable. « La chronologie et la géographie sont les yeux de l'histoire, » a dit un auteur célèbre, et ces deux sciences ont été les moins cultivées par les anciens. Les Pausanias, les Ptolémée, les Pomponius Mela, et quelques autres suffisent à peine, et leurs ouvrages, si utiles aux savans, font regretter plus vivement encore la disette de l'archéologie.

Par la succession des siècles, les contrées changent de face comme de population : les villes anciennes disparaissent ; d'autres s'élèvent à leur place et s'abîment à leur tour.

zèle infatigable des an[illegible] qui don[illegible] le sens de ces livres [illegible] [illegible]rent nels, qui pourront [illegible] [illegible]er dommages que [illegible] d'un Omar ca[illegible] histoire, d[illegible] drie.

Les [illegible] [illegible]u co[illegible] multi[illegible] [illegible]mbat, d'un a[illegible] Gre[illegible] [illegible]si que Palmyre étale le[illegible] [illegible]e parcourt l'Arabe, la ma[illegible] [illegible] ses ruines solitaires, après avoir [illegible]gée par les cohortes d'Aurélien ; et [illegible] les monumens d'Herculanum, si long-tems ignorés sous les cendres du Vésuve, sortent comme par enchantement de leur tombeau, évoqués par la plume savante qui vient de décrire le palais de Scaurus (1).

(1) Je saisis cette occasion pour citer le bel ouvrage de Mr. Mazois, où tant d'érudition est pressée dans un petit volume, et présentée avec tout le charme du style le plus élégant.

'histoire ... ement sain et une

'arch ... yle, ne pouvait

e ... exciter l'in-

... Ionien-

... es au

... nes

deur, ...

multiplier les tém... vilisation, pour que l'on pu... isoler deux choses si étroitement un... un mot, il serait à désirer, comme j'ai dej... osé le dire, qu'en apportant le plus grand soin à l'histoire des nations en particulier, on ne négligeât pas autant celle des contrées et des villes : ce dernier genre de travail offre des palmes non moins glorieuses à ceux qui s'y livrent; il demande moins de talent à la vérité, mais peut-être une plus grande érudition : il est également susceptible de tous les ornemens du style; il fournit des réflexions

non moins profondes : un jour peut-être les savans, convaincus de cette vérité, se livreront à cette étude avec une nouvelle ardeur.

Déjà plusieurs entreprises archéologiques de la plus haute importance ont marqué le commencement de notre siècle : les suffrages de l'Europe entière ont assez dédommagé l'illustre Commission d'Égypte des fatigues sans nombre que tant d'années de travaux et de recherches lui ont causées. Un succès si flatteur encouragera les jeunes savans : il n'est peut-être pas moins beau de marcher à la gloire par le secours de l'érudition, que de s'immortaliser par l'ascendant du génie.

L'Histoire des Iles Ioniennes est du petit nombre des ouvrages modernes où l'on s'est occupé à la fois de recherches topographiques et de documens archéologiques. L'auteur, Mr. S***, qui joignait à du savoir un

esprit distingué, un jugement sain et une assez grande facilité de style, ne pouvait choisir un sujet plus propre à exciter l'intérêt général.

Donner l'histoire complète des Iles Ioniennes, c'était réveiller des souvenirs chers au monde savant; c'était rendre à ces antiques domaines des arts et de la valeur, un tribut d'attention mérité. Choisi par le chef de l'ancien gouvernement pour recueillir sur les lieux mêmes des notions nécessaires à l'exécution d'un travail si précieux, l'auteur, aidé par les lumières de l'histoire, a pu s'assurer encore par lui-même d'une foule de détails intéressans qu'un témoin oculaire peut seul bien connaître; aussi son ouvrage se fait-il remarquer, tout ensemble, par la précision des dates, l'exactitude des faits, et surtout par une érudition sans pesanteur. Il est glorieux pour moi de pouvoir attacher mon nom à l'entreprise honorable d'un camarade, et je

ne doute pas que les circonstances présentes donnant encore un nouveau prix à cet ouvrage, ne l'élèvent bientôt à la réputation qu'il a le droit d'attendre.

En effet, que de grandes idées se présentent simultanément à l'esprit au nom seul de ces Iles! Ithaque, Corcyre, Leucade, Céphallénie, Cythère et Zacinthe formaient des royaumes et des états florissans avant même les premières époques historiques, et quand on ne mesurait pas l'importance des états sur leur surface; on les voit ensuite prendre part à tous les grands événemens de la Grèce : plus tard elle jouent un rôle important dans les guerres des Romains et s'attirent la bienveillance de ces vainqueurs du monde connu : enfin, lorsque l'univers, bouleversé par les hordes du Nord, retombe tout à coup dans une barbarie non moins grande que celle des premiers tems, ces îles se signalent encore : éclairées de bonne heure

par les lumières de l'Évangile, elles servent long-tems de rempart et d'asile à la foi chrétienne. L'empire grec, sapé jusque dans ses fondemens par tous les élémens possibles de destruction, cède à l'influence de Mahomet II, et succombe après une lente agonie: les Iles Ioniennes, cependant, se soutiennent toujours; elles reprennent de l'éclat sous la protection de Venise; leurs soldats et leur marine font souvent pâlir le Croissant; mais elles partagent enfin les revers de leur protectrice, comme elles avaient coopéré à sa grandeur; leur sort, attaché à celui de la république la plus ingénieuse et la plus habile qui fut jamais, devint moins heureux sur les derniers tems, lorsqu'une occupation étrangère, à la suite d'une grande commotion politique, sembla leur promettre tout à coup une splendeur nouvelle. Hélas! cette attente ne fut point réalisée, et, passant subitement de l'espérance au découragement et au déses-

poir, les habitans infortunés des Sept-Iles ont éprouvé tant de vicissitudes et d'alternatives, qu'à ce titre seul, l'histoire de leur pays présenterait déjà mille attraits; des considérations politiques se joignent aujourd'hui à l'intérêt historique, et l'époque où le monde a les yeux tournés vers la Grèce et sur les mers qui l'avoisinent, ne pouvait être que favorable à la publication d'un ouvrage qui roule entièrement sur elle.

Mr. S*** a su profiter habilement de la liaison qui existait naguère entre ces provinces maritimes et les divers états helléniens, pour donner à son ouvrage un nouveau coloris, puisqu'il est vrai que les souvenirs antiques jettent un charme toujours puissant sur les productions du génie. Parcourons avec lui toute la période historique de ces contrées fameuses; cette espèce de récapitulation offrira le double avantage de faire connaître au lecteur la marche d'un ouvrage si important,

et de réunir, dans un même tableau, tous les aperçus qui y sont détaillés. Je diviserai mon analyse en deux parties : la première comprendra l'histoire des événemens mémorables dont les Iles Ioniennes ont été le théâtre, depuis les tems fabuleux jusqu'aux premières expéditions des croisés ; dans la seconde, je résumerai les faits qui s'y sont passés depuis la prise de Corfou par le célèbre Roger, conquérant de la Sicile, jusqu'à nos jours.

Corcyre, cette ancienne colonie des Phéaciens qui se nomma d'abord Drepanum et Schérie, fut de tous les tems la plus florissante des îles de la mer Ionienne. Homère fait l'éloge du caractère hospitalier de ses habitans, et des vertus de leur roi. Lorsque Ulysse, échappé aux enchantemens de Calypso, se dirige vers sa chère Ithaque, le poète suppose qu'il est jeté sur les côtes des Phéaciens, que ceux-ci l'accueillent avec bien-

veillance, et que le roi Alcinoüs et sa fille Nausicaé se distinguent surtout par les égards qu'ils témoignent au héros. Cependant, avant cette époque, et dès l'établissement des Phéaciens à Schérie, la chronologie des tems fabuleux cite déjà le roi Nausithoüs, chef de cette nation, comme l'un des princes qui accompagnèrent Jason dans la Colchide, et coopérèrent à la conquête de la toison d'or. Schérie fut long-tems heureuse et tranquille; enrichie par le commerce et l'industrie de ses habitans, elle fut étrangère aux démêlés sanglans qui présidèrent à la naissance de la plupart des petites républiques helléniennes. Mais les Corinthiens, encouragés par le voisinage et séduits par la beauté du climat et la fécondité du sol, envoyèrent bientôt dans l'île une colonie nombreuse sous les ordres de Chersocrate. Jamais entreprise n'avait été concertée sous des auspices plus favorables.

La famille des rois phéaciens venait de s'é-

teindre, et les principaux de la nation choisirent le chef étranger pour leur souverain. De là, sans doute, les prétentions de Corinthe sur l'île de Schérie; une lutte, terrible par sa durée et l'acharnement des partis, commença bientôt entre l'ancien domaine des Phéaciens, et la cité grecque qui se regardait comme la créatrice du gouvernement et de la splendeur de l'île. Schérie, sous le nouveau nom de Corcyre, s'éleva au plus haut degré de puissance et de gloire; alliée de Syracuse, dont elle se glorifiait de partager l'origine, elle envoya au secours de cette ville, menacée par le tyran de Géla, une flotte puissante, qui délivra momentanément les Syracusains.

Peu de tems après, commença la seconde guerre de Corcyre et de Corinthe; les crimes et les perfidies du tyran Périandre qui régnait dans cette ville, et de son fils, élu roi des Corcyréens, donnèrent lieu à ces débats, qui

se terminèrent à l'avantâge de Corcyre. Cependant, il est triste que les Corcyréens, dont les efforts eussent pu seconder puissamment le courage des autres républiques grecques, menacées par les troupes formidables de Xercès, se soient souillés à cette occasion d'une lâcheté que la postérité ne leur pardonnera point; ils gardèrent une sorte de neutralité politique, dont les suites ne pouvaient que devenir funestes à la cause commune.

Peu de tems après la mémorable journée de Salamine, Thémistocle, sacrifié à la haine de ses ennemis, se réfugie à Corcyre, dont il avait déjà mérité la reconnaissance par un jugement favorable à la république. Ce grand homme ne quitta sa retraite que pour aller mourir en Perse, en donnant à sa patrie un nouvel exemple de dévouement et de magnanimité. Les Corcyréens, dont la politique d'Athènes entretenait la rivalité, remportè-

rent encore de grands avantages sur les flottes de Corinthe ; ils se consolidèrent dans la possession de Leucade, qu'ils occupaient en commun avec les Corinthiens, et lorsque les débats de Sparte et d'Athènes, si funestes à la puissance de cette dernière, embrasèrent le Péloponèse, Corcyre se déclara pour les Athéniens, en entraînant dans cette ligue les insulaires de Zacynthe, sur lesquels l'ancienne Schérie exerçait depuis long-tems une sorte de domination.

Les vicissitudes de la guerre et les intrigues de Corinthe faillirent perdre à jamais les Corcyréens ; ceux-ci accompagnèrent l'armée athénienne en Sicile, et leur ville devint l'arsenal d'Athènes pour cette expédition. La victoire d'Ægos-Potamos, qui ouvrit les portes d'Athènes à Lysandre, réduisit à la dernière extrémité tous les alliés de cette malheureuse république ; mais les Conon, les Chabrias et les Timothée rendirent bientôt à

la ville de Minerve sa splendeur et sa puissance. Vainement Lacédémone s'efforça-t-elle dans la suite de se venger de Corcyre : Stésiclès et Iphicrate secoururent à tems leur généreuse alliée, et les phalanges de Sparte furent dissipées. La paix succéda à tant d'orages, et les Corcyréens contractèrent de nouvelles alliances : ils s'unirent aux Corinthiens, ainsi qu'aux habitans de Leucade, pour délivrer Syracuse du joug tyrannique de Denys le jeune; et Timoléon, qui dirigeait cette entreprise, se couvrit d'une gloire immortelle en triomphant pour la cause de la liberté.

Aristote trouva à Corcyre un refuge assuré contre la haine des Grecs, et son illustre disciple vint l'y visiter, comme pour préluder à ses brillans exploits.

Cependant, après avoir usurpé la puissance souveraine à Syracuse, Agathocles, fameux par sa cruauté, sa gloire militaire et son in-

satiable ambition, attaqua tout à coup l'île de Corcyre, qui ne put résister à une pareille surprise. Le tyran y laissa une forte garnison et retourna en Sicile : mais les Corcyréens, indignés d'un pareil affront, se soulevèrent contre les troupes d'Agathocles et recouvrèrent leur indépendance. Peut-être qu'ils auraient payé cher cette généreuse audace, si d'autres soins n'avaient occupé leur ennemi ; celui-ci légua sa vengeance à Pyrrhus, et ce prince, qui avait épousé la fille du tyran, profita de l'absence des vaisseaux corcyréens employés à une expédition en Crète, pour s'emparer de l'île. Bientôt, entraîné par l'amour des conquêtes, Pyrrhus saisit, pour passer en Italie, l'occasion que lui présentaient les Tarentins ; maître de Corcyre, il se fit suivre par la flotte des vaincus ; mais battu sur mer par les Carthaginois, et sur terre par les Romains, il fut obligé de retourner en Épire, et les Corcyréens trouvèrent

peu de tems après l'occasion d'échapper à sa domination. Libres encore, ils conservèrent leur indépendance et leur tranquillité jusqu'à l'époque des premières expéditions des Romains en Grèce. Soumise par les troupes illyriennes, Corcyre implora le secours de Rome, et le sénat, déjà irrité contre les barbares, envoya sur-le-champ une armée qui les soumit. L'île, dont la garde était confiée à un général illyrien, fut délivrée sans combat, parce que le chef livra ses troupes et les forts au consul. Dès-lors Corcyre fut considérée comme l'alliée de Rome; elle prit part aux guerres de cette république contre Philippe II, roi de Macédoine, et plus tard, contre son fils Persée. Les Corcyréens aidèrent aussi Mummius à s'emparer de Corinthe; ils contribuèrent à la destruction de cette ville, toujours leur rivale et leur implacable ennemie. Enfin, lorsque toute la Grèce fut réduite en province romaine, Corcyre jouis-

sait encore d'une ombre de liberté, sous le titre d'alliée des Romains.

Ici finit la période des prospérités de cette île célèbre : toujours avides de liberté, ses habitans embrassèrent le parti de Pompée contre César qui leur pardonna : ils oublièrent ce trait de clémence, et s'unirent aux meurtriers de ce grand homme, contre Octave et Antoine. Vainqueurs sur mer, ils furent obligés de se soumettre après la défaite de leur parti dans les champs de Philippes. Heureux encore si, éclairés par tant de leçons, ils eussent désormais gardé une neutralité politique ; mais s'étant prononcée en faveur d'Antoine, dans la guerre des triumvirs, Corcyre se perdit à jamais. L'empereur irrité l'attaqua, et s'en rendit maître malgré la plus vigoureuse résistance. Il se vengea cruellement de la légèreté des Corcyréens : les plus notables d'entre eux furent mis à mort ; les autres réduits en esclavage, et la journée

d'Actium vint leur ôter tout espoir de délivrance.

Depuis cette époque jusqu'à leur conversion au christianisme, les Corcyréens purent à peine recouvrer quelques-uns de leurs anciens priviléges. Le séjour que fit Germanicus dans leur île, semblait devoir leur promettre un avenir plus heureux, sous les auspices de ce prince appelé au trône du monde; mais la jalousie ombrageuse de Tibère détruisit bientôt de si douces illusions : Germanicus mourut victime de ses vertus et de l'amour des peuples : ses grandes qualités humiliaient le tyran, qui trouva les moyens de se délivrer d'un héros dont la réputation faisait sa honte. Caligula se montra d'abord favorable aux Corcyréens; ils obtinrent quelque adoucissement à leurs maux, et sous le règne de Claude ils devinrent à la fois chrétiens et libres.

La république de Corcyre, relevée de

nouveau, conserva ses priviléges jusqu'au règne de Vespasien. Réduite à employer la flatterie pour se ménager les faveurs des tyrans qui ensanglantèrent tour à tour le trône du monde, on vit le sénat corcyréen frapper des médailles en l'honneur des Néron, des Vitellius et de tant d'autres monstres dont les noms souillent les pages de l'histoire.

Les Corcyréens prirent part à toutes les guerres que les généraux romains firent en Europe et en Asie. Ils combattirent les Parthes sous les drapeaux de L. Vérus, et la part qu'ils eurent au succès de cette campagne mémorable leur fit le plus grand honneur. Ils suivirent plus tard l'empereur Septime Sévère contre ces mêmes Parthes, et leurs phalanges se trouvèrent à la prise de Babylone, de Séleucie et de Ctésiphon, capitale des barbares. Le fruit de tant de courage et de dévouement fut, pour les Corcyréens, une sécurité parfaite et une entière liberté de culte; avantage

bien précieux dans ces tems de troubles où les disciples de Jésus-Christ et de Moïse étaient en butte aux mêmes persécutions. Il n'arriva rien de mémorable à Corcyre, pendant les règnes successifs de la multitude d'empereurs qui se succédèrent depuis Maximilien jusqu'à Constantin dit le Grand. Toujours valeureux, les Corcyréens secoururent l'empire dans mille occasions. Eux seuls mirent en déroute l'armée des Goths qui menaçait l'Achaïe, et conservèrent cette province aux Romains. Une peste affreuse fut le salaire d'un si beau dévouement : les premiers symptômes de ce fléau éclatèrent dans l'armée victorieuse, qui fut anéantie. Quelques soldats la rapportèrent dans leur patrie, et la florissante Corcyre devint en peu de tems un vaste tombeau. A peine la malheureuse république commençait-elle à se remettre d'un si grand désastre, que la politique de Dioclétien lui suscita de nouveaux malheurs. Ce prince ne put voir sans

courroux le culte des Corcyréens, lui qui avait proscrit les nouvelles croyances et leurs zélateurs dans ses vastes états; mais alors occupé de l'expédition d'Égypte, qu'un rebelle avait soustraite à son empire, il dissimula sa fureur pour ne point exaspérer les Corcyréens, dont il espérait un puissant appui. Ceux-ci lui fournirent effectivement cinquante voiles: la réussite de l'entreprise désarma l'empereur, et l'église de Corcyre respira seule au milieu de la persécution universelle qui fit donner par les chrétiens, au règne de ce prince, le nom d'*ère des martyrs*.

Enfin Constantin parut, et son avénement au trône des Césars décida du triomphe de la religion nouvelle. Les Corcyréens frappèrent des médailles en l'honneur de ce prince, qui dut sa gloire et sa renommée au zèle qu'il montra pour la religion professée par tous les historiens du tems. Personne n'ignore qu'il releva l'antique Byzance pour

qu'une grande ville portât son nom. Il fit de cette cité nouvelle le siége de l'empire, et cette translation hâta la décadence et la ruine de la vieille cité de Romulus. Ce règne, souillé de crimes jusqu'alors inouis, est encore remarquable par la division du monde entre les trois fils de Constantin, division qui porta un coup si funeste à la puissance romaine, et surtout à la civilisation.

Les barbares du Nord, si long-tems contenus, ébranlèrent enfin de toutes parts cet empire colossal, qui succomba sous le fardeau de son propre poids, parce que des institutions antiques ne purent s'y mettre en harmonie avec les opinions nouvelles. Les Corcyréens fournirent toujours leurs soldats et leurs vaisseaux à l'empire. Théodose, qui avait fait l'épreuve du courage de ces insulaires, leur donna le premier rang parmi les Grecs. Ils étaient redevenus plus puissans que jamais par le nombre de leurs colonies et

l'étendue de leurs domaines; mais Genséric, déjà maître de l'Italie, de la Sicile et de la Dalmatie, se porta tout à coup sur Corcyre, qu'il ravagea. L'île entière tomba en son pouvoir, et la citadelle résista seule contre les efforts de ce cruel guerrier. Basilic, amiral des Grecs, vint bientôt délivrer Corcyre d'un péril si pressant.

Dans ces tems d'horreurs, où les ombres de l'ignorance commencaient à s'étendre sur le monde, on vit les Corcyréens s'associer à tous les faits glorieux qui jetèrent encore de loin en loin quelque éclat à travers les ténèbres de la barbarie. Bélisaire en passant à Corcyre y excita l'enthousiasme de la jeunesse; elle se rangea sous ses drapeaux et prit part à tous les hauts faits militaires de ce grand général. Totila, vainqueur en Italie, où il avait étendu l'odieuse domination des Goths, attaqua la Grèce, et Corcyre fut saccagée une seconde fois; mais ses plaies furent bien plus pro-

fondes que la première. Les barbares détruisirent tout, et quelques milliers d'habitans purent à peine échapper au carnage. Avides de vengeance, ces malheureux saisirent la première occasion d'en décharger le poids sur les auteurs de leurs désastres. Ils se joignirent à la flotte grecque, et attaquèrent les Goths devant Ancône avec le plus grand acharnement. Cette journée fut décisive, et par des prodiges de valeur, les Corcyréens tirèrent de leurs ennemis une satisfaction éclatante. Tant de malheurs successifs n'avaient pas abattu leur puissance : ils combattirent les Dalmates, que la faiblesse de l'empire grec encourageait au brigandage; ils contribuèrent aux succès d'Héraclius sur les Perses, puis à ceux de Constant, deuxième du nom, sur les Sarrasins; enfin à la délivrance de Constantinople, assiégée par ces mêmes barbares, sous le règne de Léon l'Isaurien. Il serait trop long d'énumérer les ser-

vices que ces insulaires rendirent aux Grecs vers les derniers tems de leur empire. L'auteur n'a omis aucune de ces circonstances mémorables, et son ouvrage, en présentant un tableau fidèle de l'histoire des Iles Ioniennes, offre en même tems l'analyse succincte de ceux des événemens du moyen âge, qui ont entre eux une sorte de connexité.

L'île de Céphallénie offre moins de souvenirs, encore que ses habitans, sans avoir jamais atteint le haut degré de splendeur où ceux de Corcyre étaient parvenus, aient aussi des titres à la gloire. La tradition des tems fabuleux leur donnait pour ancêtres une colonie de Curètes, peuples dont l'origine se perd dans la nuit du passé. Les Thébains, sous les ordres d'Amphitryon, chassèrent de l'île ces premiers possesseurs. Céphallénie se nommait alors Téléboa, et Céphale, dont les fictions d'Ovide ont immortalisé la mémoire, lui donna son nom, qu'elle a con-

servé ; depuis, subjuguée par Laërte, elle fit partie du domaine de son fils. Le royaume d'Ithaque, agrandi par les conquêtes de Laërte, comprenait alors, outre Céphallénie et Ithaque ; Zacynthe, Dulychium et la puissante ville de Néryte, dans cette partie de l'Acarnanie qui forma depuis l'île de Leucade. Ulysse conduisit au siége de Troie douze vaisseaux armés, et les Céphalléniens se distinguèrent sous la conduite de ce monarque astucieux, dont la prudence consomma la ruine de Priam.

Après vingt années d'absence et des plus étonnans revers, Ulysse revit sa patrie et céda la couronne à son fils Télémaque ; mais le royaume qu'il avait illustré ne subsista pas long-tems : l'histoire ne fait plus mention d'Ithaque depuis cette époque ; Céphallénie s'érigea en république et son ancienne dominatrice devint sa tributaire à son tour. Alliés de Corinthe, les Céphalléniens parta-

gèrent les désastres de cette république, dans ses démêlés avec Corcyre. Lorsque tous les états de la Grèce prirent parti pour Athènes ou Lacédémone dans la guerre du Péloponèse, Céphallénie, fidèle à son ancienne alliance, suivit la fortune de Corinthe, qui avait suscité cette sanglante querelle, et se déclara avec elle en faveur des Spartiates ; mais dès l'ouverture de la campagne, la flotte d'Athènes s'empara de l'île et de ses quatre cités qui formaient autant de républiques. Les Céphalléniens firent dès-lors partie de la ligue d'Athènes ; leurs troupes étaient au siége de Leucas, que les Athéniens furent obligés de lever dans la sixième année de la guerre. Pendant le long intervalle qui sépare cette époque des premières expéditions romaines en Grèce, Céphallénie, alliée de Corcyre, éprouva le même sort, et participa plus ou moins aux entreprises ou aux traités de cette dernière.

Lorsqu'après avoir ravagé l'Étolie et l'Ambracie, le roi de Macédoine, Philippe II, fier de sa puissance, et poussé par un esprit de vertige à défier les Romains, tenta la réduction de Céphallénie, les insulaires se couvrirent d'une gloire immortelle. Le siége de Palée, qu'ils soutinrent avec une constance héroïque, découragea le monarque ennemi; celui-ci abandonna son entreprise après avoir perdu l'élite des troupes qu'il avait conduites à cette expédition. Céphallénie, alliée des Étoliens, combattit avec eux contre Rome et se soumit au consul Fulvius qui lui accorda la paix. Mais la ville de Samé, l'une des plus florissantes de l'île, s'étant révoltée, Fulvius quitta aussitôt l'Acarnanie pour la réduire à l'obéissance. Jamais siége ne fut plus meurtrier: animés d'une ardeur égale, les assiégés et les assiégeans firent des prodiges de valeur. Cependant Samé fut enfin obligée de se rendre, après une lutte des plus opiniâtres; cette ville

fut saccagée et ce qui resta de ses habitans fut réduit en esclavage.

L'histoire ancienne ne fait presque plus mention de Céphallénie; cette île appartint successivement aux empereurs de Rome et de Constantinople; ravagée par les barbares à diverses époques, elle était presque ignorée depuis plusieurs siècles, lorsque les premières expéditions des Latins, dans les guerres sacrées du moyen âge, lui rendirent une partie de son antique célébrité.

Voyons cependant quelles furent les anciennes destinées de Cythère, de Leucade, de Zacynthe et de Naxos. Que de brillantes fictions nous rappelle chacune de ces îles! Cythère, qui donna son nom à la reine des Amours; Leucade, dont les rochers, battus par les flots de la mer, sont immortalisés par la fin tragique d'une dixième muse; Naxos, non moins illustrée par le culte de Bacchus, que par les consolations prodiguées par ce

Dieu à la belle Ariane. Ces îles nous offrent toutes quelque gracieux souvenir; à leur nom seul, l'idée franchit, pour ainsi dire, l'espace immense des siècles, et se reporte à cet âge des illusions poétiques, où Vénus, portée sur les flots écumans qui lui donnèrent naissance, toucha pour la première fois un sol heureux où sa présence devait appeler le bonheur; mais ces rêves font sentir avec plus d'amertume encore toute l'horreur de l'état présent de ces mêmes lieux, que l'ingénieuse antiquité avait embellis du charme de ces aimables fictions. Cythère et Naxos, qu'est devenue la majesté de vos temples? Zacynthe, quelles mains barbares ont désolé tes campagnes, et converti en arides bruyères les bosquets enchantés qui t'ombrageaient autrefois? Le tems et les révolutions ont donc englouti jusqu'aux moindres vestiges de votre splendeur, et ce désastre sera-t-il jamais réparé! Le sceptre de fer du despotisme, ou la

confusion sanglante de l'anarchie, avaient tour à tour dégradé vos citoyens et désolé vos cités; contrées malheureuses, vous conçûtes un moment la chimérique espérance de renaître à la gloire sous l'influence de la liberté; vous appeliez avec transport quelque peuple civilisé qui vous la pût rendre; il s'en est trouvé un, mais plus barbare cent fois que ces farouches Ottomans dont vous redoutiez la domination! De quel prix a-t-il récompensé votre confiance!!!....

Revenons à l'histoire de ces îles; tel est l'effet que le contraste de leur éclat passé avec leur dégradation actuelle présente à l'esprit, qu'il est presque impossible de s'y arrêter sans émotion.

Cythère était dans l'origine une colonie de Phéniciens. Elle fut célèbre dans l'antiquité, et par les autels que divers peuples y avaient élevés à Vénus, et par le séjour qu'y firent Hélène et Pâris après leur fuite de Lacédé-

mone. Ces deux amans y bâtirent un temple à la déesse, pour obtenir d'elle une navigation heureuse et de longs amours. Enrichie par les offrandes de tous les peuples, et fameuse par la vénération de son culte, Cythère borna toujours ses prétentions à une sorte de supériorité religieuse : elle ne fut jamais d'une grande importance politique. Les Lacédémoniens s'y établirent dès les premiers tems de leur république, et la conservèrent toujours depuis cette époque. Ils en furent néanmoins dépossédés plusieurs fois par les Athéniens, mais ils parvinrent toujours à la recouvrer, même en sacrifiant quelques autres avantages, parce qu'ils sentaient combien cette position était favorable à leur marine. Cythère subit le joug des Romains, lorsque la Grèce fut envahie par ces conquérans, et fit ensuite partie de l'empire de Constantinople; son peu d'étendue, ou plutôt l'aridité d'une partie de son territoire, ne permit

jamais que cette île jouât un grand rôle dans les guerres des anciens Grecs : les mêmes raisons l'empêchèrent plus tard de se signaler contre les ennemis qui convoitèrent sa possession.

Leucade florissait au tems d'Homère, comme le prouvent divers passages de ce grand poète ; elle n'était d'abord qu'une presqu'île de l'Acarnanie : ses habitans la séparèrent du continent, et le cours tardif des siècles a presque rétabli les choses dans leur ancien état. Cette île dépendait, au commencement, de Corcyre et de Corinthe ; elle appartint dans la suite à cette dernière république. Les habitans de Leucade figurèrent dans toutes les guerres de la Grèce, soit comme alliés de Corcyre, soit comme auxiliaires de Corinthe. Ils envoyèrent un corps nombreux en Sicile, lorsque les deux républiques, qui les commandaient ensemble ou tour à tour, armèrent en faveur de Syracuse pour détrôner le ty-

ran Denys le jeune. Ravagée par Philippe, ensuite par les Étoliens, Leucade fit partie du domaine de Corcyre jusqu'à l'époque des premières irruptions des barbares. Son sort fut déplorable depuis ce moment : prise et reprise successivement, elle ne jouit presque d'aucune tranquillité. Enfin, elle passa au pouvoir des ducs qui régnèrent à Corfou.

Les plus anciennes traditions désignent Zacynthos, l'un des fils de Dardanus, comme le premier des princes qui régna à Zacynthe, et qui lui donna son nom. Il vint s'y fixer, à la tête d'une colonie phrygienne, et Laërte en enleva la souveraineté à ses descendans. Les Zacynthiens suivirent Ulysse dans la Troade, et se distinguèrent par leur valeur. Sous le règne de Télémaque, l'île entière, déjà indépendante du gouvernement d'Ithaque, s'érigea en république et s'éleva rapidement à un très-haut degré de splendeur. Pendant que Polycrate tyrannisait les Sa-

miens, on voit déjà Zacynthe maîtresse d'une partie de l'île de Crète. Bientôt, étendant au loin ses colonies et son commerce, la république fonda Sagonte et Zacantha en Ibérie; plus tard elle fit alliance avec les Athéniens; et ses guerriers, fameux par leur adresse à se servir de la fronde et à lancer le javelot, servirent toujours utilement la cause de cette fière rivale de Lacédémone. Aussi long-tems que la Grèce florissante conserva son indépendance, Zacynthe fut régie par ses propres lois; mais à l'époque de la guerre sociale, si désastreuse pour la puissance macédonienne dont elle hâta la chute, Zacynthe s'étant déclarée en faveur des Achéens, fut soumise par le consul Levinus et donnée à l'Étolie : les peuples de cette province, dont l'esprit turbulent égalait l'inconstance et la versatilité, se détachèrent du parti de Rome pour s'unir à Persée, dernier successeur d'Alexandre, sur le trône de Thessalonique : Zacynthe fut entraî-

née dans cette ligue, et subit la loi du vainqueur. Depuis ce moment, elle n'eut plus ni sénat ni liberté. Réunie à l'empire, et soumise au préteur de l'Achaïe, elle partagea toutes les vicissitudes et tous les malheurs de ce département, lorsque les barbares s'en disputèrent la possession. Les Zacynthiens, ainsi enchaînés, tombèrent dans une sorte d'oubli; à peine si leur nom figure dans les annales du Bas-Empire. La perte de leur liberté causa leur dégradation morale, et comme on les avait vus se distinguer entre les Grecs, par leur courage, au jour de leurs prospérités, on les vit partager leur avilissement au tems de leurs revers.

Il nous reste encore à dire quelques mots de Naxos; quoique sa position géographique l'isole entièrement des Iles Ioniennes, l'auteur a cru devoir la comprendre dans son ouvrage, et les archéologues lui sauront gré de cette augmentation. L'importance de Naxos

dans tous les tems, son étendue, sa situation au centre de l'Archipel, et surtout le rôle qu'elle a joué dans les guerres du moyen âge, la rendent bien digne d'une attention particulière. Cette île avait été illustrée par les fictions des anciens : il n'est personne qui ne sache et les honneurs qu'on y rendait à Bacchus, et comment l'ingrat Thésée y abandonna la belle Ariane. Je passerai sous silence, et la fable de l'invasion des fils de Borée, et celle d'Orthus et Éphiatte, ces deux géans, fils de Neptune et d'Iphimédie, qui chassèrent les usurpateurs. Tous ces faits, antérieurs aux époques réellement historiques, sont du domaine des poètes, et ne doivent point occuper le burin de Clio. Je me bornerai donc à parler de l'expédition des Cariens qui s'emparèrent de l'île, alors nommée Strongylos, par allusion à sa forme presque ovale ; ils lui donnèrent le nom de Naxos, qui était aussi celui de leur roi. Plusieurs écrivains font dé-

river ce nom d'une autre source ; ce n'est pas ici le lieu d'examiner la valeur de leurs assertions ; il nous suffira de dire qu'après quelques générations, une colonie de Gnydiens s'établit à Naxos, et que ceux-ci furent dépossédés à leur tour par les habitans de Rhodes. Ces événemens sont encore assez obscurs : beaucoup de circonstances fabuleuses y sont mêlées.[1] Après les Rhodiens, les peuples de l'Ionie s'emparèrent de Naxos, et lui donnèrent des rois de leur nation. Enfin cette île s'érigea en république, et devint la plus puissante des Cyclades. Elle fut souvent asservie ; Pisistrate lui donna un maître ; elle tomba ensuite au pouvoir des Perses, et bientôt après sous la domination d'Athènes, qui en jouit presque sans interruption jusqu'aux conquêtes de Sylla.

Les Romains prirent ensuite possession de Naxos, et cette île faisait partie de l'empire d'Orient, lorsque Constantin démem-

bra la plus vaste domination qui ait jamais existé.

Jusqu'ici les Iles Ioniennes, divisées d'intérêt, soumises à des gouvernemens différens, indépendantes l'une de l'autre, toujours rivales, quelquefois ennemies, n'offrent pas assez de liaison entre elles pour qu'on puisse resserrer leur histoire dans un cadre ordinaire. Chaque île ayant eu son gouvernement, devait avoir ses annales séparées. Cette marche naturelle est celle que l'auteur a choisie; elle occasionne peut-être un défaut d'ensemble, un manque d'unité, et des transitions trop brusques et trop multipliées; mais ces vices étaient, pour ainsi dire, inhérens au sujet; je dirai même que si le lecteur, seulement curieux, trouve un peu moins d'intérêt dans cette manière de narrer, le savant y gagne en précision. Les faits exposés tour à tour dans leur ordre chronologique, et dans le chapitre du pays au-

quel ils ont rapport, se présentent avec plus de clarté : en un mot, on aurait pu exiger de l'auteur une plus grande liaison dans les parties de son travail, un intérêt plus soutenu; mais il lui était impossible de procéder avec plus de méthode. Son livre, que les gens du monde liront toujours avec un véritable plaisir, parce que la lecture en est réellement attachante, sera pour l'archéologue une source nouvelle de documens précieux; les cartes et les plans des Iles Ioniennes, levés avec grand soin, ne seront pas non plus inutiles au géographe, qui pourra, en les consultant, redresser quelques-unes des inexactitudes dont toutes les cartes de l'Archipel et de la Grèce sont remplies.

J'ai conduit le lecteur à cette époque où le monde, fatigué du joug de Rome, se lève tout à coup contre cette fière dominatrice; je vais maintenant réunir en un

même tableau tout ce qui reste à dire sur les Iles Ioniennes, depuis l'érection des duchés de Corfou et de l'Archipel jusqu'à nos jours. De nouveaux faits se présentent ; une ère différente commence pour ces contrées fameuses, et l'intérêt qu'elles avaient un moment perdu, sous la domination languissante des empereurs de Constantinople, se réveille et devient plus vif que jamais. Naxos recouvre son ancienne prospérité ; Corcyre renaît de ses cendres pour partager les lauriers de Venise. L'Archipel et les côtes de la Grèce se couvrent encore une fois de vaisseaux indépendans, armés contre la tyrannie ; et ces mers, qu'aucun fait généreux n'avait illustrées depuis les journées de Salamine et la décadence d'Athènes, deviennent le théâtre de nouveaux triomphes. Des cités florissantes sortent du sein des ruines, et des générations guerrières succèdent à des races avilies par un long esclavage.

Tandis que l'île de Corcyre, saccagée par les barbares, prise et reprise tour à tour, luttait vainement contre la destinée, un orage terrible, prêt à fondre sur l'Orient, se préparait dans les provinces chrétiennes de l'Europe. Les peuples de cette région, dont l'humeur belliqueuse était encore excitée par le plus aveugle fanatisme, brûlaient de se mesurer avec les Sarrazins, et de leur ravir la possession de la Terre-Sainte. La première croisade, qui ne fut pas moins remarquable par l'immensité de ses préparatifs, que par les grands résultats qu'elle eut d'abord, divisa plus que jamais les Grecs et les Latins. Les deux sectes se haïssaient déjà; elles devinrent ennemies implacables, et cette animosité superstitieuse contribua presque autant à la ruine de Constantinople que les armes victorieuses des Ottomans. Bientôt un jeune conquérant, déjà maître de la Sicile, dont il s'était fait proclamer roi, attaqua les Grecs,

et vint les menacer jusqu'au sein de leur empire. Corcyre, Céphallénie, Corinthe, Athènes et Negrepont, tombèrent au pouvoir de ce terrible Roger, qui se serait peut-être emparé de la ville impériale elle-même, si les Vénitiens, qui commençaient dès-lors à s'agrandir, n'avaient secouru l'empereur Manuel dans un danger si pressant. Mais ces victoires n'eurent aucun résultat, et les Normands perdirent bientôt ce qu'ils avaient conquis dans la Grèce. Un démembrement de l'empire eut lieu peu de tems après, et Corcyre, ainsi que l'Étolie et l'Épire, furent données au prince Alexis, avec le titre de duché.

La révolution qui s'opéra à Constantinople, sous le règne de Michel Ier., fils d'Alexis, et son successeur au duché de Corfou, suspendit pour un tems le gouvernement des Grecs en Orient. Corfou ne souffrit point de cette translation d'autorité;

elle s'embellit sous les auspices du prince Michel : de nouvelles forteresses s'élevèrent pour la protéger contre toute tentative d'envahissement. Les troupes de Corcyre obtinrent de grands avantages sur les Latins, sous les ordres de l'usurpateur Théodore ; celui-ci s'empara de Thessalonique et d'une partie de la Grèce. Quelques revers suivirent ces premiers succès : cependant la puissance des ducs de Corfou s'accrut en raison de la faiblesse de Constantinople, qui était encore retombée au pouvoir des Grecs. Le duc Michel IV battit souvent les armées de l'empire, et ajouta plusieurs provinces à ses anciennes possessions.

Dans cet intervalle, l'Archipel avait changé de maîtres. Les Vénitiens, formidables par une marine aussi nombreuse que bien dirigée, s'étaient emparés de Naxos et des îles adjacentes. Un de leurs capitaines, nommé Marc Sanudo, fut reconnu duc de

l'Archipel, à peu près vers l'époque où Baudoin Ier. fondait l'empire des Latins à Constantinople. Ce général, qui joignait à de grands talens militaires l'art plus difficile encore de se concilier le respect et l'amour des vaincus, parvint en peu de tems à acquérir une puissance assez forte pour oser s'affranchir de la dépendance des Vénitiens. Il leur fit même la guerre dans l'île de Crète, et après les succès les plus rapides, il fut obligé d'abandonner ses conquêtes pour retourner à Naxos. Il laissa ses états à son fils, jeune prince qui s'était formé à l'école de son père, et sous les yeux des plus grands capitaines français, dans les guerres des Latins contre les Grecs.

Céphallénie, Zacynthe et la petite île d'Ithaque formèrent aussi une principauté à part, à l'exception de Leucade, qui appartint aux comtes de Tochis, maîtres d'une partie du Péloponnèse; elles furent données au prince

de Tarente, à titre de récompense, pour les services qu'il avait rendus aux Latins lors du siége de Constantinople, et passèrent ensuite sous la protection de Venise, comme pour servir de théâtre aux guerres sanglantes des Croisés, des Grecs et des Latins.

L'Italie était alors la proie de quelques ambitieux, qui s'en disputaient à main armée la périlleuse domination. Charles d'Anjou, frère de saint Louis, conquérant de Naples et de la Sicile, où l'assassinat juridique du jeune prince Conradin prépara le carnage affreux des vêpres siciliennes, Charles d'Anjou menaça tout à coup les îles et les provinces de l'Adriatique. Il réduisit Corfou, et, par des réglemens pleins de sagesse et de modération, ce vainqueur régicide acquit des droits à l'estime et à la reconnaissance de ses nouveaux sujets. Les Corfiotes demeurèrent fidèles aux Français, et se signalèrent dans plusieurs combats, sous les ordres de Charles

le Boiteux, fils et successeur de Charles d'Anjou. L'île et ses dépendances firent partie de la principauté de Tarente ; mais la lutte cruelle qui s'engagea entre Louis d'Anjou, successeur légitime de Jeanne Ire., reine de Naples et princesse de Tarente, et Charles de Duras, qui s'était emparé de la couronne, firent craindre aux Corfiotes de partager bientôt eux-mêmes les malheurs d'une guerre aussi désastreuse. Ils se soulevèrent, et après avoir chassé les troupes napolitaines qui formaient leur garnison, ils proclamèrent l'indépendance de leur patrie. Ce nouvel état de choses ne pouvait durer long-tems : Corfou, entourée d'ennemis puissans, convoitée par une foule de princes rivaux, et réduite à ses propres forces contre tant d'adversaires, devait tôt ou tard succomber. Ses chefs et ses principaux citoyens le sentirent : ils étaient menacés par les Génois, et l'empire d'Orient, qui pouvait à peine résister aux coups qu'on

lui portait de toutes parts, était hors d'état de soutenir ses alliés, dont il aurait plutôt imploré le secours. De telles circonstances déterminèrent les Corfiotes à prendre un moyen extrême, le seul qui leur restait encore. Ils se donnèrent à la république de Venise, qui leur accorda, en échange de cette soumission, tous les priviléges qu'ils réclamèrent. Une longue paix et des jours heureux suivirent cette transaction. Venise devint la reine de la Méditerranée, et les Corfiotes, sagement gouvernés, respirèrent enfin à l'ombre protectrice de leur nouvelle métropole.

Cependant les ducs de Naxos se maintenaient avec gloire dans les possessions qu'ils devaient au courage de Marc Sanudo. Le troisième prince de ce nom était venu, à la tête d'une armée, secourir les Vénitiens, que les Grecs de Candie refusaient de reconnaître pour maîtres. Cette révolte eût bientôt été

apaisée, si la flotte impériale ne s'était brusquement présentée à la vue de l'île : le duc de Naxos, que je nommerai désormais Naxie, effrayé d'un pareil armement, et craignant pour ses propres états, partit à la hâte avec ses troupes; il mit promptement son île en état de défense, et étouffa quelques germes de discorde que le fanatisme avait fait éclore parmi ses sujets. Son successeur soutint la gloire de son nom, et prit part à toutes les guerres de ces tems orageux. La marine de Naxie, jointe à celles de Corfou et de Venise, remporta une grande victoire dans le golfe de Lépante, sur les flottes impériales; mais les Grecs s'étant relevés sous le règne de Michel Paléologue, et les désastres de Charles d'Anjou ayant ôté toute espérance de secours aux Latins d'Orient, Venise et Naxie, qui demeuraient seules exposées à la vengeance de l'empereur, demandèrent et obtinrent la paix. L'humeur guerrière du duc de

Naxie ne lui permit pas de rester dans l'inaction; il unit ses forces navales à celles des Vénitiens, contre les Génois, et resta fidèle à ses alliés.

Pendant toute la durée de la campagne suivante, les Naxiens se couvrirent de gloire sous les ordres de leur prince; et lorsque les Génois remportèrent sur les Vénitiens la mémorable victoire navale de Corfou, en 1298, Sanudo s'immortalisa par des prodiges de valeur. Il combattit jusqu'à la dernière extrémité, et ce ne fut qu'après avoir vu périr la galère qu'il montait, qu'il se décida à la retraite. Il revint dans son île sur un léger esquif, après avoir échappé à mille genres de périls. Mais son intrépidité ne put sauver le parti en faveur duquel il s'était prononcé. Une seconde bataille, aussi malheureuse que la première, lui coûta la liberté : il n'obtint des Génois la permission de retourner dans ses états, qu'en jurant solennelle-

ment de ne plus porter les armes contre eux. Tant de revers n'abattirent pas son courage; il attaqua les musulmans, qui devenaient plus redoutables de jour en jour, et fit sur eux des prises considérables. Sa présence décida la reddition de Scio, que les Génois, commandés par le célèbre Zacharie, leur amiral, assiégeaient en vain depuis long-tems. Ce fut au retour de cette expédition que Sanudo termina sa brillante carrière : il n'avait point d'enfans, et l'aîné de ses frères monta sur le trône ducal.

Le nouveau duc, doué de toutes les vertus privées, n'avait aucune des qualités éminentes qui font les grands princes. Il vécut en paix dans son île, après avoir apaisé quelques troubles qui éclatèrent au commencement de son règne, et mourut sans laisser d'enfans mâles. Il avait marié sa fille unique à Jean Carciere, souverain d'une partie de Negrepont; celui-ci monta sur le trône après

la mort de son beau-père, et commença une nouvelle dynastie de ducs de l'Archipel. Cependant le nom des Sanudo ne s'éteignit point encore : un autre prince de cette famille succéda à Carciere, et se montra digne de la haute réputation de ses ancêtres. Les Turcs et les Grecs firent tour à tour l'épreuve de son courage, et ses exploits furent couronnés par une mort glorieuse. Les Carciere ne conservèrent pas long-tems la couronne ducale : une conjuration qui éclata sous le règne du second prince de ce nom, fit passer le sceptre dans une autre famille, qui le conserva jusqu'à la conquête de l'Archipel par les Ottomans.

Enclavés dans les possessions de Venise, les Corfiotes n'avaient rien perdu de leur antique audace. Ils levèrent une armée de dix mille hommes contre les Albanais qui avaient saccagé l'Épire : cette campagne eut les résultats les plus brillans. Les ennemis, battus

de toutes parts, perdirent la plus grande partie de leur territoire, et les Corfiotes ne rentrèrent dans leur patrie que pour donner bientôt à Venise de nouvelles preuves de dévouement. Les Génois s'étaient présentés devant Corfou sous les ordres du maréchal de Boucicault; ils formèrent le siége du château Saint-Ange, et la place était sur le point de se rendre, lorsque les habitans de l'intérieur se réunissent, fondent sur l'ennemi, l'étonnent par leur courage et par l'impétuosité de leur attaque et le forcent à se rembarquer.

Dans l'intervalle, Naxie, gouvernée par un nouveau prince, meurtrier du dernier duc, se maintenait indépendante au milieu du désastre des Latins en Orient; ce prince, nommé Crispo, se distingua contre les Turcs; il obtint sur eux plusieurs avantages : ses successeurs, constamment unis aux Vénitiens, firent tous leurs efforts pour soutenir les Grecs, dont la chute devenait imminente;

enfin, lorsque Mahomet II s'empara de Constantinople, le duc de Naxie obtint la paix, et se fit reconnaître comme souverain de l'Archipel, par le sultan des Turcs. Les îles de Leucade, de Zante, de Céphallénie et d'Ithaque, que les Musulmans avaient enlevées au dernier comte de Tochis, rentrèrent peu après sous la domination vénitienne; mais la république ne conserva d'abord que Céphallénie, par suite d'un traité qui se fit entre les deux puissances.

Corfou, qu'une longue paix avait enrichie, voyait depuis long-tems la guerre à ses portes sans en partager les désastres; mais elle fut tirée d'un si long assoupissement par un choc terrible. Soliman vint l'attaquer à la tête d'une armée formidable, et après avoir épuisé, sous les murs de la citadelle, toutes les ressources de l'art des siéges, il se retira, honteux d'une résistance qui arrêtait le cours de ses victoires. Il se vengea en

barbare, indigné d'avoir enfin rencontré des hommes courageux; toute l'île, saccagée par ses ordres, n'offrit à son départ qu'un monceau de ruines et de cendres. Céphalonie partagea le même sort, et le cruel Barberousse y laissa des traces sanglantes de sa férocité et du courroux de son maître.

Naxie eut encore des jours de gloire. Ses ducs, tantôt alliés aux Vénitiens, tantôt aux Génois, prirent part à toutes les grandes opérations des chrétiens contre les Turcs; mais le désastre de Corfou et la supériorité de Soliman furent comme le signal de leur décadence. En effet le sultan, à son retour de l'Adriatique, envoya Barberousse avec sa flotte contre Naxie; le duc sentait toute l'impuissance de ses moyens pour résister à un pareil adversaire : il eut recours aux supplications, ne pouvant rien espérer de la force, et il n'éloigna l'ennemi qu'en s'engageant à lui payer un tribut annuel. Dès ce moment le

duché de l'Archipel n'eut plus qu'une existence incertaine ; il fut enfin réuni aux possessions maritimes des Turcs, et rentra, sous l'influence de ces barbares, dans le honteux oubli d'où le brave Sanudo l'avait si glorieusement tiré.

Il ne restait plus dans les mers de la Grèce que les Iles Ioniennes, qui dépendissent encore d'un gouvernement chrétien. Chypre avait été envahie ; le Péloponnèse était devenu la proie des Ottomans, et Candie devait bientôt tomber en leur pouvoir. Corfou eut souvent de rudes attaques à soutenir ; la mémorable victoire navale de Lépante la sauva une fois ; Zante et Céphalonie, plus malheureuses, furent entièrement dévastées ; Leucade, qui, dans les premiers tems du moyen âge avait reçu le nom de Sainte-Maure, appartenait aux Turcs, et les victoires de Morosini la soumirent à la république de Venise, ainsi que l'ancienne Cythère, que les bar-

bares avaient nommée Cérigo. Toutes les conquêtes des Vénitiens leur furent garanties par la paix qui suivit les désastres des Ottomans en Hongrie, où le prince Eugène, le premier, dévoila aux yeux de l'Europe la véritable faiblesse des armées turques. Zante était libre et exempte du tribut qu'elle avait payé au sultan jusqu'à ce jour. Mais l'ambition de la Porte, réveillée tout à coup par quelques succès obtenus sur Pierre le Grand, lui fit bientôt rompre un traité si ignominieux pour elle. Toutes les possessions de Venise dans l'Archipel et dans la Grèce furent attaquées presque en même tems, et avec une telle furie, qu'une seule campagne suffit aux Turcs pour regagner tout le territoire que l'intrépide Morosini leur avait enlevé vingt ans auparavant. Corfou, assiégée par une armée de plus de trente mille hommes, ne dut son salut qu'à la constance des habitans, et à l'héroïsme du brave Schulembourg. Les

Vénitiens, depuis cette époque, ne purent récupérer leur ancienne puissance : quelques succès les rendirent maîtres de Zante, de Sainte-Maure et de Cérigo ; mais ces îles, dont ils conservèrent la domination, n'étaient rien en comparaison des riches provinces dont les Barbares les avaient à jamais dépouillées.

Les Iles Ioniennes appartinrent à la république jusqu'à la fin du siècle dernier. Elles ne se distinguaient plus par le courage de leurs citoyens. Venise, si long-tems formidable, avait perdu tout son éclat ; cette fière ennemie des Ottomans, qui avait souvent dicté des lois au divan, ne subsistait déjà plus que par la sorte de pitié dédaigneuse que les Barbares affectaient pour ses débris. Mais la révolution française, en imprimant à l'Europe une commotion générale, fut le prélude de l'extinction totale des petites républiques italiennes. Gênes et Venise, au-

trefois rivales, furent envahies, et reçurent des garnisons républicaines. Toutes les îles de l'Adriatique subirent le même sort, et les flottes russes et ottomanes combinées, profitant de quelques revers que les armées françaises avaient essuyés en Italie, réussirent à s'emparer des Iles Ioniennes, après une longue résistance. Les insulaires s'abusaient jusqu'à croire que la domination russe leur rendrait le bonheur; ils se joignirent aux ennemis de la France, et déplorèrent bientôt leur funeste aveuglement : enfin la paix de Tilsiltt, en 1807, ramena de généreux vainqueurs dans l'Adriatique; ils s'y maintinrent jusqu'en 1814, et les Anglais leur succédèrent.

Telle est la marche de l'ouvrage que nous présentons au public; il est tout ensemble une espèce de chronologie raisonnée des annales de la Grèce, dans tous les tems, et la description la plus parfaite qu'on puisse don-

ner des îles de l'Adriatique. L'auteur n'a rien négligé : topographie, numismatique, mœurs, caractère, tout a été l'objet de son attention et de ses recherches. Les villes modernes, que les Grecs et les Vénitiens ont hérissées tour à tour de fortifications nouvelles, dessinées avec le plus grand soin, présentent, dans un Atlas dont l'exécution est parfaite, l'ensemble bien entendu de la géographie et de l'histoire. Des tables analytiques de la population de chaque île, qui suivent l'ouvrage, le complètent sous les rapports de la statistique, au point qu'il ne laisse plus rien à désirer.

L'auteur, qui semblait déjà présager la régénération prochaine de la Grèce, n'a pu entendre sonner cette heure glorieuse, si ardemment attendue, si vivement désirée par les amis de la raison, de l'humanité et de la morale. Je dois donc suppléer à cette lacune involontaire : les intérêts nouveaux

qui s'agitent aujourd'hui dans l'antique patrie des Hellènes ont une liaison trop directe avec cet ouvrage, et leur influence peut être trop active sur le sort futur des Iles Ioniennes, pour que je ne hasarde pas quelques réflexions relatives à l'événement le plus mémorable du siècle qui s'ouvrit devant nous ; siècle déjà si fécond en grandes choses.

Quel avenir brillant semble se préparer pour les peuples de la Grèce, si les palmes de la victoire couronnent leur héroïque valeur ! Athènes, tu renaîtrais encore aux beaux arts ; Lacédémone, tu serais de nouveau l'exemple des vertus civiques. Déjà, mille faits d'armes glorieux ont annoncé à l'Europe que les Hellènes de nos jours n'étaient pas indignes de leurs ancêtres : ceux qui, dans les âges reculés, confondirent à Salamine l'orgueil présomptueux du grand roi de l'Asie, ne désavoueraient pas les triomphes et la constance des braves de Spezzia

et d'Hydrie. Mais cette lutte si inégale, qu'une petite nation, opprimée pendant tant de siècles, a osé engager seule contre un despote entouré de la toute-puissance, est elle-même un de ces faits prodigieux qui peuvent supporter le parallèle avec le dévouement de Léonidas et de ses braves. La chance ne pouvait point être douteuse, une guerre contre de barbares dominateurs devait avoir pour résultat le succès ou la mort; et cette guerre, des Grecs seuls pouvaient l'entreprendre.

La naïssance d'une république hellénienne, ou d'un gouvernement quelconque, dans cette belle partie de l'Europe, terre classique des arts, de la valeur et du patriotisme, apporterait de grands changemens dans la situation présente des îles de l'Archipel et de l'Adriatique. C'est en vain qu'à l'ombre d'une puissance maritime formidable, ceux qui ont usurpé quelques lambeaux de la dépouille de

Venise, croiraient pouvoir y maintenir long-tems leur odieuse domination : Athènes renaissante se rappellerait les antiques services de Corcyre, et lui tendrait une main secourable. Toute la Grèce affranchie ne pourrait voir froidement des contrées jadis civilisées par elle, et peuplées encore aujourd'hui par ses propres enfans, gémir sous le joug d'un insulaire étranger. Non, sans doute, aucune considération n'arrêterait les Hellènes ; un pavillon libre flotterait sur les ruines de Chersopolis et de Palée, si, des bords de la Macédoine aux confins de l'Épire, l'indépendance de l'ancienne Grèce était consolidée. Les hommes que nous voyons combattre avec tant d'enthousiasme, dans leur dénuement, et malgré leur faiblesse, contre ces Barbares qui menacèrent l'Europe d'une invasion flétrissante, ne comptent déjà plus le nombre de leurs ennemis, ils en bravent partout la gigantesque renommée.

L'Angleterre convoitait depuis long-tems la possession des Iles Ioniennes. Presque souveraine de la Méditerranée, depuis l'occupation de Malte, il lui fallait encore dans cette mer des établissemens plus nombreux, afin d'y exercer cet empire absolu auquel on la voit partout prétendre. Elle voulait imposer des lois à l'Archipel, comme elle en imposa à toutes les îles qui se trouvèrent à sa convenance dans les deux hémisphères. L'Angleterre, d'ailleurs, en agissant dans ses propres intérêts, avait paru trop faire pour la cause du pouvoir en Europe dans ces derniers tems, pour que les agens de ce pouvoir lui pussent refuser Corfou, Céphallénie et Cérigo, qu'elle était en mesure d'exiger. Ses prétentions parurent justes à des diplomates qui, ne calculant pas l'avenir, se hâtèrent d'accéder à tout ce que l'Angleterre demanda.

La Grande-Bretagne ne promettait-elle pas que les Grecs des Iles Ioniennes, régis

par leurs propres lois, jouiraient de ce bonheur durable dont l'espoir les avait bercés tant de fois? Mais que l'effet répondit peu à de vaines protestations! Habitans de Zante et de Corfou, vous les connaissez maintenant, vos prétendus protecteurs!.......

C'est moins encore la richesse du sol et la beauté du climat de ces îles, que leur importance politique et maritime, qui leur donne un haut intérêt aux yeux d'un cabinet soucieux du futur. Dans les mains d'un peuple industrieux, ces îles peuvent devenir non-seulement le boulevard inexpugnable de l'Archipel et du Bosphore, mais encore le centre d'un commerce interlope considérable. Que Venise ne l'ait point senti à l'époque de sa splendeur, rien de plus naturel; on savait conquérir alors, mais on connaissait rarement tout le prix des conquêtes: que Venise n'ait rien fait dans ses derniers tems pour tirer

de ses possessions de l'Adriatique ce qu'elle en pouvait attendre, la raison en fut dans sa caducité; mais aujourd'hui l'Angleterre, à l'apogée de la puissance, n'occupera pas inutilement pour elle des positions si dangereuses entre ses mains. Les rochers de Cérigo peuvent se hérisser de canons comme le rocher de Gibraltar, et malheureusement les relations avec l'Orient, que les Anglais ont déjà à peu près envahi, semblent devoir être pour toujours le domaine exclusif d'un peuple de marchands.

Ce peuple, ennemi par essence de l'industrie de tous les autres peuples, doit, dans sa politique égoïste, s'opposer à la naissance de cette industrie, partout où une liberté sage en pourrait seconder la fécondité. Ainsi s'explique la prédilection toute particulière des philantropes d'Albion pour le Croissant; et toute nation qui compte sur l'appui de tels

amis de l'humanité pour consolider des institutions libérales au berceau, doit nécessairement apprendre tôt ou tard à ses dépens, ainsi que l'ont fait les Iles Ioniennes, de quelle nature est l'appui qu'on doit espérer du peuple anglais.

Habitans des Iles Ioniennes, repoussez cette onéreuse alliance; l'heure du dénoûment approche pour vous : bientôt vos longs malheurs auront cessé, ou le cours tardif des siècles pourra seul apporter quelque soulagement à vos peines. Si la Grèce se relève, vos lauriers reverdiront avec les siens, et vos annales s'enrichiront de nouveaux souvenirs. Heureux alors celui qui pourra rassembler tous les faits épars de votre histoire, sans que sa plume s'arrête tristement sur ses dernières lignes ! Nul de notre génération ne pourra peut-être célébrer vos hauts faits; mais assez d'écrivains généreux s'empresse-

ront d'offrir à la postérité le tableau de vos prospérités futures. Corcyre, Ithaque et Cythère ont acquis déjà trop de titres à l'intérêt des hommes, et doivent en acquérir trop encore, pour qu'elles puissent désormais manquer d'historiens.

HISTOIRE

ET DESCRIPTION

DES ILES IONIENNES.

DIVISION DE L'OUVRAGE.

L'OUVRAGE est divisé en six livres, dont cinq sont consacrés à des détails historiques, et le dernier à la statistique.

Avant d'entrer dans la partie purement historique, je n'ai point dû omettre cette partie fabuleuse qui se rattache à l'origine de toutes les traditions chez les anciens.

LE LIVRE Ier. renferme donc la mythologie des Iles

Ioniennes ; et cette mythologie sera traitée pour chaque île, dans des chapitres particuliers.

Le Livre II embrasse l'espace de tems qui s'écoula depuis les siècles communément appelés fabuleux ou héroïques, jusqu'à l'arrivée des Romains en Grèce (environ depuis l'an 600 jusqu'à l'an 230 avant J. C.).

Le Livre III contient depuis la première expédition des Romains en Grèce, jusqu'à l'occupation de l'empire d'Orient par les Latins (1203 ans depuis J. C.).

Le Livre IV, l'histoire des Sept Iles sous le gouvernement de leurs ducs, et jusqu'à la mort de Soliman II (1556). J'ai traité en particulier celle des ducs de Corfou, celle des seigneurs de Céphalonie, Ithaque, Zante et Leucade, et celle des ducs de Naxos.

Le Livre V, depuis l'an 1556 jusqu'à nos jours.

Le Livre VI est, comme je l'ai déjà dit, réservé à la statistique de chacune des Sept Iles, traitée à part,

et considérée sous les différens rapports, politique, commercial et militaire.

La table des matières est la récapitulation, par île, des sommaires des chapitres; de sorte qu'elle présente la suite des faits relatifs à chaque île en particulier.

Une carte générale de la Grèce antique a été dressée pour faciliter l'étude de l'histoire ancienne, et notamment celle des alliances et des ligues de la Grèce. Un atlas composé de dix-neuf cartes ou plans, représentant ces îles, ainsi que leurs forteresses dans leur état actuel, sert à l'intelligence de l'ouvrage, auquel j'ai joint une suite chronologique de médailles frappées à Corfou, depuis les tems fabuleux jusqu'à Constantin, et quelques médailles grecques frappées dans chacune des autres Iles Ioniennes.

L'île de Naxos n'appartenait point aux Vénitiens, et ne fut conséquemment pas remise aux Français à l'époque du traité de Léoben. Elle n'a jamais fait

partie de la république septinsulaire dont je me suis proposé d'écrire l'histoire; mais ayant été citée dans quelques ouvrages comme réunie à cette république, son importance parmi les Cyclades, sa position au milieu de l'Archipel et son illustration mythologique m'ont décidé à la comprendre dans mon travail.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Quand l'Europe, étonnée des prodiges qui venaient de s'accomplir en Italie, crut ses destins fixés par des traités mémorables, résultat des plus brillans exploits : je regardai comme une chose utile à mon pays, de présenter au chef du gouvernement l'histoire d'une république, qui devenait un des trophées de nos victoires. Je pensai qu'on ne verrait pas, sans quelque intérêt, la fidelle peinture des *Iles Ioniennes*, qui joint à tant d'importance politique, tous les genres d'illustration.

Mon espoir ne fut pas trompé : on m'encouragea dans mon travail; et pour y mettre la dernière main, je fus envoyé en mission dans l'île de Corfou. L'influence de ce beau

ciel échauffa mon imagination, et je reconnus qu'il était impossible de ne pas s'abandonner aux charmes des plus doux souvenirs, à la vue des ces rivages fameux, chantés par le prince des poètes et célébrés par les premiers historiens.

En effet, dans chacune des Iles Ioniennes, on retrouve le berceau des plus gracieuses fictions mythologiques. Cythère dut sa célébrité à la naissance et au séjour de la déesse de la beauté, qui fut aussi la mère des Amours[1]. Naxos était le pays de prédilection de Bacchus; on lui rendait sur ses bords un culte particulier; la puissante Nérite[2], Samos[3], Zacynthe[4] aux doux ombrages, joignirent leurs troupes à celles qu'Ulysse,

---

[1] Hésiode, Homère.

[2] Leucade ou Ste.-Maure.

[3] Céphalonie.

[4] Zante.

roi d'Ithaque, conduisit au siége de Troie. Schérie[1] donna un généreux asyle à ce héros, et lui fournit les moyens de revoir sa chère patrie, après vingt années d'absence et de travaux.

Les écrivains les plus distingués de l'antiquité[2] ont pris soin de nous faire connaître l'importance de ces îles, leurs richesses, leurs guerres et leurs relations avec la Grèce. Tous les auteurs ont vanté la marine de Corcyre, qui ne le cédait qu'à celle d'Athènes. Naxos excite vivement l'intérêt par les événemens qui en firent la plus puissante des Cyclades, et la mirent en état de résister seule aux entreprises de Darius, fils d'Hystaspe.

Dans la guerre du Péloponèse, les Iles

---

[1] Corfou.

[2] Hérodote, Thucydide, Xénophon, Diodore, Polybe, Plutarque, Tite-Live, Eusèbe, Dion-Cassius.

Ioniennes furent appelées à jouer un rôle encore plus marquant. Une querelle entre Corinthe et Corcyre fit naître l'étincelle qui alluma ce vaste incendie; la Grèce tout entière en fut embrasée; chacun de ses différens états se rangea du parti qui favorisait le plus son ambition ou ses intérêts particuliers; mais tous recherchèrent avec le même empressement l'alliance des îles.

Corinthe, désespérant de vaincre les Corcyréens, ne rougit pas de susciter des révolutions au sein de leur pays, en y jetant les brandons de la guerre civile; politique odieuse, trop fréquemment employée depuis!

On vit plus d'une fois ces îles hospitalières recueillir d'illustres proscrits, et les consoler de l'ingratitude de leurs concitoyens. Thémistocle et Démarate y trouvèrent un asyle contre les persécutions d'Athènes et de Sparte.

Aristote et Alexandre lui-même, vinrent y chercher quelques distractions aux grandes pensées qui les occupaient.

Les causes qui appelèrent les Romains en Grèce, et qui leur soumirent enfin ce beau pays, se rattachent encore à l'histoire des Iles Ioniennes.

On voit Corcyre rester fidelle alliée de Rome, dans ses guerres contre Philippe, Persée et la ligue achéenne. Céphallénie et Zacynthe, au contraire, embrassent et défendent le parti de ces rois ou des Étoliens leurs alliés.

Plusieurs des grandes scènes qui composent l'histoire des maîtres du monde, se sont passées dans ces îles ou dans leurs colonies; Epidamne, Apollonie[1] ont été le théâtre de

[1] L'une en Épire, l'autre en Macédoine : toutes deux colonies de Corcyre.

la lutte de Pompée et de César, de Brutus et d'Antoine. La bataille d'Actium, qui décida des destins du monde, se donna entre Leucade et Corcyre, et l'heureux Auguste recueillit les premiers fruits de sa victoire, en s'emparant de ces îles qui avaient combattu pour la cause de son rival.

Ce fut par de grands services rendus à des empereurs romains, qu'elles méritèrent plus tard de recouvrer leur liberté et leurs priviléges. Avec leur indépendance, elles reprirent une partie de leur antique grandeur, et, quand le colosse romain s'écroulait de toutes parts, elles étaient encore dans un état florissant, et seules, elles purent résister aux torrens de barbares qui alors inondaient l'Europe.

On trouvera moins de détails curieux dans l'histoire de ce pays, durant tout le moyen âge; son sort, lié à celui du Bas-Em-

pire, demeure à peu près ignoré; quelques-unes des îles, tombées sous le joug ottoman, ont langui oubliées depuis dans un cruel asservissement; il dure encore pour elles sous la protection anglaise.

J'ai puisé dans un auteur italien la suite des faits qui forment l'histoire de Corfou [1], jusqu'à l'époque où elle fut cédée à la république de Venise. Les îles de Leucade, de Céphalonie, d'Ithaque, de Zante et de Cérigo furent réunies à cette puissance, à peu près dans le même tems; leur histoire, dès-lors, n'est plus guère que le fastidieux détail des incursions et des ravages des Turcs et des pirates; cependant, quelquefois elle retrace des événemens qui ne laissent pas de donner de l'importance aux Iles Ioniennes. Candie trouve dans leur proximité une grande partie

[1] *Istoria di Corfù, descritta da Andrea Marmora, nobile Corcirense.* — *Venezia*, 1672. *Libri* VIII.

de ses moyens de défense ; Zante et Cérigo offrent aux vaisseaux chrétiens qui vont y porter du secours, des points de relâche avantageux ; Corfou devient l'arsenal de la marine vénitienne, et la place d'armes des Européens pendant ce siége mémorable.

La belle défense de Schulembourg contre les Turcs est encore une époque célèbre ; c'est le dernier succès obtenu par la république de Venise, qui, dès ce moment, étrangère aux guerres continentales et aux grands intérêts de l'Europe, perdit sa force, sa considération, et bientôt sa liberté.

Une ère nouvelle semblait sur le point de commencer pour les Iles Ioniennes : tombées au pouvoir de la France à la suite d'un traité, fruit de nombreuses victoires, elles voyaient luire enfin un rayon de bonheur. Ces malheureux sujets de Venise crurent leur tranquillité et leur défense assurées sous l'é-

gide d'une puissance respectable ; mais un gouvernement stupide ne sut, dans ses faux calculs, mesurer la valeur politique de ces îles qu'à leur peu d'étendue sur la carte, et on abandonna à leurs propres forces quelques braves, qui ne purent conserver des pays convoités par l'Angleterre et la Russie ; il fallut donc céder à l'impérieuse nécessité, et à des ennemis que favorisaient et la force et le grand nombre. Cette cession ne se fit pas toutefois sans quelque résistance : la défense de Nicopolis et de Prévesa, celle de la ville de Corfou, offrent de beaux exemples d'intrépidité et de dévouement ; ils méritaient qu'une nation guerrière en consacrât le souvenir dans ses fastes.

J'ai trouvé, dans l'ouvrage de M. Bellair, sur l'expédition des Français dans les Iles Ioniennes, le précis de ces événemens, et plusieurs détails curieux sur l'état actuel des mœurs et des coutumes de ces insulaires.

En ce qui tient à l'origine ou à l'étymologie des noms, j'ai pris pour guides Lucanus, Strabon, Pline, Pomponius Mela, Étienne le Géographe, Bochart, etc.; ils m'ont fourni les moyens de donner une description assez exacte des lieux tels qu'ils étaient dans l'antiquité. O'Dapper, Coronelli, Spon, Wheler et Marmora m'ont indiqué les antiquités, les médailles et les inscriptions qui, se rattachant au sujet que je veux traiter, y ajouteront un nouvel intérêt.

L'histoire des ducs de l'Archipel, par le P. Sauger, m'a fait connaître la nomenclature des ducs de Naxos, et les événemens arrivés dans cette île, depuis la conquête de Constantinople par les Latins, jusqu'au règne de Sélim qui mit fin au gouvernement de ces ducs.

Quant à la connaissance de la topographie et de la statistique, je l'ai acquise moi-même

sur les lieux, et je m'y suis perfectionné, soit à l'aide de mémoires particuliers qu'on a bien voulu me confier, soit en consultant les excellens ouvrages de Tournefort, de Scrofani, et autres voyageurs ou historiens.

Les plans et cartes ont été levés par des officiers habiles, et complétés avec les meilleurs matériaux que j'aie pu réunir dans le pays même. Je dois également à ces officiers, ainsi qu'à plusieurs habitans, des développemens sur les divers rapports de ces îles entre elles, et sur les considérations militaires qui leur donnent maintenant tant d'importance.

En effet, leur position sur les côtes d'un pays qui vient de secouer le joug, l'empire qu'elles peuvent exercer sur le golfe Adriatique et sur les anciennes possessions de Venise, les fermens de révolte qui, récemment encore, étaient près d'y éclater, l'incertitude attachée au sort de la plupart des îles de la Mé-

diterranée, tous ces motifs doivent répandre un grand intérêt sur les destinées de ces îles, qui présenteront toujours aux puissances de l'Europe, jalouses de consolider leur domination, de bons ports, d'excellens marins et une place d'armes inexpugnable.

HISTOIRE

ET DESCRIPTION

DES ILES IONIENNES.

LIVRE PREMIER.

HISTOIRE FABULEUSE.

CHAPITRE PREMIER.

Ancien nom de l'île de Corfou. — Histoire fabuleuse. — Origine de ses habitans. — Colonies fondées par les Corcyréens. — Première guerre de Corinthe et de Corcyre.

LE plus ancien nom de cette ville fut *Drepanum*[1]. Il se rapporte à la fable de son origine[2], et à sa

[1] Plin. Lib. IV, cap. XII. — Callimach.

[2] Hesiod. *de Theogonià.* — Didym. — Hom. *Odyss.* Lib. V.

configuration [1], qui se rapproche assez de la forme d'une faux.

Schérie est le nom qu'on trouve le plus souvent dans Homère[2] et dans plusieurs autres poètes, qui la nomment aussi Phéacia[3], du peuple qui vint l'habiter, ou de Phéax, fils de Neptune et de Corcyre, qui naquit dans cette île et fut l'un des ancêtres d'Alcinoüs[4].

Elle a pris depuis le nom de Corfou[5], sans doute à cause de l'aspérité et de l'inégalité du sol.

Les peuples qui habitaient cette île étaient renommés, dans la plus haute antiquité, par des vertus douces et des mœurs tranquilles. Bochart et Gigeius trouvent dans ces qualités l'étymologie de Corcyre, qu'ils font dériver du phénicien *Karra* ou *Karkara*, pays où l'on vit en repos.

---

[1] Ovid. *Fast.* Lib. III.

[2] Hom. *Odyss.* Lib. V.

[3] Ce mot, suivant Bochart, veut dire, en phénicien, ville de commerce.

[4] Diod. — Pausan. — Virg. *Æn.* Lib. V. — Lucan. Ocel. Lib. II.

[5] Κορυφὴ, le sommet, le haut.

Suivant d'anciennes traditions, un roi nommé Nausithoüs fut le fondateur de Corcyre; ce prince régnait sur un peuple habitant les plaines de l'Hespérie. On croit que ce pays est une des contrées les plus fertiles de la Sicile, voisine du mont Etna. Forcé par les Cyclopes, hommes sauvages et barbares, de quitter cette heureuse contrée, il se réfugia loin des nations policées, dans l'île de Schérie, alors inculte et couverte de forêts; là, il bâtit une ville qu'il entoura de hautes murailles, éleva des temples aux dieux, partagea les terres, et fit enfin du bonheur de ses sujets l'objet constant de ses pensées et de ses soins. Ce prince accompagna Jason à la conquête de la toison d'or. Le chef d'un des peuples qui s'est le plus distingué, à cette époque reculée, par son habileté dans la navigation, ne devait point être étranger à cette expédition, dans laquelle brillent presque tous les noms illustres de ces âges héroïques.

Les heureux Phéaciens, riches des produits de leur sol et de leur commerce, jouissaient des arts, doux fruits de la paix et de l'industrie. Le marbre, l'or et l'airain ornaient les temples de leurs dieux et les palais de leurs rois; partout respirait non seule-

ment l'aisance, mais encore cette magnificence somptueuse qui accompagne les richesses. Ce fut dans ce tems que le malheureux fils de Laërte, quittant l'île de Calypso, fut jeté par la tempête sur les rivages de ce fortuné pays. Alcinoüs y régnait : il accueillit Ulysse comme un protégé des dieux, et les plus illustres Phéaciens, à son exemple, s'empressèrent de remplir envers lui les devoirs sacrés de l'hospitalité. Le roi et les douze principaux de la nation firent chacun don à l'illustre voyageur d'un superbe manteau, d'une tunique et d'un talent d'or. Des vases richement ciselés, des trépieds, une épée de l'airain le plus fin, ornée de clous d'argent, lui furent encore offerts par d'autres habitans de l'île ; et un vaisseau neuf, bien équipé et garni de cinquante bons rameurs, fut disposé pour le ramener promptement sur les rivages d'Ithaque. Nausicae, fille du roi, ne put voir sans indifférence un héros, que tant de vertus, tant de belles actions distinguaient du reste des mortels. Elle l'aima : mais trop vertueuse pour s'opposer au départ d'Ulysse, et touchée d'ailleurs de sa constance pour Pénélope, elle se contenta de joindre ses vœux à ceux de tous les Phéaciens pour la tranquillité et le bon-

heur de ce héros, si long-tems poursuivi par la fortune.

Tel est, en peu de mots, le récit simple et touchant que fait Homère de l'accueil que reçut Ulysse chez les Phéaciens. On peut y voir quelle était sur l'industrie et les mœurs de cette nation, l'opinion du grand peintre des nations de l'antiquité [1].

Les Corcyréens prétendaient descendre des premiers Phéaciens, et ne voulaient point reconnaître pour leurs fondateurs les habitans de Corinthe, quoique ceux-ci eussent de grandes prétentions à cet honneur. Quoi qu'il en soit, Archias envoya dans cette île une colonie de Corinthiens, sous les ordres de Chersocrate Héraclide, vers l'an 703 avant J. C.,

---

[1] Les ouvrages d'Homère nous offrent à chaque instant des preuves du peu de relations qui existaient alors entre les peuples ; la moindre distance, en séparant les sociétés naissantes, leur dérobait la connaissance de leurs plus proches voisins. On débitait les contes les plus absurdes sur une île dont on apercevait les sommets, et qui n'était éloignée que d'une journée de navigation. Les affaires d'Ithaque étaient alors au moins aussi étrangères aux Phéaciens, que nous le sont aujourd'hui celles des îles de la mer du Sud. *Note des Édit.*

et c'est de cette époque que date l'histoire positive de ses habitans, devenus nombreux et puissans.

La famille des rois de Schérie, descendans de Phéax, était éteinte; Chersocrate fut fait roi. Il bâtit Chersopolis sur la presqu'île qu'occupe à présent Corfou; il l'orna de palais, de fontaines et de tout ce qui peut embellir une grande cité. L'eau y venait par un superbe aquéduc, dont l'étendue était de douze milles, et dont on voyait naguère encore les vestiges [1]. Ce roi fut assez puissant pour fonder vers la fin de son règne, sous la conduite de Phalie, de la race d'Hercule, une colonie en terre ferme qui fut appelée Épidamne [2]. Les Romains nommèrent cette ville *Dyrrachium* [3], de Dyrrachus qui en bâtit le port; c'est aujourd'hui Durazzo sur la côte de l'Albanie.

Les Corinthiens et les Corcyréens fondèrent à la

[1] *Voyage* de Spon, Tom. I, Liv. II.

[2] Thucyd. Lib. I.

[3] Plaut. *Menechm.* — Strab. Lib. VII. — Plin. Lib. III et IV, cap. XXIII, XXVII. — Lucan. Ocel. Lib. X. — Catul. XXXVII. — Pompon. Mel. Lib. II, cap. III, *Dyrrachium, olim Epidamnus.*

même époque, Apollonie en Macédoine, ville qui devint célèbre par la connaissance des belles-lettres et la culture de toutes les sciences.

A Chersocrate succéda son fils Alchémeus, et à celui-ci, qui sans doute mourut sans postérité, Lycophron, fils de Périandre, tyran de Corinthe. Les circonstances de ce dernier événement méritent, par leur singularité, d'être rapportées ici. Lycophron aborda à Corcyre, lorsque fuyant Corinthe, il cherchait à se soustraire à la colère d'un père irrité; il reçut dans l'île l'accueil le plus franc et le plus généreux; les habitans voulurent lui faire oublier les désagrémens qu'il avait essuyés dans sa patrie; sur ces entrefaites, le trône étant devenu vacant, ils mirent la couronne sur sa tête [1]. D'abord, ils n'eurent qu'à se féliciter de leur choix; le nouveau roi se fit chérir de ses sujets par la douceur et la justice de son gouvernement; mais, par la suite, il se réconcilia avec son père, et, comme pour cimenter leur réconciliation, il lui offrit d'échanger leurs trônes. Périandre était redouté à Corinthe; il était en exécration parmi les

[1] Hérodot. Lib. III.

Corcyréens, qui, bien loin d'accéder aux arrangemens de son fils, punirent de mort sa perfidie, et s'érigèrent en république pour échapper à la tyrannie du Corinthien. Celui-ci, impatient de venger sur eux, de la manière la plus éclatante et la plus atroce, le supplice de Lycophron, eut la barbarie d'envoyer à Sardes, pour y être mutilés, trois cents jeunes Phéaciens des premières familles qui se trouvaient alors dans ses états, par suite des relations des deux peuples. Mais le vaisseau qui les portait fut obligé de relâcher à Samos; et les Samiens, instruits des cruels desseins de Périandre, délivrèrent les jeunes captifs qu'ils renvoyèrent sains et saufs dans leur patrie[1].

Tel fut le sujet de la première guerre entre Corinthe et Corcyre. Elle se termina par une bataille navale. La flotte corcyréenne, quoique inférieure en nombre, triompha de celle de Corinthe par l'habileté de ses manœuvres[2]. La mort de Périandre, arrivée vers l'an 585 avant J. C., rétablit bientôt la paix entre les deux peuples; chacun par son industrieuse activité et

[1] Hérodot. Lib. III.

[2] Thucyd. Lib. I, cap. 1.

ses progrès dans la marine, donna lieu à cette rivalité qui devait durer jusqu'à la ruine entière de l'une des deux nations.

CHAPITRE II.

Anciens noms de Céphalonie; ses premiers habitans; origine de son nom. — Elle est conquise par Laërte et fait partie du royaume d'Ithaque, ainsi que la presqu'île de Leucade. — Céphallénie s'érige en république.

L'ILE de Céphalonie fut d'abord connue sous les noms de Samos et de Mélæna[1]; les Curètes[2] s'en étant emparés, la nommèrent Téléboa. Amphitryon, prince thébain, après avoir vaincu les Téléboens et tué Ptérélas, leur roi, devint maitre de cette île. Ne pouvant la gouverner par lui-même, il en confia la souveraineté à Céphale[3], qui, s'étant vu forcé de s'expatrier après le meurtre involontaire de sa femme

---

[1] Elle eut aussi le nom de *Tetrapolis*, à cause de ses quatre principales villes.

[2] Peuple de Phrygie, suivant Diodore; de Phénicie, suivant Hérodote; de Palestine, d'après Bochart.

[3] Pausan. *Attic.*

Procris, fille d'Érecthée, roi d'Athènes, était venu chercher un asyle dans la cour du monarque thébain.

Dioneius, fils de Céphale, et qui lui succéda dans le gouvernement de l'île, lui donna, en mémoire de son père, le nom de Céphallénie, que depuis elle a toujours conservé, avec un léger changement.

Arcésius, fils de Jupiter, régnait alors dans l'île d'Ithaque. Laërte, son fils, porta la guerre chez les nations voisines; il conquit sur les Thébains l'île de Céphallénie, et la réunit à ses états [1]. L'île de Zacynthe, celle de Dulichium, la puissante ville de Nérite [2], capitale de l'Acarnanie, subirent le même sort et firent partie du royaume d'Ulysse [3], qui succéda à son père Laërte.

Le fameux siége de Troie offrit à ce prince les occasions de faire briller son courage, sa prudence et sa sagesse. Il y avait conduit douze vaisseaux, avec

---

[1] Hom. *Odyss.* Lib. XXIV.

[2] *Ibid.* Cette partie de l'Acarnanie forme aujourd'hui l'île de Sainte-Maure.

[3] Homère comprend sous le nom de Céphalléniens tous les sujets de ce prince.

lesquels il seconda puissamment les efforts des autres princes de la Grèce; il fut même celui qui contribua le plus à la ruine de l'antique Ilion; enfin, après dix ans de travaux, il retournait dans sa patrie; mais les dieux, protecteurs de Troie, lui préparaient encore de nouvelles épreuves. Ils voulaient faire expier à tous les rois vainqueurs, la destruction d'une ville qu'ils n'avaient pu garantir de leurs coups. Homère a immortalisé la haine de Vénus et la colère de Neptune, qui poursuivirent Ulysse sur toutes les mers.

Ce prince erra pendant dix autres années, au gré des flots et des vents soulevés contre lui, et ce ne fut qu'après avoir échappé aux enchantemens de Circé et des Sirènes, à la barbarie de Polyphême et des Lestrigons, aux écueils affreux de Carybde et de Scylla, après avoir vu briser tous ses vaisseaux et périr tous ses compagnons, qu'il revint enfin seul dans sa patrie, sous les vêtemens de l'indigence. Là, quel triste spectacle l'attendait encore! Les chefs des nations voisines, les principaux de ses sujets briguaient l'alliance de Pénélope, habitaient son palais, usurpaient son autorité et prodiguaient ses richesses; le reste des habitans d'Ithaque reprochait à sa mémoire la perte de

ses compagnons. Enfin Ulysse reparaît : aidé de son fils Télémaque et de quelques anciens serviteurs, il donne la mort à tous les prétendans, fait rentrer le peuple dans l'obéissance, et, reconnu de son épouse et de son vieux père Laërte, il retrouve encore d'heureux jours.

Dans une extrême vieillesse, il abdiqua la royauté en faveur de Télémaque. Un oracle lui ayant prédit qu'il périrait de la main de son fils, il habitait le continent pour éviter ce malheur. Mais il ne put échapper à sa destinée, et tomba sous les coups de son fils Télégone, qu'il avait eu de Circé.

A partir de cette brillante et poétique époque, il n'est plus guère question dans la fable ni dans l'histoire, de la petite île d'Ithaque. Son peu d'étendue, sa faiblesse et son voisinage de Céphallénie l'en ayant rendue dépendante, désormais elles n'auront plus toutes deux qu'un même sort.

Plus tard, l'île de Céphallénie adopta le gouvernement républicain. Ses quatre principales villes, Palée, Cranies, Samé et Pronos se partagèrent le territoire de l'île, et s'érigèrent en républiques indépendantes[1],

---

[1] Thucyd. Lib. II.

qui toutefois s'unissaient dans l'occasion lorsqu'il s'agissait de la défense commune.

La fertilité de cette île, sa population, et le courage de ses habitans la rendirent dès-lors célèbre, et les historiens s'accordent à lui donner, dès les tems les plus reculés, une grande influence dans les affaires de la Grèce.

CHAPITRE III.

Anciens noms de l'île de Leucade.—Origine de sa célébrité.

La pointe du continent qui forme aujourd'hui l'île de Sainte-Maure, fut nommée par Homère *Néritos* [1]. Elle fut connue par le géographe Ptolémée, sous le nom de *Leucas;* par Pline, Strabon et Pomponius Mela, sous celui de *Leucadia*. Tous les historiens et les géographes de l'antiquité [2] ont pensé que cette île tenait autrefois à l'Acarnanie, avec laquelle elle formait une presqu'île, et qu'elle fut séparée du continent par ses habitans. Elle fut depuis rattachée à la terre par l'amas de sable qu'amenèrent dans le canal qui l'en séparait, les vents et le mouvement des

[1] Hom. *Odyss*. Lib. XXIV; *Iliad*. Lib. II.

[2] Thucyd. Lib. I. — Strab. Lib. X. — Plin. Lib. IV, cap. I et II. — Pompon. Mel. Lib. II. — Tit.-Liv. *Decad*. IV, Lib. III.

vagues [1]. Homère, en donnant l'épithète de puissante [2] à la capitale de cette presqu'île, en citant Crocylée et Égilipe [3], qui y étaient situées, donne à croire que, de son tems, elle jouissait déjà de quelque célébrité. Mais le temple d'Apollon fut surtout, pour cette île, la cause de sa plus grande illustration. Il était situé à l'extrémité du promontoire de Leucade, sur cette pointe élevée où les amans malheureux venaient chercher le terme ou l'oubli de leurs maux, en se précipitant dans les abîmes de la mer. Ce rocher fatal a été consacré par la fin tragique de l'immortelle Sapho. Le culte des Muses n'avait pu guérir son cœur d'une funeste passion; brûlant d'un feu qui n'était point partagé, elle ne put supporter la vie, et vint éteindre dans les flots de la mer Ionienne la flamme dont elle était consumée. Dès-lors, ce promontoire devint, pour les poètes grecs, le théâtre de brillantes fictions; leur vive imagination y multiplia les aventures, et l'on ne parla plus qu'avec enthousiasme du fameux *saut de Leucade*.

---

[1] Voyez plus loin, Livre VI et dernier, la partie où il est traité de Leucade sous le rapport géographique et statistique.

[2] Hom. *Odyss.* Lib. XXIV.

[3] Hom. *Iliad.* Lib. II.

Depuis cette époque fabuleuse, l'histoire ne fait aucune mention de cette île avant l'époque de l'expédition de Xerxès; il paraît qu'alors les Corinthiens et les Corcyréens la possédaient en commun.

CHAPITRE IV.

Noms anciens de l'île de Zante. — Origine de ses habitans. — Elle se soustrait à l'obéissance d'Ulysse. — Elle bat les Samiens en Crète. — Elle fonde Sagonte et Zacantha en Espagne.

Le nom de *Zacynthos*, que portait anciennement cette île, lui fut donné par un fils de Dardanus, qui vint s'y fixer à la tête d'une colonie de Phrygiens. Elle se nommait alors *Hyrie* [1], selon quelques auteurs. Pausanias rapporte que la forteresse fut appelée Psophis, du nom d'une ville d'Arcadie que Zacynthos avait habitée.

Il paraît que les Achéens eurent part à l'honneur de cette fondation; car, au rapport de Thucydide [2], cette île était habitée par une peuplade d'Achéens; peut-être aussi la possédaient-ils à titre de conquête.

[1] Plin. Lib. IV, cap. XII. — L'île de Paros, l'une des Cyclades, se nomma également Hyrie et Zacynthos.

[2] Thucyd. Lib. II.

Les Zacynthiens se distinguèrent parmi les troupes qu'Ulysse conduisit au siége de Troie. Le prince qui commandait à Zacynthe en l'absence du roi d'Ithaque, fut un des prétendans de Pénélope, et parvint à soustraire cette île à la domination du fils de Laërte. Bientôt Zacynthe s'érigea en république, et dès-lors, les avantages de sa situation et de sa fertilité la rendirent très-florissante.

Les Zacynthiens, au tems de Polycrate, étaient maîtres d'une partie de l'île de Crète; les habitans de Samos, après s'être emparés des îles de Syphne et de Thyrée, leur enlevèrent quelque portion de cette conquête, et fondèrent Cydonie; mais, aidés des Éginètes, les Zacynthiens chassèrent bientôt les Samiens de Crète, et les forcèrent à s'enfuir en Italie [1].

Une colonie de Zacynthiens fonda Sagonte [2] et Zacantha en Espagne, et depuis, l'on vit toujours ce peuple jouer un grand rôle dans toutes les guerres et les révolutions de la Grèce.

---

[1] Herodot. Lib. III. — Euseb. *Chronic.*

[2] Tit.-Liv. *Decad.* III, Lib. I.

CHAPITRE V.

Anciens noms et premiers habitans de Cythère, aujourd'hui Cérigo. — Temples et culte de Vénus. — Pâris et Hélène y abordent. — Égisthe s'y réfugie.

L'ILE de Cérigo fut nommée par Aristote *Porphyrussa*, et par Pline [1] *Porphyris*. Ces deux mots sont dérivés, dit-on, de la brillante variété des rochers qui la couvrent, ou des porphyres qui en constituent la charpente géologique.

Elle dut le nom de Cythère à Cythero, Phénicien, ou plutôt à Cytherus, fils de Phénix, premier législateur des Phéniciens, auxquels il donna son nom. Quelques auteurs ont appelé cette île *Scothera;* enfin elle reçut le nom sauvage de Cérigo, à la chute de l'empire grec, quand les îles de l'Archipel tombèrent

[1] Plin. Lib. IV, cap. XII : *Cythera cum oppido in Laconico sinu, antea Porphyris appellata.*

au pouvoir des Italiens, et que les dernières traces des tems antiques furent effacées par la barbarie qui pèse encore sur ces belles contrées.

Suivant la Théogonie d'Hésiode, Vénus, née de l'écume de la mer, fut transportée à Cythère, dans une conque marine ; on lui éleva un temple au lieu même où elle aborda. Depuis, on y rendit constamment un culte particulier à la déesse, qui en prit le nom de Cythérée. C'est là, dit-on, qu'était le plus ancien et le plus révéré de ses autels ; il lui avait été érigé par les habitans d'Ascalon, ville de Syrie [1].

Hélène et Pâris, fuyant la cour de Ménélas, vinrent chercher un refuge sur ce rivage qui, étant consacré à l'Amour, devait être propice aux amans. Ils bâtirent un temple en l'honneur de Vénus-Uranie, pour en obtenir une heureuse navigation. Cette circonstance mémorable ne contribua pas peu à augmenter la célébrité de l'île. Vénus-Aphrodite [2] y recevait surtout des honneurs particuliers.

Ce fut encore à Cythère que se réfugia Égisthe,

---

[1] Pausan. *in Attic.*

[2] *Ex spuma maris orta.*

cherchant à se soustraire à la colère des Atrides. Il n'en quitta le séjour qu'au moment de leur départ pour le siége de Troie. Peut-être méditait-il déjà le meurtre d'Agamemnon.

Les Phéniciens avaient, les premiers, peuplé Cythère; les Spartiates, dès l'origine de leur grandeur, sentirent l'avantage de sa position, et de quelle importance il était pour eux d'en être les maîtres; ils y envoyèrent donc une colonie, y établirent des magistrats annuels, et ne négligèrent aucun moyen pour en conserver la possession.

L'histoire n'offre aucune révolution, aucun fait relatif à cette île, avant la guerre du Péloponèse; cette époque appartient au livre suivant.

CHAPITRE VI.

Anciens noms de Naxos. — Premiers événemens arrivés dans cette île. — Elle appartient successivement aux Thraces, aux Thessaliens, aux Cariens, aux Gnidiens, aux Rhodiens, aux Ioniens.

L'ILE de Naxos fut connue anciennement sous les noms de *Strongyle*, de *Dias*[1], de *Dionysias*, de *Callipolis* et de *Petite-Sicile*.

Le mot *Strongyle*, qui est grec et veut dire rond, se rapportait à la configuration de l'île[2]; ceux de Dias et de *Dionysias* lui venaient de ce qu'elle était particulièrement consacrée au dieu Bacchus[3], à qui elle rendait un culte spécial. Elle dut le nom de *Calli-*

[1] Hom. *Odyss.* Lib. II.

[2] Plin. Lib. IV, cap. XII.

[3] Surnommé *Dionysius*, à cause de la ville de Nysa, où il avait été élevé.

polis[1] à la magnificence de sa capitale, et celui de *Petite-Sicile* à sa fertilité.

Naxus, chef d'une troupe de Cariens qui s'emparèrent de cette île, lui imposa le nom de Naxos; quelques-uns prétendent que ce Naxus était fils du berger Endymion.

Étienne de Byzance, Suidas et Bochart font dériver le mot Naxos du grec Ναξαι, sacrifier, ou du phénicien *Nacsa*, sacrifice, à cause du grand nombre de victimes qu'on immolait dans ce pays en l'honneur des dieux.

Les anciens attribuaient l'excellence des vins de Naxos à une faveur particulière de Bacchus; ce dieu, disait-on, avait pour cette île une prédilection marquée; il en aimait le séjour, et lui-même avait enseigné aux habitans la culture de la vigne; il signala même quelquefois, d'une manière terrible, la protection qu'il lui accordait. Suivant les traditions mythologiques, Borée ayant eu deux fils, Lycurgue et Butès, qui se déclarèrent ennemis de Bacchus, le premier périt en Thrace, victime de la vengeance du

---

[1] Belle ville.

dieu ; son frère, que n'effraya point cette punition, débarqua dans l'île de Naxos à la tête d'une troupe de Thraces, s'en empara, ravagea toutes les contrées voisines, et enleva Iphimédie, Pancratis et Coronis. Cette dernière se plaignit à Bacchus, dont elle avait été nourrice. Le dieu, pour faire expier à Butès cet outrage, le rendit tellement furieux, qu'il se jeta dans un précipice. Ses compagnons retournèrent à Strongyle avec leurs autres captives; Pancratis fut contrainte d'épouser Agassamène, leur nouveau chef. Iphimédie échut à l'un d'eux; mais Neptune, qui avait eu de cette princesse[1] deux fils, Orthus et Éphiatte, suscita ces deux géans contre les ravisseurs de leur mère; ils descendirent à Strongyle avec un corps de troupes, défirent les Thraces, prirent leur ville d'assaut, et se rendirent maîtres de toute l'île : eux-mêmes, quelque tems après, périrent dans la guerre des Titans, percés par les traits d'Apollon et de Diane ; les Thessaliens qu'ils avaient amenés, les adorèrent comme des demi-dieux dans l'île de Strongyle, leur conquête, qu'ils conservèrent près de deux siècles.

---

[1] Femme d'Aloeüs, l'un des Titans.

Les Cariens s'en emparèrent au tems de la guerre de Troie, et, selon quelques auteurs, ce sont eux qui l'appelèrent Naxos, du nom de leur roi, fils de Palémon; il eut pour successeur Leucippe. Sous le règne suivant, qui fut celui de Smardius, on place l'arrivée de Thésée dans cette île avec Ariane, fille de Minos, roi de Crète. Il avait enlevé cette princesse dans son expédition contre le Minotaure ; c'était à elle qu'il avait dû le brillant succès de son entreprise ; il oublia trop tôt et ce service signalé, et l'amante infortunée qui le lui avait rendu. Diodore, pour justifier sa perfidie, raconte que Bacchus lui apparut en songe, et lui ordonna d'abandonner Ariane ; mais soit que Thésée eût obéi à cette injonction divine, soit que plutôt un nouvel amour pour Œglé, fille de Panopeus, lui eût fait perdre le souvenir de ce qu'il devait à la fille de Minos [1], il ne rougit pas de l'abandonner sur un rocher désert de Naxos, quand il partit pour Athènes ; mais Bacchus consola Ariane de la perfidie de son amant ; elle devint sa prêtresse, puis son épouse [2].

---

[1] Plutarch. *in Vita Thes.*

[2] Ovid. — Propert.

Les Naxiens célébrèrent long-tems cet événement par des fêtes annuelles, que Thésée, dit-on, institua lui-même, pour expier en quelque sorte son ingratitude envers Ariane[1].

Depuis cette époque, l'île de Naxos changea plusieurs fois de maîtres et d'habitans. Hyppothoon, qu'on dit avoir été fils de Neptune et d'Alope, y amena, dit-on, une colonie de Gnidiens, et s'y forma un établissement. Les Rhodiens s'y fixèrent également sous les ordres de Xuthus.

Elle passa ensuite sous la domination ionienne, et fut gouvernée par des rois de cette nation.

Enfin elle s'érigea en république, et fut, selon Hérodote, la plus florissante de toutes les Cyclades; elle conserva sa grandeur et son indépendance jusqu'au tems de la tyrannie de Pisistrate sur les Athéniens. Ce dernier avait reçu d'un certain Lygdamis, Naxien riche et puissant, de grands secours d'hommes et d'argent, lors de son entreprise contre la liberté de son pays. Voulant le récompenser de l'avoir aidé à donner des fers à ses compatriotes, Pisistrate sub-

---

[1] Plutarch. *in Vita Thes.*

jugua l'île de Naxos, dont il lui confia la souveraineté; mais, à la mort de Lygdamis, les Naxiens recouvrèrent leur liberté, qui fut encore pour eux la source d'une nouvelle grandeur et de nouveaux exploits. Les îles de Paros et d'Andros se soumirent à leurs armes, et bientôt ils parvinrent à ce haut degré de force, qui les mit en état de résister seuls aux envahissemens du roi de Perse, coalisé avec le tyran de Milet; cette époque de leur histoire appartient au livre suivant.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE II.

DEPUIS LES TEMS HISTORIQUES, JUSQU'A LA CONQUÊTE DE LA GRÈCE PAR LES ROMAINS.

CHAPITRE PREMIER.

Événemens arrivés à Corcyre, à Leucade, à Céphallénie, ainsi qu'à Zacynthe, depuis les premiers tems historiques jusqu'à la guerre du Péloponèse.

HIPPOCRATE, tyran de Géla[1], après avoir subjugué tous les petits états de la Sicile, attaqua les Syracusains. Il était sur le point de les soumettre, et déjà Gélon, son général, après les avoir battus sur les bords du Florus, venait de leur enlever Camarine, quand les Corinthiens et les Corcyréens réunis marchèrent au secours de ce peuple, l'aidèrent à repousser le tyran et à conserver, au moins pour un tems, 485 ans av. J. C.

[1] Herodot. Lib. VII.

son indépendance, dont plus tard l'adroit Gélon sut le dépouiller par ruse. On voit, par ce passage d'Hérodote, que Corcyre, alliée de Syracuse dès la plus haute antiquité, avait des troupes et de nombreux vaisseaux prêts à servir cette république, dont elle se faisait gloire de partager l'origine.

Il est honteux que ces puissantes ressources n'aient pas été employées au salut commun de la Grèce, lors de l'invasion des Perses dans ce pays. A cette époque cependant, les Corcyréens, pressés par les ligues grecques de les secourir, avaient paru entrer dans la confédération [1] : ils armèrent soixante bâtimens; mais, au lieu d'aller grossir la flotte des Grecs, ils eurent la perfidie de rester inactifs le long des côtes du Péloponèse, à Pylos et à Ténare, sous prétexte de ne pouvoir doubler le cap Malée [2]. Leur politique était sans doute d'attendre l'issue de la bataille entre les Grecs et les Perses, pour se ranger lâchement sous les drapeaux des vainqueurs. Tel était déjà, dans ces

[1] Herodot. Lib. VII.

[2] Diod. Lib. II, cap. III.

tems reculés, l'esprit des nations florissantes par la marine et par le commerce.

La république corcyréenne, jalouse peut-être de faire oublier son indigne conduite envers les Grecs, ouvrit généreusement ses ports à l'un de leurs plus illustres chefs. Victime de l'inconstance et de l'ingratitude de ses concitoyens, obligé de se soustraire à d'injustes persécutions, Thémistocle, qui avait sauvé la Grèce à Salamine, agrandi son pays, réédifié Athènes, s'estima heureux de trouver un asyle dans l'île de Corcyre[1].

Là furent prodiguées à l'auguste proscrit toutes les consolations qui sont dues à la gloire et à l'infortune; tous les moyens furent mis en usage pour adoucir sa destinée, et réparer les maux que lui causait son pays ingrat. Outre cet intérêt puissant qui suit toujours un grand homme, même dans le malheur, des motifs particuliers augmentaient encore leur affection et leurs égards pour le vainqueur de Salamine. Un différend s'étant élevé entre eux et les Corinthiens, au sujet de l'île de Leucade, ils étaient convenus de s'en rap-

---

[1] Plutarch. *in Vita Themistocl.*

porter à la décision de Thémistocle : celui-ci avait condamné Corinthe à payer vingt talens et à céder la moitié de ses droits sur l'île aux Corcyréens; ce jugement, qui favorisait leurs intérêts, leur inspira une vive reconnaissance pour le héros qui l'avait rendu; ils saisirent avec ardeur l'occasion de la lui témoigner. L'illustre Athénien ne quitta leur île que pour se rendre à la cour de Perse. Accueilli par le grand roi avec toute la considération qui lui était due, il se trouva placé bientôt dans la cruelle alternative d'être ingrat envers un prince qui le comblait de bienfaits, ou de servir contre son injuste patrie; mais, citoyen fidèle, Thémistocle se donna la mort, pour ne violer aucune des obligations qu'il avait contractées.

Les Corcyréens et les Corinthiens n'ayant plus un tel arbitre pour les concilier, il s'établit entre ces deux peuples une guerre longue et terrible, qui produisit celle du Péloponèse, et mit toute la Grèce en combustion. L'histoire ne doit omettre aucune des causes qui ont amené de si importans résultats; elle doit remonter au contraire à la source de ces tempêtes qui bouleversent les empires et changent la face du monde.

Épidamne, déchirée de factions intérieures et attaquée par les Taulautiens, peuple de l'Illyrie, eut recours à Corinthe, qui lui envoya des secours [1].

Les Corcyréens, irrités de voir les Corinthiens s'immiscer dans les affaires d'une de leurs colonies, se préparèrent à soutenir leurs droits. Quarante vaisseaux armés par eux vont s'opposer à la flotte ennemie; tandis qu'avec quarante autres ils entreprennent le siége d'Épidamne; la fortune sourit à leurs premiers travaux, et le même jour fut témoin de la défaite de la flotte corinthienne, au promontoire d'Actium, et de la reddition d'Épidamne. Cette ville fut saccagée, et les habitans réduits en esclavage.

Les Corcyréens dressèrent un trophée sur le cap Leucymne, pour consacrer leur double victoire; ils égorgèrent, suivant la barbare coutume de ces tems d'ignorance, tous les captifs qu'ils avaient faits; ensuite, pour punir les alliés de Corinthe, ils ravagèrent Leucade et Céphallénie, et brûlèrent Cyllène, ville des Éléens [2].

---

[1] Diod. Lib. XII, cap. VI. — Thucyd. Lib. I.

[2] Thucyd. Lib. I.

Cependant les Corinthiens, honteux et indignés[1] de l'affront qu'ils avaient reçu, cherchaient partout des alliés pour venger leur injure. Les Corcyréens, voulant de leur côté prévenir les chances de la guerre et le retour de la fortune, portèrent leur cause au tribunal d'Athènes[2]. Les Athéniens, craignant également de voir s'agrandir l'un ou l'autre parti, qui, victorieux, pouvait leur disputer l'empire de la mer, envoyèrent dans le golfe Ionien une flotte de dix voiles seulement[3], avec l'ordre de combattre en faveur du plus faible; cependant ils la firent suivre peu après de vingt autres bâtimens, sous les ordres de Glaucon et d'Androcide.

Corinthe arma quatre-vingt-dix bâtimens auxquels se joignirent soixante vaisseaux alliés, et toute cette flotte prit la direction de Chiméra, port de la Thesprotie; les Corcyréens, de leur côté, encouragés par

---

[1] Diod. Sicul. Lib. XII, cap. VIII.

[2] Thucyd. Lib. I.

[3] Plutarque (*Vie de Périclès*) dit que Lacedemonius, fils de Cimon, fut chargé du commandement d'une aussi petite flotte, par la jalousie de Périclès contre Cimon et les siens.

un premier succès, faisaient des préparatifs redoutables : ils mirent en mer cent-dix navires, dont ils donnèrent le commandement à Miciade, Æsimide et Eurybate ; et tandis que leur armée navale alla présenter le combat non loin des îles Sybotes, l'infanterie resta au promontoire de Leucymne, avec mille Zacynthiens auxiliaires [1].

Les Corinthiens, après avoir pris toutes les dispositions convenables, s'avancèrent de nuit, et en ordre de bataille, au-devant des Corcyréens qui venaient aussi en pleine mer à leur rencontre. 433 ans av. J. C.

Après avoir rangé de part et d'autre sur les vaisseaux les soldats pesamment armés, ainsi que les archers et frondeurs, on donna le signal du combat. La fureur plutôt que l'adresse animait les combattans du centre ; dès le premier choc, les galères se trouvèrent comme liées les unes avec les autres, de telle sorte que leur grand nombre les empêcha de manœuvrer pour revenir à la charge. Les troupes en vinrent aux mains, et l'action alors s'engagea comme sur terre. On eut plus besoin, dans cette circonstance,

---

[1] Thucyd. Lib. I.

de la force et du courage des soldats, que de l'habileté et de la prudence des matelots.

L'aile droite des Corcyréens eut de l'avantage sur les Corinthiens; mais tandis qu'elle les poursuivait même jusque sur le rivage, et descendait dans leur camp qu'elle pillait; leur aile gauche, complètement défaite, ne pouvant résister aux attaques des Corinthiens, s'enfuyait en désordre. Ce fut alors seulement que les Athéniens, restés tranquilles spectateurs du combat, se décidèrent à y prendre part, pour empêcher les Corinthiens de remporter une entière victoire. Vingt de leurs vaisseaux, qui parurent au même instant, achevèrent d'intimider les vainqueurs; et les Corcyréens, rassurés, s'étant joints à la flotte d'Athènes, contraignirent enfin leurs ennemis à prendre la fuite. Ceux-ci se retirèrent à Sybote, sur la côte d'Épire [1]. Les Corcyréens vinrent le lendemain leur présenter de nouveau le combat, mais les Corinthiens le refusèrent; et, en quittant ces parages, ils s'emparèrent d'Anactorium, port du golfe Ambracique, commun à Corcyre et à Corinthe : ensuite ils rentrèrent dans leurs ports.

[1] Diod. Lib. XII, cap. VIII.

CHAPITRE II.

Événemens arrivés à Naxos, depuis les premiers tems historiques jusqu'à la guerre du Péloponèse.

A la suite d'une de ces révolutions si fréquentes dans les gouvernemens républicains, plusieurs nobles Naxiens, chassés par le peuple, se réfugièrent à Milet. Aristagore, qui y commandait, saisit avec ardeur 504 ans
cette occasion de s'emparer de l'île de Naxos, sous le av. J. C.
prétexte d'y rétablir ces bannis. Mais ses forces ne suffisaient pas pour opérer une réaction aussi difficile; il sut obtenir de Darius, fils d'Hystaspe, un renfort de deux cents vaisseaux, et d'un grand nombre de soldats commandés par Mégabate[1].

La discorde s'étant bientôt mise entre Aristagore et le général des Perses, celui-ci fit prévenir secrètement les Naxiens du danger qui les menaçait. Ces in-

[1] Herodot. Lib. V.

sulaires ne perdirent pas de tems à se mettre en état de défense ; ils se retirèrent dans leur ville, la pourvurent des munitions nécessaires pour un long siége, et attendirent leurs ennemis.

Ils ne tardèrent pas en effet à débarquer dans l'île ; mais ils firent d'inutiles efforts pour s'en emparer ; et après avoir tenu la ville assiégée pendant quatre mois, ils furent contraints de regagner le continent. Hérodote ajoute cependant qu'ils bâtirent une ville, où restèrent les bannis qui les avaient engagés dans cette expédition[1].

503 ans av. J. C. Ce fut à la suite de cette entreprise malheureuse qu'Aristagore, craignant la suite de la vengeance de Darius, se révolta ouvertement contre lui, fit soulever Milet avec toute l'Ionie, et se mit à la tête de la confédération grecque contre la Perse. Après quelques alternatives de succès et de défaites, cette révolution coûta la liberté à Milet, à Phocée, à Samos, à
493 ans av. J. C. Naxos, et à presque toutes les villes ou Iles Ioniennes[2].

L'île de Naxos, assujétie à la domination persanne,

---

[1] Herodot. Lib. V.

[2] Herodot. Lib. V, VI, VII.

et forcée de prendre part aux opérations de Xerxès, mit en mer quatre vaisseaux ; mais les officiers qui les commandaient, fidèles aux ordres secrets qu'ils avaient reçus, parvinrent à se joindre à la flotte athénienne ; ils ne cessèrent dès-lors de se distinguer contre leurs oppresseurs, notamment à la bataille de Platée, où ils firent des prodiges de valeur. Diodore rapporte que les Naxiens furent toujours les plus zélés de tous les insulaires pour la liberté commune de la Grèce[1].

Naxos, après avoir résisté aux entreprises d'Hippocrate, tyran de Géla, fut enfin soumise, avec toutes les Cyclades, par les Athéniens[2] qu'elle avait précédemment secourus.

Périclès y envoya bientôt après une colonie[3], et depuis cette époque cette île, faisant partie de la république d'Athènes, resta liée à son sort, jusqu'à ce que les Romains, dans leur guerre contre Mithridate, firent la conquête des îles de la mer Égée.

---

[1] Diod. Sicul. Lib. V.

[2] Thucyd. Lib. I.

[3] Plutarch. *in Vita Pericl.*

CHAPITRE III.

Guerre du Péloponèse. — Puissances qui l'entreprirent. — Parti qu'embrassent les Sept-Iles. — Prise de Céphallénie par les Athéniens. — Irruption des Lacédémoniens dans l'île de Zacynthe ; ils ne peuvent s'emparer de la forteresse, et sont repoussés. — Rassemblement de la flotte du Péloponèse à Leucade, pour la conquête de l'Acarnanie. — Première sédition de Corcyre. — Fin de cette sédition. — Prise de Cythère par les Athéniens. — Ils la rendent en vertu d'un traité. — Expédition en Sicile. — Ses suites. — Prise d'Athènes. — Gouvernement des Trente. — Succès des Lacédémoniens dans la mer Égée. — Ils portent la guerre en Perse.

Les Athéniens avaient pris part à la dernière bataille qui s'était donnée entre les Corcyréens et les Corinthiens, sans aucune déclaration de guerre. Ils avaient secouru les ennemis de Corinthe, contre la foi des traités ; cette violation donna sujet à cette ville de porter des plaintes dans toute la Grèce. D'autres

griefs se joignirent à celui-ci; quelques îles se plaignaient du despotisme d'Athènes; plusieurs petits états redoutaient son ambition; Mégare et Sicyone portaient envie à sa marine; Lacédémone, qui ne voyait sa puissance qu'avec chagrin, devint l'ame de la confédération, et la guerre fut résolue dans tout le Péloponèse. Chacune des îles prit parti suivant sa force, sa position ou ses intérêts [1].

Cythère, Leucade, Céphallénie, et conséquemment Ithaque, dont j'aurai rarement occasion de parler, mais qu'il faudra toujours considérer comme dépendante de Céphallénie, formèrent, avec les Mégariens, les Sicyoniens, les Éléens et les Ambraciotes, la flotte péloponésienne. Corcyre et Naxos fournirent aux Athéniens leurs vaisseaux; et Zacynthe, son infanterie pesamment armée. La flotte athénienne était aussi composée de Messéniens, d'Acarnanes, d'Ioniens, et de tous les insulaires de la mer Égée.

Les principales opérations des flottes se réduisaient alors à ravager, tous les ans, les côtes ennemies, d'où elles enlevaient un riche butin et de nombreux esclaves;

---

[1] Thucyd. Lib. I et II.

aussi, ne citerai-je des faits de cette guerre que ceux qui sont relatifs aux îles dont j'écris l'histoire.

429 ans av. J. C. Dans la première année, la flotte athénienne descendit dans l'île de Céphallénie [1], et s'en empara sans éprouver de résistance. Cette île contenait alors quatre villes florissantes, Palée, Cranies, Samé et Pronos, dont les troupes et les vaisseaux furent réunis depuis à ceux des Athéniens.

428 ans av. J. C. Les Lacédémoniens et leurs alliés firent, la seconde année, une irruption dans l'île de Zacynthe [2]; mais ils tentèrent envain de s'en rendre maîtres : les habitans, retirés dans leur forteresse, après une résistance opiniâtre, forcèrent les ennemis à se retirer, après avoir dévasté l'île.

427 ans av. J. C. Leucade fut, dans la troisième année de cette guerre, le rendez-vous de la flotte du Péloponèse qui avait résolu la conquête de l'Acarnanie. Cette entreprise se réduisit à quelque pillage sur les côtes; mais il s'en tramait une autre à Corinthe, qui causa de

---

[1] Thucyd. Lib. I.

[2] Thucyd. Lib. II.

grands maux à l'île de Corcyre, et qui faillit l'entraîner à sa ruine [1].

Les Corinthiens, à la bataille de Sybote, avaient fait plusieurs prisonniers, qui se trouvaient être des principaux de Corcyre. On les engagea facilement par de bons traitemens, et par la considération de leurs propres intérêts, à renoncer au gouvernement démocratique, et à opérer, dans leur patrie, une révolution, à l'aide de laquelle les Corinthiens espéraient s'en emparer.

Tout semblait, à cette époque, favoriser un pareil dessein[2]. Athènes, désolée par une peste cruelle, avait vu périr une partie de son armée avec l'élite de ses citoyens. Périclès n'était plus : ce grand-homme, après avoir gouverné seul la république, pendant un long espace de tems, et disposé non seulement de ses finances, mais aussi de l'immense trésor amassé par les Grecs à Délos, mourut en laissant après lui moins de richesses qu'il n'en avait reçu de ses ancêtres. Doué d'un grand génie, d'une éloquence per- 425 ans av. J. C.

[1] Thucyd. Lib. III. — Diod. Sicul. Lib. XII, cap. XVII.

[2] Thucyd. Lib. III.

suasive, il n'employa des moyens si puissans sur ses concitoyens, que pour leur bonheur; il les mettait constamment en garde contre l'abus de sa propre autorité. Athènes devint par ses soins le séjour des beaux-arts et la plus belle ville de l'univers. Le siècle de Périclès est encore compté parmi ces époques brillantes qui ont répandu sur les lettres un éclat immortel; enfin ce grand-homme fit tout pour sa patrie et rien pour lui-même. Sa mort enhardit les ennemis d'Athènes, et les Corinthiens profitèrent d'une conjoncture aussi favorable, pour exécuter leurs desseins contre Corcyre.

423 ans av. J. C. Les habitans de cette île reçurent sans défiance et avec joie leurs compatriotes échappés de la captivité. Loin d'abandonner leur coupable projet, ces derniers commencèrent à semer le trouble et la division au sein de leur patrie; le succès passa leur attente. Déjà un parti nombreux se forme, qui s'empare des magistrats nommés par le peuple, et les met à mort. Mais ce n'est point assez encore pour ceux qui veulent asservir leurs compatriotes; ils ne rougissent pas d'appeler les étrangers à leur secours, et de mendier l'appui des ennemis de leur pays. L'armée pélopo-

nésienne s'avance pour seconder leurs projets, bat les Corcyréens et les Athéniens réunis, descend à Leucymne, ravage la contrée, et vient assiéger Corcyre.

C'en était fait du salut de la ville; mais la flotte athénienne se présente tout-à-coup, et l'arrache au plus pressant danger. A sa première vue, en effet, les ennemis effrayés lèvent le siége.

Échappé au péril, le peuple de Corcyre ne songe plus qu'à exercer sa vengeance sur les auteurs de tant de maux. Les nobles et les citoyens les plus considérables, enfin tous les agens de la révolution, sont envoyés au dernier supplice, ou bannis à perpétuité.

Exilés de leur patrie, qu'ils avaient livrée à toutes les horreurs d'une guerre civile et étrangère, ces hommes, aussi lâches que méchans, étaient altérés de vengeance. Ils se retirent d'abord sur les côtes de l'Étolie, et y forment des établissemens. De là ces pirates odieux vont désoler leur pays natal par leurs courses et leurs brigandages, au point d'y anéantir toute espèce de commerce, et d'y porter le fléau terrible de la famine. Ils font plus encore: ils descendent sur le rivage de Corcyre, rentrent dans la ville, aidés

de ceux de leurs amis qui s'y trouvent encore, et s'entr'égorgent pendant plusieurs jours avec les partisans du gouvernement démocratique. Diodore dit à propos de cet événement, *qu'il n'y eut de ce tems aucune ville ou cité, où l'animosité des deux partis fût plus envenimée, plus acharnée à la perte l'un de l'autre, et qui donnât lieu à de plus sanglantes révolutions que celle-là.* Aussi, donna-t-on par la suite, en Grèce, le nom de *corcyréennes* aux séditions dont les suites furent les plus funestes [1]. Cependant les bannis furent chassés de nouveau, et se retirèrent sur le mont Isthone qu'ils environnèrent de murailles : là, retranchés et dominant une partie de la plaine, ils tourmentèrent long-
423 ans av. J. C. tems encore les habitans de Corcyre. Ce ne fut que deux ans après, que les citoyens de cette île, aidés des Athéniens, s'emparèrent du mont Isthone et des fortifications des bannis, auxquels on accorda une capitulation [2].

On les transporta dans l'île Pytia [3] qu'il leur était

[1] Diod. Lib. XII, cap. XVI. — Thucyd. Lib. III.

[2] Thucyd. Lib. IV.

[3] Aujourd'hui l'écueil de Vido.

défendu de quitter; mais ensuite, pour avoir un prétexte de les mettre à mort, on fit naître adroitement parmi eux l'idée de s'échapper; on leur facilita même les moyens d'exécuter leur projet d'évasion. Quelques-uns d'entr'eux réussirent en effet, mais tous les autres furent impitoyablement massacrés, malgré les efforts des Athéniens eux-mêmes, qui voulurent leur sauver la vie.

Dans la sixième année de la guerre du Péloponèse, les Athéniens, suivis des Acarnaniens, des Zacynthiens, des Céphalléniens et des Corcyréens, firent une descente à Leucade, dans l'espérance de se rendre maîtres de cette île; mais la ville de Leucas leur opposa une telle résistance, qu'ils furent contraints de renoncer à leur entreprise.

Deux ans après, Nicias fut chargé de la prise de Cythère. Il avait sous ses ordres soixante vaisseaux, deux mille hommes de pied, et quelque cavalerie. Il fit 422 ans av. J. C.
d'abord attaquer le port de Scandée par dix vaisseaux et deux mille Milésiens pesamment armés; ayant ensuite fait descendre toute sa troupe, il marcha contre la ville de Cythère, située sur le bord de la mer, non loin de Scandée. Tous les habitans de l'île étaient

rangés en bataille sous les murs de cette ville, disposés à se défendre courageusement; les Athéniens les attaquèrent avec vigueur, et après un combat long et sanglant, ils remportèrent la victoire.

Les Cythériens retirés dans leur forteresse, furent peu après contraints de se rendre à discrétion. On chassa tous les Lacédémoniens de l'île. Les vainqueurs imposèrent au réste des habitans un tribut de quarante talnes, et se rembarquèrent ensuite en y laissant une forte garnison.

420 ans av. J. C. Le désir de recouvrer une île aussi importante pour eux, fut un des principaux motifs qui portèrent les Lacédémoniens à demander la paix. Ils la conclurent pour trente ans, et les Athéniens rendirent Cythère[1]. En vertu du même traité, on contraignit les Messéniens et les Ilotes qui habitaient Naupacte et Pylos, à se retirer à Cranies dans l'île de Céphallénie, où ces malheureux ne furent pas long-tems sans éprouver de nouvelles persécutions des Spartiates, leurs mortels ennemis.

Les Iles Ioniennes qui toutes avaient pris part à la

[1] Thucyd. Lib. V.

guerre du Péloponèse et embrassé la cause, ou d'Athènes, ou de Lacédémone, espéraient, à la faveur de la trève conclue entre ces deux états, jouir de quelque repos; mais les Athéniens avaient résolu la conquête de la Sicile; et celles de ces îles qui leur étaient alliées, Corcyre, Céphallénie, Zacynthe, leur offraient un voisinage avantageux, et de nombreuses ressources pour cette importante expédition.

Corcyre fut le rendez-vous et l'arsenal de la flotte d'Athènes, composée de cent trente-six voiles, qui partit pour assiéger Syracuse[1]. 413 ans av. J. C.

D'un autre côté, Gylippe assemblait à Leucade les secours que Corinthe envoyait aux Siciliens. Ce fut en quittant cette île, que cet illustre Corinthien osa, avec quinze voiles seulement, traverser la flotte d'Athènes, et qu'arrivant à Syracuse, il sut, par l'exemple de son courage et ses habiles dispositions, mettre cette ville hors de tout danger. Vainement Nicias employa tour à tour la prudence et la valeur; vainement Démosthènes rassembla toutes les ressources de la république, épuisa tous les renforts qu'offraient à sa 412 ans av. J. C.

[1] Diod. Lib. XIII, cap. I. — Thucyd. Lib. VI et VII.

marine Corcyre, Zacynthe, Céphallénie et Naxos : l'armée entière périt ou fut réduite en esclavage; et de ce cruel revers datent la décadence et même la ruine de cet état florissant.

En effet, une révolution intérieure opérée quelque tems après, à la suite d'intrigues coupables, suffit pour lui porter une atteinte mortelle; et la perte de
404 ans av. J. C. la bataille d'Ægos Potamos ouvrit les portes de la superbe Athènes aux troupes lacédémoniennes, commandées par Lysander. On sait à quelles humiliantes conditions la patrie de Thémistocle, assiégée par terre et par mer, obtint la paix. On ne lui laissa que douze galères. Les fortifications du Pirée et une partie des murailles furent démolies au son des flûtes et des trompettes, l'anniversaire même de la journée mémorable de Salamine, où les Athéniens avaient délivré toute la Grèce de l'invasion des barbares. Pour dernier affront, Lysander changea la forme du gouvernement, détruisit la démocratie, et imposa aux vaincus l'autorité de trente tyrans.

Un destin non moins déplorable attendait sans doute les îles et les villes alliées d'Athènes. Une attaque terrible fut bientôt dirigée contre elles; Naxos

et les Cyclades tombèrent les premières au pouvoir de Lysander; les Sept-Iles elles-mêmes allaient infailliblement subir le même sort, quand les satrapes, effrayés des succès de Lacédémone, se détachèrent de son alliance, et ne songèrent plus qu'à l'arrêter dans le cours de ses victoires. Cette trahison de la part du roi de Perse indigna la république de Sparte, qui, ne respirant plus que la vengeance, porta la guerre dans ses états. Une si heureuse diversion pouvait seule préserver Corcyre et les Iles Ioniennes du ressentiment des vainqueurs.

CHAPITRE IV.

Thrasibule rend la liberté à Athènes. — Conon reprend Cythère et les Cyclades. — Chabrias s'empare de Naxos. — Bataille d'Élyse. — Paix. — Renouvellement de la guerre. — Sédition à Zacynthe. — Siége de Corcyre. — Elle est secourue par les Athéniens. — Levée du siége. — Arrivée d'Iphicrate, de Chabrias et de l'orateur Callistrate à Corcyre.

Les trente tyrans, maîtres d'Athènes, se montrèrent dignes de toute la confiance de Lacédémone; le meurtre et la proscription signalèrent leur empire au sein de cette malheureuse ville qu'ils inondèrent du sang de ses meilleurs citoyens. Furieux d'en avoir laissé échapper quelques-uns, les barbares oppresseurs rendirent un décret, en vertu duquel tous les peuples de la Grèce devaient refuser un asyle à ceux qui se déroberaient à leur tyrannique domination : il était même ordonné de ramener les victimes à leurs bourreaux.

Thèbes seule osa résister à cet ordre odieux, et seule hospitalière, elle donna un généreux asyle aux proscrits. C'est dans cette ville que Thrasibule, ayant réuni jusqu'à sept cents Athéniens, prit la glorieuse résolution de délivrer sa patrie [1]. Il s'empara d'abord du Pirée, mit bientôt en fuite les trente tyrans qui avaient tenté de s'opposer à son passage, et entra dans Athènes à la tête de son parti triomphant. Cette révolution, heureuse pour Corcyre et pour les Iles Ioniennes, leur rendit une alliée faible d'abord, mais que les secours de la Perse et les victoires de Conon relevèrent et rendirent en très peu de tems plus puissante que jamais. Thrasibule fit rentrer sous la domination d'Athènes, Cythère et une partie des Cyclades [2].

Chabrias eut ensuite le commandement de la flotte; il s'empara des îles de Péparèthe, et de Scyathus, et vint mettre le siége devant la ville de Naxos.

Pollis, amiral des Lacédémoniens, étant venu secourir cette place, Chabrias se vit contraint de faire embarquer ses troupes, et alla présenter la bataille à l'ennemi, entre

[1] Xenoph. Lib. II. — Diod. Sicul. — Just. Lib. XIV.

[2] Diod. Lib. V, cap. VIII et IX.

les îles de Naxos et de Paros. L'avantage demeura tout entier aux Athéniens, qui détruisirent vingt-quatre bâtimens ennemis, et en prirent huit autres. L'île et la ville de Naxos furent le fruit de cette victoire.

Timothée, fils de Conon, qui lui succéda dans le commandement des flottes d'Athènes, se montra le digne héritier du courage et des talens de son père, et rendit, comme lui, d'importans services à sa patrie. Pendant qu'il tenait la mer dans les parages de Corcyre, avec soixante vaisseaux, Nicolochus, amiral des Lacédémoniens, crut l'occasion propice pour l'attaquer; mais il fut défait près d'Elyse, sur les côtes d'Acarnanie. Après cette victoire, les Athéniens vinrent à Corcyre réparer leurs vaisseaux, et renforcer leur flotte de celle des Corcyréens [1].

Les nombreux succès de Chabrias, d'Iphicrate et de Timothée, et la terreur qu'inspiraient leurs noms, porta enfin les Lacédémoniens à demander la paix. Ils l'obtinrent, et s'empressèrent de faire connaître la cessation de la guerre à Timothée, qui ravageait les côtes du Péloponèse. Ce général, obéissant aux ordres qu'il

[1] Xenoph. Lib. V.

avait reçus, se dirigea aussitôt vers Athènes; mais, relâchant à Zacynthe, il se vit obligé de prendre part à une sédition qui y avait été excitée par les Spartiates. Il accueillit les bannis, les rétablit à Arcadie, ville maritime de cette île, et leur promit le secours de sa république[1].

Les Lacédémoniens irrités rompirent sur le champ le nouveau traité qu'ils venaient de conclure, et résolurent de venger sur les Iles Ioniennes l'injure qu'ils prétendaient avoir reçue. Aristocrate fut d'abord envoyé par eux à Zacynthe avec vingt-cinq galères. Il eut bientôt détaché cette île de l'ancienne alliance d'Athènes, et y établit le gouvernement aristocratique.

Les Lacédémoniens formaient dans le même tems une flotte de soixante vaisseaux, composée de ceux de Corinthe, de Leucade, d'Ambracie, d'Élis, de Zacynthe et autres îles, dont ils donnèrent le commandement à Mnasippe, avec l'ordre d'attaquer Corcyre. Ils dépêchèrent en même tems vers Denys, tyran de Syracuse, pour l'engager dans leur parti et lui re- 375 ans av. J. C

[1] Diod. Lib. XV, cap. II.

présenter qu'il n'était pas moins de son intérêt que du leur d'enlever cette île aux Athéniens[1].

Quand la flotte fut assemblée, elle se dirigea vers Corcyre, avec des troupes de débarquement; elles commencèrent d'abord par ravager le pays, dont l'extrême fertilité les inquiétait; puis le siège de la ville fut entrepris par terre et par mer.

Les Corcyréens, surpris et réduits à eux-mêmes contre des forces aussi supérieures, députèrent vers Athènes pour demander du secours, et représenter vivement aux Athéniens de quelle importance pour eux était l'île de Corcyre, « dont ils tiraient plus de » vaisseaux et de ressources que d'aucune autre alliée; » qui leur présentait l'avantage et la facilité de pou- » voir aisément passer en Sicile et en Italie, de ravager » les côtes du Péloponèse, et de maîtriser le golfe de » Corinthe et toute la mer Ionienne. »

Les Athéniens, cédant à ces remontrances, s'empressèrent d'envoyer un premier secours de sept cents hommes, sous les ordres de Stésiclès, et ils

[1] Xenoph. Lib. VII.

pressèrent Timothée d'équiper la flotte pour l'y mener tout entière.

Cependant le Lacédémonien Mnasippe, s'étant emparé d'un écueil escarpé qui dominait le port[1], pressait avec vigueur le siége de la ville[2]. Stésiclès parvint à s'y introduire; mais déjà la faim tourmenait les assiégés; ils sortaient en grand nombre et se rendaient sans armes au camp de Mnasippe : celui-ci avait déclaré qu'il réduirait en esclavage tous les transfuges; il en fit même fouetter plusieurs, et les laissa mourir de faim sur les bords du fossé, sans vouloir qu'ils fussent secourus.

Presque assuré qu'il était de la victoire, il laissait ses troupes commettre impunément toutes sortes de désordres aux environs de la place; Stésiclès sut en profiter, et, dans une sortie, il en prit ou tua un grand nombre.

Mnasippe, informé de la défaite des siens, accourut avec son infanterie, et repoussa jusqu'aux portes de la ville les assiégés, qui se mirent à l'abri de leurs

---

[1] L'écueil de Pondiconossi, dans l'ancien port.

[2] Diod. Lib. XV, cap. XII.

murailles. Cependant toutes les troupes du camp se portèrent en désordre au lieu de l'action; les Corcyréens sortirent alors par les issues voisines, attaquèrent l'ennemi en flanc et en queue, et le rompirent entièrement. Mnasippe voulut en vain résister et faire face de toutes parts; il fut tué avec la plus grande partie des hommes qu'il avait rassemblés; et le reste de son armée, poursuivi jusque dans son camp, fut presque entièrement détruit.

375 ans av. J. C. Cette victoire inespérée rendit le courage aux assiégés, et le fit perdre aux assaillans. Peu après, l'approche de la flotte d'Athènes décida ces derniers à lever le siége avec beaucoup de précipitation, en abandonnant leurs tentes, leurs munitions, leurs malades et leurs blessés [1].

Les Athéniens avaient chargé Timothée de secourir Corcyre; mais comme il tardait trop à équiper sa flotte, Iphicrate fut nommé à sa place. Ce général s'empressa d'obéir, et il arriva dans l'île peu après la fuite de la flotte lacédémonienne. Ayant appris cependant qu'un secours envoyé aux assiégeans par

[1] Xenoph. Lib. VI.

Denys de Syracuse, devait arriver, il disposa son armée de manière à le surprendre, et il en vint heureusement à bout. Neuf galères siciliennes tombèrent en son pouvoir, avec un riche butin. Il fit ensuite entrer sa flotte dans le port de Corcyre, et, pendant qu'on en radoubait les vaisseaux, l'équipage de ses galères aida les habitans à réparer les désastres de la guerre, et à rendre à l'île sa richesse et sa fécondité par le travail et la culture[1].

Chabrias et l'orateur Callistrate qui étaient de cette expédition, firent alors quelque séjour à Corcyre. Iphicrate joignit ensuite ses vaisseaux à ceux des Corcyréens, et se mit en mer avec une flotte de quatre-vingt-dix bâtimens, qui ne fit autre chose que ravager les côtes de Laconie, et lever des contributions sur les alliés de Sparte. 374 ans av. J. C.

---

[1] Diod. Sicul. Lib. XV, cap. XII. — Xenoph. Lib. VI. — Plutarch. *in Vita Iphicrat.*

CHAPITRE V.

Événemens arrivés dans les Iles Ioniennes jusqu'au règne de Pyrrhus, et jusqu'à la première expédition des Romains en Grèce.

360 ans av. J. C. LES Lacédémoniens, maîtres d'Athènes, avaient appesanti leur joug sur tous les peuples de la Grèce. Les Thébains, se réveillant les premiers de cette longue léthargie, secouèrent le joug de l'étranger, et coururent aux armes; Épaminondas et Pélopidas en avaient fait un peuple nouveau, digne de combattre les Spartiates, et même de leur disputer la victoire. Leuctres fut le théâtre d'une bataille sanglante, dans laquelle les Thébains remportèrent l'avantage; mais les Athéniens, bientôt jaloux de l'agrandissement de Thèbes, ne rougirent pas de s'allier à leurs ennemis naturels, contre leurs vengeurs. La victoire pourtant n'abandonna point les drapeaux des Thébains, et les champs

de Mantinée virent encore leur gloire et la honte de leurs adversaires.

Cette journée révéla le secret de la faiblesse d'Athènes et de Lacédémone, et dès-lors leur décadence fut rapide. Le souvenir de leur antique splendeur, les noms de leurs grands hommes, toutes les idées de bonheur et de puissance qui se rattachaient à ces deux républiques, imprimaient encore la crainte et le respect; mais les revers de Leuctres et de Mantinée vinrent déchirer le voile glorieux qui les environnait, et les petits états, encouragés par l'exemple des Thébains, ne songèrent plus qu'à venger leurs anciennes injures en résistant à l'oppression. C'est ainsi que se préparaient dès-lors les succès de Philippe, et la défaite de Chéronée, qui perdit la Grèce.

Au milieu de tous ces événemens, Naxos continua d'appartenir aux Athéniens, et Cythère aux Spartiates. Les autres Iles Ioniennes, exemptes d'une domination étrangère, maintenaient leur liberté par des alliances avec les états voisins, et participaient aux plus importantes expéditions de ces tems reculés.

Huit cents Zacynthiens, montés sur deux bâti- 355 ans
mens légers, et commandés par Dion, ne craignirent av. J. C.

pas d'affronter toute la puissance de Denys le Jeune, et de tenter la délivrance de la Sicile[1] : ils réussirent dans ce hardi dessein, et détrônèrent le tyran ; heureux si, dans la suite, ils n'avaient pas souillé une aussi belle action par le plus exécrable attentat !....... Égarés par des traîtres, aveuglés par une avarice insatiable, ils osèrent porter une main criminelle sur le généreux Dion ; et changèrent ainsi leur gloire en un éternel opprobre.

348 ans av. J. C. Bientôt après, Corinthe, Corcyre et Leucade envoyèrent un nouveau secours à Syracuse[2]. Timoléon, qui le commandait, arracha cette ville aux Carthaginois, les chassa entièrement de la Sicile, après les avoir défaits en plusieurs rencontres, et rendit à cette île la paix par ses victoires, et le bonheur par la sagesse de ses lois[3].

Corcyre, jouissant de son indépendance et de la

---

[1] Diod. Lib. XVI, cap. IV.

[2] Sept navires de Corinthe, dont deux de Corcyre, et un de Leucade.

[3] Plutarch. *in Vita Timoleon.* — Diod. Lib. XVI, cap. XIX.

tranquillité intérieure, répara ses pertes, s'enrichit par le commerce, et vit son alliance recherchée de tous ses voisins. Aristote trouva dans son sein un asyle contre les persécutions et l'intolérance des Grecs. Accusé par eux d'avoir profané leur religion en divinisant une courtisane, peut-être aurait-il partagé le sort de Socrate, s'il ne se fût dérobé de suite au danger. Il prit tellement en affection son nouveau séjour, qu'il engagea son élève Alexandre à venir l'y visiter; le jeune héros ne quitta Corcyre que pour voler à ses brillantes destinées. L'ambition d'Agathocle, 306 ans av. J. C. tyran de Syracuse, troubla la paix et le bonheur des Corcyréens. Il attaqua leur île, lorsque, tranquille sur un autre point, il venait de battre les Carthaginois jusque sous les murs de Carthage; et la diligence qu'il mit dans cette attaque ne laissa le tems à aucune puissance de la Grèce de secourir l'île, qui fut prise, ainsi que la ville, malgré la vigoureuse défense que lui opposèrent ses courageux habitans.

Agathocle laissa à Corcyre une forte garnison, et retourna en Sicile; les Corcyréens, peu accoutumés à un joug étranger, le secouèrent bientôt, se défirent de la garnison et recouvrèrent ainsi leur liberté. Une

résolution aussi courageuse les exposait à tout le courroux du tyran de Syracuse; et probablement ils en auraient éprouvé les terribles effets, si d'autres soins ne l'en eussent détourné. Il avait lui-même à se défendre contre les continuelles incursions que les Africains faisaient dans la Sicile : la révolte de plusieurs peuples, et la trahison des Mamertins, achevèrent par la suite de le distraire de sa première entreprise; mais il transmit ses projets sur cette île à Pyrrhus, auquel il fit épouser sa fille Lanessa, en lui donnant pour unique dot les droits qu'il prétendait avoir sur Corcyre.

300 ans av. J. C.

Pyrrhus trouva bientôt une occasion de faire valoir ses prétentions, et de les appuyer les armes à la main. Les Tarentins l'ayant appelé en Italie, ce prince, dans le vaste plan de conquêtes qu'il méditait, pensa que Corcyre était favorablement située pour lui servir de point d'appui. Il l'attaqua d'abord sans succès; il échoua même dans une seconde tentative : mais les Corcyréens, auxquels ce double échec de Pyrrhus avait inspiré trop de confiance, ayant fait une expédition en Crète; leur pays, pendant ce tems, resta sans défense, et il fut aisé au roi d'Épire de s'en emparer : il

les força de s'allier à lui contre les Romains, et quand la flotte corcyréenne fut de retour, elle se vit contrainte de souscrire au traité conclu en son absence [1]. Pyrrhus accomplit alors le projet qu'il avait dès longtems formé, de passer en Italie, où il eut d'abord de grands succès ; mais de continuelles révoltes dans la Sicile qu'il tyrannisait, la défaite de sa flotte par les Carthaginois dans le détroit, et la victoire de Curius Dentatus, le contraignirent enfin à retourner en Épire, d'où il ne fit plus que guerroyer avec les peuples voisins, sans pouvoir rien entreprendre de nouveau sur mer.

Les Corcyréens, redevenus leurs maîtres, jouirent paisiblement de leur indépendance, jusqu'à l'époque où ils virent des terres qui leur appartenaient, en proie aux invasions des Illyriens ; époque fameuse par la première expédition des Romains dans la Grèce.

Les événemens qui eurent lieu dans le même tems, concernent également les îles de Leucade, Céphallénie, Zacynthe, Naxos et Cythère ; soit qu'elles aient été en

---

[1] Plutarch. *in Vita Pyrrhi.* — Polyb. Lib. I, cap. I. — Dionys. Halicarn.

butte aux ravages des Étoliens, à l'ambition de Philippe, roi de Macédoine, ou bien aux conquêtes des Romains. C'est ce dont il sera traité dans le livre suivant.

FIN DU SECOND LIVRE.

LIVRE III.

DEPUIS LA PREMIÈRE EXPÉDITION DES ROMAINS EN GRÈCE, JUSQU'À L'OCCUPATION DE L'EMPIRE D'ORIENT PAR LES LATINS.

CHAPITRE PREMIER.

Irruption des Illyriens. — Prise de l'île de Corcyre. Les Romains la reprennent. — Situation de la Grèce lors de l'expédition des Romains. — Cléomène, roi de Sparte, se retire à Cythère. — Guerre sociale. — Parti qu'embrassent les Sept-Iles dans cette guerre, et dans celle de Philippe avec les Romains. — Siége de Palée, dans l'île de Céphallénie. — Prise de Leucade. — L'île de Zacynthe prise par le consul Lévinus, est donnée aux Étoliens. — Philippe est défait aux Cynocéphales. — Paix et liberté de la Grèce. — Récapitulation.

L'ÉPIRE et la Macédoine, royaumes de Grèce, étaient bornés au nord par l'Illyrie, qui comprenait la Dal-

matie, la Pannonie, la Mæsie, la Dacie et plusieurs autres provinces habitées par des nations que les Grecs appelaient *barbares*.

Les Illyriens étaient braves, sobres, mais fort adonnés au brigandage: favorisés par la quantité d'îles qui bordent leurs côtes, ils infestaient toute l'Adriatique par leurs courses [1].

Teuta, leur reine, était plus propre à encourager qu'à réprimer leur humeur sauvage et violente. Ils vinrent fondre à l'improviste sur la ville d'Épidamne et la surprirent; mais les citoyens, revenus d'une première frayeur, attaquèrent avec vigueur et chassèrent de leurs murs ces insolens pirates.

Les Illyriens, repoussés d'Épidamne, vinrent descendre à Corcyre que leur flotte bloquait par mer. Les Corcyréens, ayant reçu un renfort de quelques vaisseaux achéens et étoliens, osèrent tenter le sort d'une bataille navale; ils la perdirent sur les côtes de leur île, entre le cap Leucymne et l'île de Paxo; les vainqueurs pressèrent le siége de Corcyre avec une nouvelle vigueur. Cette île fut contrainte de capituler

[1] Polyb. Lib. II, cap. II.

et de recevoir une garnison illyrienne, commandée par Démétrius Pharius.

Cependant, Rome avait reçu des ambassadeurs des Corcyréens et de plusieurs autres peuples de la Grèce, qui imploraient son secours contre les brigandages et les hostilités des Illyriens : la reine Teuta, loin de satisfaire aux représentations que lui avait fait faire le sénat romain, avait violé les droits les plus sacrés, en faisant assassiner un des ambassadeurs de la république. Le consul C. Fulvius partit, chargé de porter la guerre en Illyrie. Ce fut la première expédition des Romains en Grèce.

C. Fulvius dirigea sa flotte vers Corcyre, pour secourir cette île; il ignorait qu'elle fût au pouvoir des Illyriens : mais cette expédition n'en eut pas moins un plein succès par la défection de Démétrius Pharius. Ce général livra aux Romains, l'île, la ville et la garnison qu'il commandait [1]. 229 ans av. J C.

Le consul, ayant pris possession de Corcyre, alla secourir Épidamne, et mit en désordre l'armée qui l'assiégeait. Il obtint en Illyrie plusieurs autres avan-

[1] Polyb. Lib. II, cap. II.

tages, à la suite desquels tout le pays tomba en son pouvoir. Les Romains en conservèrent une partie, et donnèrent le reste à Démétrius Pharius, pour prix de sa trahison. Ils se retirèrent ensuite à Corcyre, qui fut considérée dès lors comme alliée de Rome, et garantie des continuelles incursions de ses turbulens voisins [1]. Les Romains, après un court séjour dans cette île, regagnèrent leur patrie menacée par les Gaulois et les Africains.

Cependant les Macédoniens, tirés de leur obscurité par Philippe II, fils d'Amyntas, illustrés par les conquêtes d'Alexandre le Grand, divisés enfin par l'ambition des successeurs de ce prince, étaient devenus sous la domination d'Antigone Gonatas, la nation la plus puissante de la Grèce. Démétrius II, qui lui succéda, s'agrandit encore aux dépens des états voisins.

Antigone Doson, tuteur de Philippe III, fils de Démétrius, entra dans les desseins d'Aratus, chef de la ligue achéenne, qui avait conçu le généreux dessein de rendre la liberté à tous les petits états de la Grèce.

---

[1] Polyb. Lib. II, cap. II.

Cléomène, roi de Lacédémone, avait osé s'opposer seul aux entreprises d'Antigone; il fut vaincu et détrôné. Un asyle lui fut offert pour quelque tems dans l'île de Cythère; mais il le quitta ensuite pour se retirer en Égypte [1].

Antigone, après avoir pacifié la Grèce, se retira en Macédoine, où il remit le royaume entre les mains de Philippe, son pupille, âgé de seize ans seulement.

Les Étoliens furent bientôt las d'une paix qui ne leur permettait plus d'exercer leurs brigandages; ils la violèrent, et firent des courses dans les pays limitrophes.

L'Achaïe, ravagée, implora le secours de Philippe; et ce roi, entrant dans la ligue achéenne, commença la guerre sociale en Grèce. 220 ans av. J. C.

Les Ambraciotes et l'île de Leucade, ainsi que l'île de Céphallénie, embrassèrent le parti des Étoliens; Zacynthe se joignit aux Achéens; Athènes et les Cyclades se déclarèrent contre Philippe. Dans le même tems, Démétrius Pharius, rompant ses traités avec les Romains, saccage les villes d'Illyrie qui leur appar-

[1] Polyb. Lib. II, cap. VII.

tenaient, et porte la dévastation dans la plupart des Cyclades.

A cette nouvelle, le consul L. Émilius accourt dans l'Illyrie, bat Démétrius, s'empare de Dimalle, poursuit le prince jusque dans Pharos, sa capitale [1], qu'il fait raser, et le force à chercher un refuge en Macédoine [2].

A la même époque, Annibal assiégeait Sagonte en Espagne, et sur les ruines de cette malheureuse ville donnait le signal de la seconde guerre Punique. Rome, accablée de revers, mais ne désespérant jamais du salut de la république, vit les Carthaginois maîtres de toute l'Italie, l'insulter jusque sous ses remparts. Les prodigieux succès d'Annibal encouragèrent l'ambition des tyrans de la Grèce, et portèrent les petits états à rompre les traités qui les attachaient aux Romains.

L'Étolie, l'Ambracie, Céphallénie et Leucade furent successivement le théâtre de la vengeance et des conquêtes de Philippe, roi de Macédoine. Ce prince,

---

[1] Polyb. Lib. III, cap. IV.

[2] Plin. Lib. III, cap. XXVI.

ayant résolu de s'emparer de l'île de Céphallénie, forma une flotte dans le golfe de Corinthe, l'assembla à Patras, et vint descendre à Pronos, l'une des villes maritimes de l'île. Comme la place était forte, et qu'elle eût exigé un long siége, il résolut de passer outre et d'aller assiéger Palée. « Deux raisons le por-
» taient à ce siége, dit Polybe [1]; par là, maître de l'île,
» il enlevait aux Étoliens un poste hors duquel ils ne
» pouvaient plus faire de descente dans le Péloponèse,
» ni piller les côtes de l'Acarnanie et de l'Épire; car
» c'était des vaisseaux de Céphallénie qu'ils se ser-
» vaient pour ces expéditions. En second lieu, il s'ac-
» quérait à lui et à ses alliés une place d'armes, d'où
» l'on pouvait aisément faire des incursions dans le
» pays ennemi, et dominer la mer Ionienne; aussi
» souhaitait-il passionnément de réduire cette île en
» sa puissance. On tira les vaisseaux à sec; on les en-
» vironna d'un fossé et d'un retranchement; et les
» Macédoniens furent envoyés au fourrage dans le
» pays, que sa prodigieuse abondance mettait en état
» de nourrir l'armée. »

---

[1] Polyb. Lib. V, cap. I.

Cependant Philippe lui-même, en attendant que les alliés fussent arrivés et qu'on commençât l'attaque, s'occupa de reconnaître la place, pour voir de quel côté on pourrait avancer les ouvrages et appliquer les machines. Ayant remarqué que Palée était défendue de presque tous les côtés, ou par la mer ou par des précipices, et qu'on ne pouvait en approcher que par une petite plaine du côté de Zacynthe; ce fut par là qu'il résolut de faire ses approches et de former l'attaque.

Les alliés arrivèrent sur ces entrefaites; Scerdilaïdas amena quinze bâtimens illyriens; des vaisseaux épirotes, acarnaniens et messéniens se joignirent également à la flotte macédonienne.

Alors Philippe, ayant fait placer les balistes et les catapultes, de la manière la plus favorable pour repousser les assiégés et protéger l'ouverture des mines, fit approcher les machines pour battre les murailles.

Les Macédoniens se livrèrent à ce travail avec une telle ardeur, qu'en très-peu de tems les remparts furent minés sur une longueur de cent soixante coudées (40 toises).

Alors le roi somma les habitans de se rendre; sur leur refus obstiné d'y consentir, on mit le feu aux

échafaudages en bois qui soutenaient le mur sapé : alors toute cette partie tomba, et l'infanterie pesante marcha la première à la brèche par cohortes.

Les assiégés opposèrent une vigoureuse résistance, et par des prodiges de valeur ils parvinrent à repousser cet assaut ; les pertes des assaillans furent si considérables, qu'elles leur enlevèrent tout espoir de réussir, et Philippe se décida sur le champ à lever le siége. Toute son armée se rembarqua et alla descendre à Leucade, qui tomba ainsi au pouvoir des Macédoniens.

L'île de Corcyre devait être enlevée aux Romains, en vertu d'un traité que Philippe fit avec Annibal et dont voici la substance.

Après les articles qui établissent *amitié*, *alliance* et *secours réciproques* entre les Carthaginois et les Macédoniens [1], il était dit :

« Les Romains ne seront maîtres, ni des Corcy- 215 ans av. J. C.
» réens, ni des Apolloniates, ni des Epidamniens, ni
» de Pharos, ni de Dimalle, ni des Parthins, ni de
» l'Atintanie; ils rendront à Démétrius Pharius ses
» parens, qu'ils retiennent dans leurs états, etc., etc. »

---

[1] Polyb. Lib. VII, cap. II.

214 ans av. J. C. A peine Philippe, enorgueilli de ses succès et de l'alliance d'Annibal, après avoir pacifié la Grèce, pensait-il à porter ses armes au sein de l'Italie, que déjà les Romains, échappés du péril le plus imminent par un courage et une constance héroïque, étaient prêts à l'attaquer dans ses états. 212 ans av. J. C. L'approche de Valérius Lévinus effraya tellement Philippe, qu'il fit sur le champ retirer une partie de sa flotte, brûla le reste, et se hâta de retourner par terre en Macédoine; mais Levinus, voulant empêcher que ce roi ne fût encore pour Rome le sujet de nouvelles alarmes, se ligua contre lui, d'abord avec les Étoliens, et ensuite avec Attale, roi de Pergame.

En vertu de cette alliance, tout le territoire depuis l'Étolie jusqu'à Corcyre, ainsi que l'Acarnanie, devait appartenir à la ligue Étolienne, les Romains ne se réservant que le butin [1].

Lévinus s'étant emparé de l'île de Zacynthe, la donna aux Étoliens conformément au traité.

210 ans av. J. C. Les confédérés portèrent ensuite leurs armes chez les Achéens que commandait Philopœmen, et dans la

[1] Tit.-Liv. *Decad.* III, Lib. VI.

Macédoine; cependant Rome, qui portait toute son attention vers la guerre Punique, était forcée de négliger les affaires de Grèce; ce qui donna lieu aux Épirotes de ménager peu après la paix entre Philippe et les Romains, et les alliés de part et d'autre. 215 ans av. J. C.

Ce fut dans ce tems à peu près, que Scipion porta en Afrique les aigles romaines, et qu'il dicta des lois à Carthage, après avoir vaincu Annibal à Zama. 202 ans av. J. C.

Philippe, toujours tourmenté de la passion de conquérir, attira de nouveau les armes des Romains en Grèce. Il avait fait la guerre à Attale, roi de Pergame, et s'était emparé d'Abydos, malgré les remontrances des ambassadeurs que le sénat lui avait envoyés pour l'engager à la paix. Dès lors la guerre recommença avec les Romains; et Philippe, battu par T. Q. Flaminius aux Cynocéphales, fut contraint de se retirer en Macédoine et se vit abandonné de ses alliés. Les Acarnanes seuls demeurèrent fidèles à son parti; s'étant assemblés à Leucade, leur capitale, ils se décidèrent à continuer la guerre contre les Romains. 201 an av. J. C. 198 ans av. J. C.

Flaminius apprit à Corcyre la résolution des Acarnanes, et sur le champ assemblant sa flotte, il vint descendre devant leur ville.

Sa situation permettait de l'attaquer par terre et par mer ; le général romain la fit battre par une grande quantité de machines ; et en fort peu de tems une partie des murailles fut renversée par la sape et le belier ; mais le courage des assiégés semblait s'accroître avec le danger ; et peut-être leur valeur et leur persévérance auraient fini par triompher des obstacles, si quelques traîtres n'eussent introduit les Romains dans le château.

Ces misérables, se répandant dans la ville en même tems que les assiégeans, attaquèrent toutes les brèches, et les Leucadiens furent taillés en pièces de toutes parts : quelques-uns continuèrent à se défendre jusqu'à la dernière extrémité ; d'autres se rendirent à discrétion. Tous les peuples de l'Acarnanie se soumirent ensuite au consul [1].

D'un autre côté, Nicératus, général athénien, avait battu Androsthènes, capitaine de Philippe ; et le consul Flaminius, poursuivant ses avantages contre ce roi, le contraignit enfin à la paix. Tous ses alliés y furent compris ; la Grèce fut mise en liberté sans

---

[1] Tit.-Liv. *Décad.* IV, Lib. III.

tribut, sans garnison, et pour vivre sous ses propres lois[1]. 197 ans av. J. C.

Une pareille nouvelle, annoncée par des hérauts aux peuples de la Grèce, assemblés pour la célébration des jeux isthmiques, les remplit d'une vive joie.

Ils avaient tout à craindre des Romains, irrités de leurs alliances avec Philippe; ce généreux pardon excita leur admiration et leur reconnaissance.

Philopœmen, chef de la ligue achéenne, se joignit au consul contre Nabis, tyran de Sparte. Bientôt cette ville, délivrée de ce monstre et rendue à la liberté, entra dans l'alliance du reste de la Grèce. 105 ans av. J. C.

Athènes, l'île de Rhodes, les Cyclades et Naxos jouissaient à cette époque de l'amitié des Romains, pour avoir joint leurs vaisseaux à la flotte d'Attalus, contre Philippe; Céphallénie, Ithaque et Zacynthe faisaient partie de l'Étolie; Leucade, de l'Acarnanie. Cythère était comprise avec Sparte dans la ligue achéenne, et Corcyre était dans l'alliance de Rome.

---

[1] Polyb. *de Legatis*, cap. VII et IX. — Polyb. Lib. XVII, cap. III. — Tit.-Liv. *Décad.* I, Lib. IV. — Plutarch. *in Vita Flaminii.*

CHAPITRE II.

Les Étoliens renouvellent la guerre. — Ils sont vaincus. — Ambracie prise. — Céphallénie se soumet aux Romains. — Samé seule résiste; elle est prise et saccagée. — Mort d'Annibal et de Philopœmen. — Guerre de Persée. — Parti qu'embrassent les Sept-Iles. — Fin de cette guerre. — Réduction de l'Achaïe. — Sac de Corinthe. — Récapitulation.

192 ans av. J. C. LES Étoliens, supportant toujours impatiemment la paix, et ne trouvant que dans les troubles de la guerre les occasions d'exercer leurs brigandages, eurent à peine appris l'existence en Orient d'une ligue formée contre les Romains, qu'ils envoyèrent des ambassadeurs à Antiochus le Grand, roi de Syrie, pour l'appeler en Grèce et lui promettre leur alliance [1].

191 ans av. J. C Les Acarnanes, intimidés par le voisinage de la flotte romaine, refusèrent d'entrer dans cette coalition.

---

[1] Tit.-Liv. *Décad.* IV, Liv. VIII.

Corcyre et Leucade furent également fidelles à leurs traités.

Cependant Animandre, roi des Athamanes, les Épirotes, les Ambraciotes grossissent le nombre des ennemis des Romains; mais déjà les deux Scipions, envoyés en Asie, ont vaincu Antiochus et contraint ce roi à demander la paix; c'est alors que les Grecs cherchent en vain à apaiser le sénat de Rome; Fulvius Nobilior fut chargé de les châtier et de les soumettre par la force des armes. 190 ans av. J. C.

Le consul aborda en Épire et vint assiéger Ambracie [1]. Les habitans de cette ville se défendirent avec vigueur; les Étoliens de leur côté firent diverses tentatives pour leur porter du secours; mais elles furent toutes infructueuses.

Dans ces circonstances, Animandre, roi des Athamanes, et les Étoliens demandèrent et obtinrent la paix du consul. Ambracie, avec son territoire, fut comprise dans le traité, et ouvrit ses portes aux Romains.

Fulvius, ayant exclu de cette capitulation l'île de

[1] Tit.-Liv. *Decad.* IV, Lib. VIII. — Polyb. *de Legat.* cap. XXVII.

Céphallénie, la fit sommer de se ranger sous la domination de Rome.

Les principales villes de cette île envoyèrent aussitôt deux cents otages, et ce ne fut qu'à cette condition qu'elles obtinrent la paix des Romains. Mais peu après, Samé s'étant ouvertement révolté contre eux, le consul vint déployer devant cette ville tout l'appareil du siége d'Ambracie.

Les Saméens résistèrent aux attaques avec la plus grande valeur; ils élevèrent de nouvelles murailles derrière les brèches, et retardaient surtout les progrès des assiégeans par de fréquentes et vigoureuses sorties. Les Romains alors, pour hâter la reddition de la place, firent venir d'Égine, de Patras et de Dyme des frondeurs qui, disposés autour de la place, tuaient les Saméens sur leurs murailles, et jusques au sortir de leurs demeures : la crainte d'un pareil danger les empêcha de s'exposer davantage, d'autant plus que leur nombre, après un siége de quatre mois, suffisait à peine pour défendre les brèches.

Enfin, les assiégeans s'emparèrent une nuit par escalade de la forteresse appelée Cyathis, d'où ils se répandirent dans la ville et sur la place d'armes.

Les Saméens se retirèrent avec leurs femmes et leurs enfans dans la citadelle; mais ils furent forcés de se rendre le lendemain à discrétion. Ils furent faits esclaves, et vendus à l'encan; la ville fut saccagée, et le consul, après avoir pacifié le reste de l'île, se rendit en Achaïe [1].

La mort d'Annibal, en délivrant les Romains de leur plus redoutable ennemi, accrut leur ambition, qui se portait alors vers la Grèce et l'Asie; la même époque vit mourir aussi Philopœmen, le dernier des Grecs et le soutien de la ligue achéenne; et cette circonstance servit encore à favoriser leurs projets de conquêtes. Depuis la mort de Philopœmen, la Grèce qui s'était laissé égarer par les pernicieux conseils de quelques orateurs, provoqua leur vengeance. 183 ans av. J. C.

Corcyre, Leucade, Céphallénie, Ithaque, la république d'Athènes et l'île de Naxos restèrent fidelles à leur parti; Zacynthe, avec les Étoliens et le reste de la Grèce, partagea le funeste délire du roi Persée.

Philippe son père lui avait transmis sa haine contre 178 ans av. J. C.

---

[1] Tit.-Liv. *Decad.* IV, Lib. VIII.

la république romaine et l'ascendant qu'il avait su prendre sur tout le Péloponèse.

171 ans av. J. C. Persée fit de longs préparatifs contre les Romains, et ses premiers succès lui procurèrent encore de nouveaux alliés; mais dans la troisième année de *la guerre*, le consul P. Emile le défit entièrement, et le conduisit prisonnier à Rome avec ses fils.

168 ans av. J. C. La Macédoine devint alors province romaine, et le reste de la Grèce seul conserva une ombre de liberté.

148 ans av. J. C. Un certain Philippe, se disant fils de Persée, souleva de nouveau ce pays contre les Romains; secondé par tous les ennemis de leur domination, il résista quelque tems; mais il fut enfin pris et la Macédoine réduite de nouveau.

146 ans av. J. C. Ce fut alors que les Romains se vengèrent de toutes les injures et de toutes les perfidies qu'ils reprochaient aux Grecs. L'Achaïe, qui avait payé par des révoltes perpétuelles, l'indulgence de ses vainqueurs, fut soumise et privée de sa liberté. La Grèce tout entière subit le même sort; Corinthe avait insulté à des ambassadeurs romains; le consul Mummius prit cette ville, et la détruisit de fond en comble.

Corcyre coopéra avec sa flotte à cette expédition, et

ne vit pas avec moins de plaisir que Rome la ruine d'une cité, sa rivale et sa plus cruelle ennemie. Le même tems vit la chute de deux puissantes républiques : Carthage, après une longue alternative de victoires et de revers, après avoir long-tems disputé l'empire du monde à Rome, finit par tomber sous les coups de sa rivale. Corinthe, qui avait ligué la Grèce contre Corcyre, qui l'avait livrée aux horreurs de la disette et aux dissensions intestines, vit les Corcyréens jeter dans ses murs les premiers brandons de l'incendie qui la consuma.

Dès cette époque, les îles de Leucade, Céphallénie, Ithaque, Zacynthe et Cythère firent partie de l'empire romain, furent comprises dans l'Achaïe, et soumises à son préteur.

Corcyre conserva le titre d'alliée de Rome, moyennant un certain contingent en vaisseaux et en hommes de guerre, qu'elle s'engagea à lui fournir au besoin. Naxos resta sous la domination d'Athènes, qui conserva son indépendance jusqu'au règne de Mithridate.

CHAPITRE III.

Guerre de Mithridate. —Sylla prend Athènes et les Cyclades; Naxos alors fait partie de l'empire romain. — Guerre civile de Pompée et de César. — Corcyre combat pour celui-là, et ensuite pour les meurtriers de César, et enfin en faveur d'Antoine contre Auguste, qui s'en empare, et réduit les Corcyréens en servitude.

LA Grèce, gouvernée par le préteur C. Sextius, était tranquille; Athènes et les Cyclades libres. Mithridate sut, par ses généraux ou ses émissaires, changer cet état de choses et soulever encore ce pays contre les Romains.

87 ans av. J. C.

Archélaüs, capitaine de Mithridate, s'introduisit dans Athènes et décida cette ville à la guerre; l'Achaïe, la Laconie, la Béotie suivèrent bientôt cet exemple; et Thespies, seule dans toute la Grèce, resta fidelle aux Romains [1].

[1] Appian. *in Mithrid.*

Brutius Sura accourut pour rétablir le gouvernement de Rome; mais se trouvant beaucoup trop faible pour résister à toutes les forces réunies des ennemis, il se retira dans l'Eubée, et conserva cette île à la république.

Sylla fut nommé pour terminer cette guerre. A son arrivée en Thessalie, toutes les villes grecques rentrèrent dans le devoir et lui ouvrirent leurs portes; Athènes seule résista; elle fut prise et saccagée après un long siége. Sylla, continuant ensuite la guerre contre Mithridate, rangea les Cyclades sous la domination romaine et passa en Asie.

Ainsi, à cette époque, les Sept-Iles furent réunies sous le même empire, et elles en firent partie pendant près de mille deux cents ans; mais dans ce long espace de tems, beaucoup d'événemens et d'intérêts particuliers pouvaient naître des guerres et des troubles continuels de l'empire; presque toujours, par exemple, la Grèce et les îles grecques embrassèrent le parti des défenseurs de la liberté, contre la domination d'un seul; ainsi Pompée, Brutus et ensuite Antoine virent ce pays se ranger sous leurs drapeaux.

Un grand nombre d'illustres proscrits romains se

réfugièrent dans les Iles Ioniennes, où ils trouvèrent un asyle assuré. C. Antonius, oncle de Marc-Antoine, vécut long-tems dans l'île de Céphallénie, qu'il considérait comme une seconde patrie, quand il en partit pour retourner à Rome. On trouva dans l'île de Zacynthe le tombeau de Cicéron; ses restes y avaient sans doute été déposés, dans un tems où la cendre même des grands hommes n'était pas à l'abri de la rage des proscripteurs.

La flotte de Pompée, commandée par M. Bibulus, se tint dans le port de Corcyre; elle y était à l'époque de la fameuse bataille de Pharsale.

Caton y amena les débris de l'armée de Pompée et vogua ensuite vers l'Afrique, où l'attendait une mort volontaire. Le reste de la flotte suivit le fils de Pompée dans le Péloponèse; et les Corcyréens, livrés à eux-mêmes, songèrent à implorer la clémence du vainqueur. César accueillit leurs ambassadeurs comme ceux d'Athènes et de plusieurs autres villes grecques. Il leur accorda non seulement ce qu'ils demandaient, mais encore la liberté entière et la faculté de vivre selon leurs propres lois.

Cependant un pardon si généreux ne put éteindre

dans le cœur des Grecs leur amour invincible pour la liberté. Ils embrassèrent la cause des meurtriers de César, et armèrent contre Octave son neveu, qui venait d'être proclamé empereur. Octave se joignit à Antoine et Lépide, et tous trois vinrent attaquer Brutus et Cassius qui occupaient Épidamne et Apollonie, colonies de Corcyre.

Les Corcyréens, dans le même tems, battaient Dolabella, lieutenant d'Auguste ; mais la fortune ne favorisa pas long-tems leur parti ; la bataille de Philippes le perdit sans ressource, et ne laissa aucun espoir de succès aux défenseurs de la liberté.

Corcyre ouvrit ses portes aux vainqueurs, qui s'empressèrent d'y célébrer leur triomphe : et l'union d'Antoine avec Octavie, sœur d'Auguste, acheva encore de resserrer les liens qui existaient entr'eux. Peu après son mariage, Antoine partit pour l'Égypte, où bientôt il eut oublié sa nouvelle épouse.

L'ambition, plutôt que le désir de venger sa sœur outragée par Cléopâtre, arma Octave contre Antoine ; et dans cette nouvelle lutte, Corcyre se déclara encore contre l'empereur. La flotte corcyréenne, jointe à celle d'Antoine, parcourait la mer Adriatique, quand Au-

guste s'approcha de Corcyre pour se venger d'abord de ces insulaires.

La ville, quoique affaiblie par le départ d'un grand nombre de ses habitans, opposa à Auguste la plus vigoureuse résistance; mais elle fut enfin forcée de céder à la persévérance et à la vivacité des attaques d'un ennemi irrité, auquel il fallut se rendre à discrétion.

Octave, en qui l'âge et la politique n'avaient point encore amorti la cruauté qui lui était naturelle, usa de sa victoire, comme aurait fait Marius ou Sylla : un grand nombre de citoyens fut mis à mort; le reste de la population, privé de ses priviléges, fut réduit à l'esclavage. Un gouverneur et une nombreuse garnison furent chargés de conserver cette conquête.

La bataille d'Actium, qui se livra peu de tems après, vint enlever aux malheureux Corcyréens tout espoir de briser leurs fers. En vain, ils implorèrent leur pardon de l'heureux Auguste; le tems même ne put adoucir sa rigueur à leur égard, et ils languirent dans une longue et cruelle servitude.

CHAPITRE IV.

Passage de Germanicus à Corcyre. — Caligula. — Les Corcyréens secourent l'empereur Claude contre les Anglais. — Ils rentrent dans leur liberté et leurs priviléges. — Conversion des Corcyréens à la religion chrétienne.

GERMANICUS, allant en Asie, fut surpris dans les parages de Corcyre par une tempête qui le força de relâcher dans cette île. Les habitans saisirent cette occasion de mettre un terme à leurs maux : ils supplièrent le jeune prince de demander à Tibère le rétablissement de leurs priviléges et de leur liberté : les honneurs qu'ils lui rendirent, leurs annales surtout, où ils lui montrèrent les preuves de leur grandeur passée, tout intéressa vivement Germanicus en leur faveur. an 12 ère vulg.

Les Corcyréens, par reconnaissance, frappèrent des médailles en l'honneur du jeune prince, et lui élevèrent une statue colossale du plus beau marbre de

la Grèce. Sur le piédestal qui en a été trouvé, dans ces derniers tems, on lit, en caractères grecs, l'inscription suivante :

La ville de Corcyre recommande aux Dieux, Germanicus César, fils de Tibère, César-Auguste, exerçant le consulat.

Tant d'honneurs, en éveillant la jalousie de Tibère, devinrent funestes à Germanicus ; ils firent naître dans l'ame du farouche empereur, cette haine implacable que l'amour de tous les peuples, pour son neveu, ne fit encore qu'aigrir par la suite. Le traître Pison fut l'odieux ministre des vengeances de Tibère, dont il exécuta les ordres en empoisonnant Germanicus.

an 29 ère vulg. Agrippine, rapportant à Rome les cendres de son époux, repassa par Corcyre où régnaient le deuil et l'affliction [1]. Plusieurs des principaux citoyens de l'île accompagnèrent le convoi ; les larmes et la désolation des peuples honorèrent plus ces funérailles, que la pompe impériale qu'on y déploya.

On institua des fêtes et des temples en l'honneur

---

[1] Tacit. *Annal.* Lib. III.

de Germanicus, et les Corcyréens obtinrent en faveur de sa mémoire quelque soulagement à leur esclavage.

Lors de l'avénement de Caligula, ils envoyèrent quatre ambassadeurs pour le féliciter : le nouvel empereur leur accorda quelques priviléges; mais ce fut seulement sous le règne de Claude qu'ils recouvrèrent leur entière liberté. Ils méritèrent ce bienfait par les importans services qu'ils rendirent à ce prince. Attaqué par les Anglais, il voulait porter la guerre dans leur île; les Corcyréens envoyèrent soixante bâtimens à Ostie, pour se joindre à sa flotte, et l'aider dans son expédition.

an 37 ère vulg.

an 43 ère vulg.

Claude revenu vainqueur, voulant témoigner sa reconnaissance aux Corcyréens, leur rendit tous les priviléges de leur ancienne république.

C'est à cette époque qu'on place l'apostolat de saint Paul qui, par ses voyages, ses épîtres et surtout par l'exemple de ses vertus, répandit dans quelques parties de l'ancien monde la connaissance de J. C. et les préceptes de son évangile.

Pour rapporter l'événement qui amena la conversion des Corcyréens à la religion chrétienne, je me suis contenté de traduire le texte de Marmora : « Saint Sosipa-

» tre et saint Jason, l'un évêque de Tarse en Cilicie, » l'autre d'Iconium en Cappadoce, tous deux disciples » de saint Paul, parcouraient la Grèce et les îles pour » y prêcher la religion du Christ, et arracher les » peuples à l'idolâtrie. Ils abordèrent à l'île *Pytie*, » située dans le port de Corfou, et résolurent d'y élever » une église en honneur de saint Étienne martyr.

» Arcillinus, homme violent et cruel, était alors » prince du sénat de Corcyre. Il était imbu des er- » reurs du paganisme, et eût versé son sang pour » cette fausse religion. Il ne prouva que trop par ses » fureurs la violence de son fanatisme.

» Les deux évêques, après bien des peines, avaient » élevé un modeste édifice; les Corcyréens y accou- » rurent en foule, pressés par la curiosité ou par l'es- » poir de dépouiller des étrangers des richesses qu'ils » leur supposaient.

» Jason et Sosipatre firent bientôt connaître l'objet » de leur voyage; ils contèrent aux Corcyréens la vie » et les miracles du Christ, et les prêchèrent avec » une telle ferveur, que quelques-uns demandèrent » sur le champ le baptême.

» Cependant Arcillinus, instruit de ce qui s'était

» passé, fit arrêter les deux prélats; et, irrité de leur
» refus de renoncer aux nouveaux dogmes pour adorer
» Apollon, il les fit tourmenter, ainsi que les insu-
» laires qui avaient embrassé le christianisme; huit de
» ceux-ci, selon les auteurs, cueillirent la palme du
» martyre; et Corcyre, la propre fille du tyran, périt
» par les ordres de ce père barbare. Une mort violente
» mit fin à ses persécutions, et Davianus fut élu par
» les habitans de Corcyre pour lui succéder. Ce nou-
» veau prince suivit d'abord la conduite de son pré-
» décesseur. Il fit mettre saint Sosipatre dans un tau-
» reau d'airain, sous lequel on alluma du feu. Les
» flammes se répandirent soudain, et brûlèrent un
» grand nombre de payens présens au supplice. Le
» prince et tous les autres s'écrièrent épouvantés :
» O Sosipatre! éteins cet incendie, et nous te jurons
» d'embrasser le christianisme. La flamme cessa aussi-
» tôt. On accourut pour retirer le saint de la torture,
» mais il n'en était plus tems; il expirait.

» Tous les Corcyréens, ainsi que le prince et sa
» famille, frappés de ce miracle, et, sans doute aussi
» touchés par la grâce, se firent baptiser, et l'île de-
» vint chrétienne.

» Davianus prit le nom de Sébastien ; il fit élever » un tombeau à saint Sosipatre, puis une église ma- » gnifique, sous le nom de Saint-André, apôtre ; elle » a porté ensuite le nom de Saint-Sosipatre et de » Saint-Jason. »

Ce temple fut depuis restauré, et embelli par Étienne, archevêque de Corfou, qui l'orna de marbre, de colonnes et des statues de ces saints. Sur la porte d'entrée il fit mettre deux inscriptions grecques, dont une seule peut se lire ; elle a rapport à la conversion de Davianus. On voit aussi dans l'île de Corfou l'ancien palais de ce prince, sous le nom de *Madona di Paleopoli.*

CHAPITRE V.

Règne de Néron. — Les Corcyréens frappent des médailles en l'honneur de Galba. — Passage de Titus à Corcyre. — Les Corcyréens frappent des médailles en l'honneur de Nerva. — Trajan. — Antonin. — Marc-Aurèle et Faustine. — Ils combattent les Parthes sous les drapeaux de L. Vérus. — Commode. — Pertinax.

A la mort de Claude, Néron fut élevé à l'empire. Il rendit la liberté à l'Achaïe, gouvernée par un préteur, et soumise à un tribut. Ainsi, à cette époque, les Sept-Iles recouvrèrent leurs priviléges, dont elles jouirent jusqu'au règne de Vespasien [1]. an 54 ère vulg.

Néron avait trop long-tems fatigué le monde de sa tyrannie et de ses crimes, et l'approche de Galba, nommé empereur par l'armée d'Espagne, annonçait enfin aux Romains le terme de leurs maux. Tremblant an 68 ère vulg.

[1] Pausan. *in Achaïe.* — Suet. *in Ner.*

à cette nouvelle, trop lâche pour disputer la victoire, et n'osant se donner la mort, Néron emprunte la main d'un esclave pour se porter le coup mortel. Les Corcyréens voulant consacrer cet événement, frappèrent une médaille en l'honneur de Galba, qui avait purgé la terre d'un tel monstre.

an 69 ère vulg. Galba ne demeura pas long-tems paisible possesseur de l'empire, et les gardes prétoriennes lui donnèrent Othon pour successeur. Les Grecs, qui avaient reçu du nouvel empereur quelques priviléges, lui en témoignèrent leur reconnaissance, en frappant leur monnaie à son effigie; et toujours empressés d'adorer le pouvoir, ils allèrent encore prodiguer leurs félicitations et leurs hommages à Vitellius qui détrôna Othon, après l'avoir vaincu à Bébriac.

Vespasien, qui succéda à Vitellius, ôta aux Grecs une liberté dont ils avaient trop souvent abusé dans les troubles de l'empire[1].

Son fils Titus aborda à Corcyre, au retour de la guerre contre les Juifs; l'accueil que lui firent les habitans de cette île, effaça dans son esprit tous les

---

[1] Grannon. *Hist. du roy. de Napl.* Liv. I, chap. XIV.

torts qu'avait prétendu punir son père, et plus tard il favorisa cette île dans toutes les circonstances. Voulant marquer leur gratitude à l'empereur, les Corcyréens célébrèrent en son honneur des jeux et des fêtes. Entre autres spectacles fameux institués en cette occasion, le plus remarquable fut, selon Dion Cassius, un combat naval, figuré dans un lac artificiel ou naumachie, entre deux escadres; l'une, représentant une armée corinthienne, et l'autre une flotte corcyréenne.

Titus, que l'on surnomma les délices du genre humain, mourut après un règne trop court; il ne fit que pendant deux années le bonheur de Rome, et la gloire de l'empire. Son frère Domitien, qui lui succéda, abandonna ses traces, pour suivre celles de Tibère et de Néron; et ses folies et ses crimes ne donnèrent que trop de fondement aux soupçons affreux qu'avait fait naître la mort si prompte de Titus.

an 79 ère vulg.

an 81 ère vulg.

Nerva, par la douceur de son gouvernement, fit oublier aux Romains la tyrannie de Domitien; ce prince régna sur le cœur de ses sujets. Les Corcyréens, voulant consacrer le souvenir de ses vertus, frappèrent en son honneur des médailles, dont plusieurs subsistent encore.

an 96 ère vulg.

an 98 ère vulg. Il reste aussi quelques-unes des monnaies qu'ils dédièrent à Trajan, le père de la patrie; peut-être le servirent-ils dans ses nombreuses expéditions. Ce prince fut le bienfaiteur de leur commerce, en détruisant entièrement la nation juive, qui s'en *était* emparée.

an 117 ère vulg. Aucune médaille, aucun monument ne rappellent à Corfou les victoires et les longs voyages d'Adrien, qui succéda à Trajan par adoption; mais les Corcyréens
an 138 ère vulg. signalèrent, par des médailles, le règne d'Antonin le Pieux, son successeur. Ce bon prince, qu'on nomma le modèle des rois, ordonna qu'on laissât aux chrétiens le libre exercice de leur religion; il voulut même qu'on punît leurs calomniateurs.

an 161 ère vulg. Les Corcyréens offrirent encore comme un hommage, leur monnaie à Marc-Aurèle et à Faustine, sa femme, avant même qu'adoptés par Antonin, ils lui succédassent à la couronne.

Lucius Vérus, associé à l'empire, obtint de ce peuple, non seulement des honneurs, mais encore un puissant secours d'hommes et de vaisseaux, lorsqu'il arriva dans leur île avec l'armée romaine destinée à combattre les Parthes. Les insulaires méritèrent par

leur conduite à la bataille qui suivit le débarquement, que Lucius fit l'éloge de leur valeur en présence de toute l'armée. an 163 ère vulg.

A la mort de Marc-Aurèle, Commode, son fils, monta sur le trône impérial, et sembla ne régner que pour mieux faire apprécier et regretter les vertus de son prédécesseur. Son histoire, comme celle des Néron et des Domitien, n'est que le récit de crimes et de folies qui déshonorent l'humanité; Rome, sous son règne, connut tous les maux, et fut en proie à tous les désordres. Il semble que la nature, avare de grands hommes, veuille toujours donner aux bons princes des successeurs indignes d'eux, pour consacrer encore davantage le souvenir de leurs vertus. C'est ainsi que Tibère succéda à Auguste, Domitien à Titus et Commode à Marc-Aurèle. an 180 ère vulg.

El. Pertinax, qui vint délivrer les Romains du joug qui les accablait, et qui monta sur le trône impérial, était né d'un affranchi dans les montagnes de la Ligurie. Commode, ne pouvant disputer l'autorité, que lui arrachaient ses soldats, finit ses jours par le poison. an 193 ère vulg.

Les Corcyréens honorèrent, par des médailles, la

mémoire de Pertinax, dont le règne fut trop court, mais qui employa le peu de tems qu'il dura, à réparer les maux et à corriger les abus introduits dans le gouvernement de l'empire. Ce prince porta de tous côtés sa bienfaisante vigilance, et répandit quelques faveurs sur les habitans des Iles Ioniennes.

CHAPITRE VI.

Règne de Septime Sévère. — Les Corcyréens le suivent dans toutes ses expéditions. — Ils frappent des médailles en son honneur. — Ils consacrent de la même manière le souvenir de Caracalla et de Plautille sa femme, d'Op. Macrin, d'Héliogabale. — Ils se signalent contre les Parthes, sous le règne d'Alex. Sévère; servent l'empereur Balbin, et frappent des médailles en son honneur, comme en celui de Gordien le Jeune. — Philippe.

Il y eut entre la mort de Pertinax et l'élection de Septime Sévère, un interrègne de près de trois mois. Didier Julien avait, il est vrai, acheté l'empire des gardes prétoriennes; mais il n'osa pas sortir de Rome, ni faire reconnaître son autorité. an 193 ère vulg.

Septime Sévère saisit d'une main ferme les rênes du gouvernement; et après avoir fait mettre à mort ce fantôme d'empereur, ainsi que deux autres concurrens, Albin et Niger, il fit les préparatifs de la guerre qu'il voulait porter en Asie. Il trouva, pour cette

expédition, de puissans secours dans les Corcyréens qui joignirent leurs troupes aux siennes, et se trouvèrent aux prises de Babylone, de Séleucie, de Ctésiphon, capitale des Parthes. Ils contribuèrent également au succès de diverses entreprises que *Septime* Sévère forma d'abord en Égypte, puis en Bretagne, où il mourut.

an 211 ère vulg.

Leurs services, dans toutes ces circonstances, leur concilièrent la faveur de l'empereur qui se plut à leur en donner d'éclatans et nombreux témoignages. Il leur laissa le libre exercice de leur religion, dans un tems où le judaïsme et le christianisme étaient également persécutés.

C'est sans doute à cette réciprocité de bienfaits, qui subsista entre Septime Sévère et les Corcyréens, qu'il faut attribuer les médailles qu'ils frappèrent en son honneur et celui de ses enfans; car pour quel autre motif auraient-ils voulu consacrer la mémoire de l'odieux Caracalla, et de sa femme Plautille?

L'empire romain, qui n'avait fait que s'accroître jusqu'à cette époque, commença à déchoir de sa grandeur. Maîtresse de l'univers qu'elle opprimait, Rome esclave à son tour, gémit sous des maîtres plus avides

du sang de leurs sujets, que de celui des peuples barbares qui les harcelaient sans cesse.

Op. Macrin, par un naturel doux et vertueux, promettait aux Romains un règne heureux et tranquille; mais il voulut avec trop peu de ménagemens remédier aux abus introduits dans les armées; il périt assassiné par ses soldats, qui élurent, pour le remplacer, l'exécrable Héliogabale. an 217 ère vulg. an 218

Alexandre Sévère, qui lui succéda, mérita le nom de père de la patrie, par son application à faire le bonheur de ses peuples, et à réparer les maux du règne précédent. an 222 ère vulg.

Les Corcyréens se distinguèrent sous ses ordres, dans la guerre qu'il fit aux Parthes; et le tems a sans doute détruit les monumens qui rappelaient à Corfou la mémoire de cet empereur; car les Corcyréens, en retraçant ses exploits, eussent en même tems éternisé la gloire qu'ils acquirent sous son règne.

Après Maximien, successeur d'Alexandre Sévère, D. Balbin parvint à l'empire. Ce prince, dans une expédition qu'il entreprit contre les Parthes, aborda à Corcyre, où il reçut de puissans renforts d'hommes et de vaisseaux. Il gratifia ce pays de nouveaux pri- an 237 ère vulg.

viléges, et les Corcyréens lui en témoignèrent leur reconnaissance par des médailles qu'ils frappèrent en son honneur. Balbin fit trop peu de tems le bonheur de l'empire; les soldats, jaloux de n'avoir pas contri-
an 238 ère vulg. bué à son élection, le massacrèrent après moins d'un an de règne.

Gordien le Jeune, qui fut honoré du titre de César à l'âge de douze ans, et proclamé empereur à seize, montra par sa valeur et ses vertus qu'il était digne de ses aïeux, et qu'il saurait remplir les espérances de Rome. L'ordre et la prospérité remplacèrent, sous son règne, la confusion et les misères; l'état pacifié au dedans n'eut bientôt plus à craindre les ennemis du dehors. Sapor vaincu, les Goths et les peuples du Nord soumis, les Germains domptés, attestèrent les triomphes et la gloire de l'empereur. Tout enfin promettait à Rome un règne long et florissant, quand Gordien périt assassiné par l'ordre de Philippe, préfet du prétoire, qui lui succéda.

an 244 ère vulg. Ce prince permit et protégea même l'exercice de la religion chrétienne, qu'il avait, dit-on, embrassée: c'est sans doute à ce motif qu'il faut attribuer les hommages que lui rendirent les Corcyréens, en fai-

sant frapper en son honneur des médailles, dont quelques-unes subsistent encore aujourd'hui. Au reste Philippe jouit peu de tems du fruit de son crime, et ses soldats, qui l'avaient élevé sur le trône, l'en précipitèrent pour mettre la couronne à l'encan. L'empire romain reconnut successivement pour maîtres Dèce, Gallus, Émilien, Valérien, Gallien, A. Claude, Aurélien, Tacite, Probus et M. Carus, dont les règnes courts et pleins de trouble, n'offrent aucun événement qui se rattache au sujet que nous traitons. Leur histoire n'est que l'affligeant tableau de la décadence d'un grand empire, et de l'avilissement des nations. Le tyran et le bon prince y sont indifféremment le jouet des caprices et de l'avidité d'une soldatesque effrénée; la corruption dans les mœurs, le mépris pour les lois, tout annonce la ruine prochaine d'un état que des flots de barbares vont bientôt inonder; et les peuples, comme de vils troupeaux, subissent tous les jougs qui leur sont imposés, frappent des médailles, érigent des statues pour consacrer leur honte et leurs malheurs.

an 249 ère vulg.

CHAPITRE VII.

Les Corcyréens remportent sur les Goths une victoire signalée. — Leur île est désolée par la peste.

Les Goths, selon Pline et Strabon, habitaient le vaste pays situé entre la Scythie, la Thrace et la Germanie; animés de l'ardeur de la guerre et de la soif du pillage, ils fatiguèrent souvent les terres de l'empire, par leurs incursions. Lucullus les vainquit et les subjugua; et, depuis cette époque jusqu'au règne de Philippe, ils furent contenus par la force des armes ou par la foi des traités. Mais alors l'empire romain était comme une proie offerte aux barbares; déchiré au dedans par les dissentions intestines, il ne pouvait plus opposer qu'une faible résistance à toutes ces nations belliqueuses et féroces, qui devaient l'ébranler jusque dans ses fondemens.

Les Goths, que la puissance de Rome n'effrayait plus, recommencèrent leurs incursions; et, après avoir

vaincu et détruit entièrement l'armée de l'empereur Dèce, qui périt lui-même dans le combat, ils forcèrent Gallus, son successeur, à une paix honteuse. De là, se répandant comme un torrent dans la Thrace, la Mœsie, l'Asie Mineure, la Bithynie, l'Achaïe, la Macédoine et l'Épire, ils firent trembler bientôt toutes les provinces de l'empire. Les Corcyréens eux-mêmes craignirent, avec raison, l'approche de ces barbares, qui menaçaient de passer la mer; et réduits à se défendre seuls, n'ayant rien à attendre des empereurs romains, qui donnaient en ce moment le honteux exemple de la lâcheté, ces insulaires résolurent cependant de combattre jusqu'à la dernière extrémité, pour la conservation de leurs droits et l'honneur de leur patrie. Ils formèrent à la hâte, dans l'île et ses colonies, une troupe de braves que Démétrius, leur capitaine général, conduisit en Épire. Le succès vint couronner de si nobles efforts; et les Goths, après avoir essuyé une défaite complète, furent contraints d'abandonner le pays qu'ils désolaient.

Ainsi, les habitans d'une petite île, sans autre ressource que leur courage et leur amour pour la liberté, résistèrent au colosse contre lequel était venue échouer

toute la puissance romaine. Mais, vainqueurs des barbares, ils furent peu de tems après la proie d'un autre fléau, peut-être plus terrible encore. Une peste cruelle, qui moissonna l'armée, étendit ses ravages jusqu'à Corcyre; et bientôt cette puissante cité et l'île tout entière devinrent un immense tombeau.

Les Corcyréens, échappés à tous ces désastres, attribuèrent leur délivrance à l'intercession de leurs saints; ils crurent donc avoir de nouveaux motifs de persister dans le christianisme, et redoublèrent de foi et d'hommages pour saint Jason et saint Sosipatre.

CHAPITRE VIII.

Persécutions de Dioclétien. — Constantin le Grand. — Les Corcyréens accompagnent sainte Hélène en Palestine. — Premier concile. — Fondation de Constantinople. — Successeurs de Constantin. — Division de l'empire.

Corcyre, après tous les maux qui venaient de l'accabler, commençait enfin à respirer en liberté, quand l'arrivée de Dioclétien dans cette île, fut encore pour elle la cause de nouveaux malheurs. Ce prince allait remettre, sous son obéissance, l'Égypte soulevée par le rebelle Achillée, et était accompagné de Maximien et de Galère, tous deux ennemis déclarés du christianisme. Ils ne purent voir, sans être transportés de fureur, le culte de leurs dieux entièrement aboli, et cherchèrent à susciter une affreuse persécution dans l'île. Mais Dioclétien, qui, malgré les récits de quelques écrivains pleins de partialité, joignait la tolérance aux vertus qui font les grands princes, s'opposa

avec force aux projets des deux Césars, et fit abolir les tourmens sur toutes les parties de la contrée. Un autre motif encore que l'humanité, lui inspira sa conduite à l'égard des habitans de Corcyre ; il avait besoin de leur secours pour l'expédition d'Égypte, *qu'il*
an 292 ère vulg. voulait entreprendre de suite. Il obtint en effet cinquante vaisseaux armés et équipés, qui eurent la plus grande part au succès de son entreprise. L'empereur, reconnaissant, permit aux Corcyréens le libre exercice de leur religion, privilége qu'ils conservèrent toujours, lors même de cette persécution universelle, si célèbre dans les fastes de l'Église. Elle a donné lieu à *l'ère des martyrs* qui date du 29 août 284, époque de
an 303 ère vulg. l'élévation de Dioclétien à l'empire. Ce prince, qui avait été trompé par ceux qui l'entouraient, las de gouverner, alla dans ses jardins de Salonnes, oublier les ennuis et les embarras du trône. Après son abdication, le monde fut partagé entre M. Galère et Constance Chlore, auxquels succéda, vers l'an 306, Constantin son fils. Des historiens contemporains, voyant seulement l'illustration que ce prince a répandue sur la religion chrétienne, ont cru devoir lui décerner le titre de Grand ; mais l'histoire et la postérité qui ne

jugent plus les rois que sur le bien qu'ils ont fait aux hommes, ont refusé à Constantin ce qui doit être la récompense des grandes actions et des grandes vertus. La fortune l'accompagna dans toutes ses entreprises; il défit Maxence qui avait détrôné Galère, battit tous les ennemis de l'empire, et, après avoir vaincu Licinius, qui ne survécut que de peu de tems, il resta seul empereur et maître du monde. La religion an 323 ère vulg. chrétienne fut toujours l'objet de sa protection; éclairé, dit-on, par l'apparition miraculeuse du labarum, il la fit asseoir sur le trône impérial, lorsqu'il quitta Rome pour la ville qui porte son nom. Les Corcyréens consacrèrent, par des médailles en l'honneur de Constantin, les importans services qu'il avait rendus à une religion qui, depuis long-tems, était la leur. Ils rendirent les plus grands honneurs à sainte Hélène, sa mère, lors de son passage dans leur île, pour se rendre en Palestine. Vingt vaisseaux, armés et équipés, durent l'accompagner dans son voyage, qui avait pour but la recherche de la vraie croix; et il paraît même que les Corcyréens eurent une grande part à la découverte qui en fut faite, puisqu'ils reçurent, pour récompense, un des trois clous qui

furent trouvés. Ce clou était devenu pour eux une sorte de Palladium; et, dans plus d'une circonstance, on assure qu'ils le jetèrent dans la mer, pour calmer les orages et préserver leurs flottes de la tempête; il revenait sur l'eau, après avoir produit l'*effet qu'en* attendaient les Corcyréens [1]; ce qui, dit un grave historien, confond les railleries des incrédules qui attaquent l'authenticité de la vraie croix et *des saints* clous, parce que, disent-ils, ils auraient pu être les instrumens de la mort du mauvais larron, tout aussi bien que de la passion de *Jésus-Christ*. L'histoire doit signaler toutes ces superstitions, pour indiquer les causes de la dégradation d'un peuple, et de la ruine des états. Lorsque des hommes jettent dans la mer un clou pour apaiser les flots, et qu'ils croient à l'efficacité d'un pareil moyen, doit-on s'étonner ensuite de les voir humbles esclaves des momeries superstitieuses du Bas-Empire, du régime aristocratique de Venise, de la brutalité musulmane, et de la protection britannique?

an 325 ère vulg. Appollidore, évêque de Corcyre, se trouva au con-

[1] Marm. *Istoria di Corfù*.

cile de Nicée; il fut l'un des plus ardens à condamner les erreurs des Ariens, et son zèle contribua beaucoup à garantir ses diocésains des schismes qui déchiraient alors l'Église.

Constantin, qui, depuis long-tems, méditait le projet de changer la capitale de son empire, choisit enfin la situation de Byzance, qui est l'une des plus belles de l'univers. La ville avait été ruinée par l'empereur Sévère; mais elle fut bientôt rétablie; son enceinte fut agrandie, et des temples et des palais magnifiques la rendirent digne d'être la métropole d'un grand empire. Son fondateur lui fit porter son nom, qu'elle conserve encore aujourd'hui, du moins parmi les chrétiens. Constantin, en transférant le siége du gouvernement à Byzance, porta le dernier coup à la grandeur de Rome, de l'Italie et de l'empire d'Occident. Exposés continuellement aux attaques des barbares, ces pays, demeurés sans défense, ne purent résister long-tems, et se trouvèrent bientôt envahis par des peuples vaillans et nombreux. Mais cette translation, qui devint si funeste à Rome, fut-elle avantageuse à la Grèce? C'est une question qui n'est pas encore entièrement éclaircie : cependant, s'il est

an 329 ère vulg.

permis de juger par les faits qui ont suivi ce grand événement, on peut croire qu'il a eu sur le sort de la Grèce, une influence malheureuse. Quelques observateurs des tems passés ont remarqué que de Constantin datait la véritable barbarie de l'Europe; et tous les faits que l'histoire offre depuis, donnent encore plus de fondement à cette idée. Et en effet, l'état actuel de la Grèce, jadis si florissante, actuellement désolée; la domination ottomane, si facilement étendue sur un peuple dont les ancêtres avaient résisté à la puissance des Perses, ne feraient-ils pas croire que Constantin a étouffé, chez les Grecs, tous les généreux sentimens qui furent la source de leurs belles actions? Les ténèbres de la barbarie s'épaississent malheureusement bien vite, et déjà il n'était plus tems de les dissiper, quand le grand Julien voulut l'entreprendre.

C'est aussi dans ces tems, que se formèrent, des divers débris de l'empire, les royaumes des Goths, des Francs et des Lombards, qui sont comme la souche de toutes nos monarchies modernes : les Huns et les Vandales viennent ravager et désoler les provinces romaines; enfin, on est arrivé à l'époque de

la dissolution de la plus formidable puissance qui ait jamais pesé sur la terre. Elle aurait pu contribuer au bonheur et à la civilisation de toutes les parties du monde, dont elle était le lien et le centre commun, si des doctrines serviles et superstitieuses n'eussent fait rétrograder l'esprit humain, qu'avaient commencé d'éclairer les sages de la Grèce, et les grands hommes des derniers tems de la république du siècle des Césars.

Constantin, en mourant, partagea l'empire entre an. 339 ère vulg.
ceux de ses fils qu'il n'avait pas fait égorger, et cette division contribua beaucoup à l'affaiblissement de ce grand corps. L'aîné des trois frères, Constantin, mé- an 340 ère vulg.
content de la part qui lui était échue, attaqua Constant; mais il périt dans une embuscade près d'Aqui- an 350 ère vulg.
lée : le vainqueur, à son tour, tomba victime de la conspiration de Maxence, qui se fit déclarer empereur à sa place, quoique ce dernier et Vitranion, autre usurpateur, eussent été vaincus par Constant II. Ce prince, trop faible pour supporter seul, au milieu des troubles et des dissensions, le poids de tout l'empire, fut contraint de l'abandonner à Julien.

Avec cet homme immortel, l'ombre de Rome antique, semble sortir de la poussière, pour jeter un

nouvel éclat. Élevé à l'école des philosophes de l'antiquité, Julien fait monter avec lui sur le trône la douce tolérance, et la philosophie; s'il veut attaquer les superstitions d'un culte qu'il croit faux et nuisible, il laisse de côté les armes toujours odieuses de la persécution; et, content d'employer seulement le ridicule, c'est par des plaisanteries fines et spirituelles qu'il remplace les instrumens de supplice, employés par ses prédécesseurs. Les ennemis du sens commun l'ont peint sous des couleurs plus noires que Néron lui-même; et Julien est de tous les empereurs, celui dont on a le plus calomnié la mémoire. On a voulu flétrir du nom d'apostat celui qui, prenant la tolérance pour guide, n'imposa de culte à aucune conscience, et sut respecter au contraire toutes les opinions, tandis qu'on illustra du titre de grand ce Constantin, dont notre Clovis, suivit les traces, pour être, à la vérité, le fondateur de la religion chrétienne, mais en même tems l'impitoyable bourreau de sa famille, et la terreur de ses sujets. La postérité n'a tenu aucun compte des imputations calomnieuses imposées par la sottise et la partialité; elle a placé Julien à côté des Marc-Aurèle et des Antonin. Sous son règne, malheureusement trop

court, l'ordre renaissait, des bords de la Bretagne aux rives du Bosphore; les Germains et les Goths, défaits et réprimés, étaient forcés de s'arrêter devant un philosophe couronné, dont les vertus militaires rappelaient celles des beaux tems de la république. La discipline romaine avait repris son antique vigueur : Julien méditait encore une expédition, au retour de laquelle il voulait faire revivre la Rome des Fabricius et des Scipion; il lui restait à contraindre au repos les Perses, voisins turbulens, qui, continuellement, inquiétaient les limites orientales de l'empire : mais il trouva la mort au milieu des combats, où son courage l'engageait sans armure; et quelques historiens n'ont pas craint d'ajouter des circonstances absurdes et ridicules aux derniers momens d'un héros, qui mourut comme il avait vécu. Les deux années de son règne n'avaient pu suffire pour empêcher la ruine totale du grand corps, qu'il eût voulu reconstruire sur les bases auxquelles il devait sa grandeur. Jovien, an 363
qui lui succéda, ne put sauver l'armée qu'en faisant ère vulg.
avec les Perses un traité honteux; et ce traité enhardit de toutes parts les ennemis de l'empire expirant.

CHAPITRE IX.

Valentinien. — Valens. — Gratien s'associe à Théodose. — Il passe à Corcyre, qui lui fournit des troupes contre les Goths. — Maxime le détrône. — Théodose va le venger. — Les Corcyréens se joignent à lui. — Théodose les récompense après sa victoire. — Ils combattent les ennemis de l'empire, sous le commandement d'Aëtius, général de Valentinien III. — Cause de l'irruption des Vandales, etc.

VALENTINIEN, nommé empereur après la mort de Jovien, s'associa Valens son frère, et garda pour lui l'Occident. Après avoir battu les Germains et dompté les Saxons, il périt dans la guerre contre les Quades, qu'il avait vaincus. Gratien, son fils, qui lui succéda, et qui régnait également sur l'Occident, voulut venger mort de l'empereur Valens, son oncle, tué dans la Thrace par les Goths. Pour soutenir le fardeau de l'empire, il s'associa Théodose, auquel il donna Constantinople avec les provinces de l'Orient; la Grèce et

les Sept-Iles, comprises dans cette part, continuèrent à faire partie de l'empire d'Orient, jusqu'à sa destruction par les Latins.

Gratien rassembla ensuite en Italie l'armée qu'il devait conduire contre les Goths et les Germains. Il passa à Corcyre, qui lui fournit un secours de vaisseaux avec deux mille soldats de vieilles troupes, et se rendit enfin en Thrace, où il remporta sur les ennemis une victoire complète.

Passant à Corcyre, lors de son retour, il remercia le sénat du secours qu'il en avait obtenu, et attribua aux Corcyréens une partie de sa gloire et de ses triomphes. Abandonné peu après par ses soldats, à la bataille qu'il allait livrer à Maxime un de ses généraux, révolté contre lui, Gratien perdit en cette occasion l'empire et la vie.

Théodose le Grand vint venger Gratien et conserver l'Occident à Valentinien II, son fils, que le tyran en avait dépouillé. Il défit Maxime en plusieurs batailles, et lui fit trancher la tête après la victoire d'Aquilée. Les Corcyréens, qui contribuèrent à toutes ces expéditions, furent récompensés par Théodose de cette généreuse conduite, et obtinrent de lui des titres et

des prérogatives qui leur donnaient le premier rang parmi les Grecs.

A la mort de Théodose, l'empire fut partagé entre ses deux fils, Arcadius et Honorius, et ensuite entre Théodose II, fils d'Arcadius, et Constance, compagnon d'Honorius : il semble que les Corcyréens ne prirent aucune part aux événemens de leurs règnes. Il n'en fut pas de même de celui de Valentinien III, fils de Constance, qui lui succéda, et fut empereur d'Occident : les Corcyréens contribuèrent aux succès de ce prince contre les Goths, les Alains et les Francs, qu'Aëtius dompta successivement[1]. Ce général fut mal récompensé de ses services : l'empereur l'immola sur un soupçon, ou plutôt le sacrifia à la haine d'un de ses eunuques. La mort du meurtrier et les malheurs de tout l'empire, vengèrent la mémoire de ce grand homme.

Valentinien périt assassiné peu après par Maxime, qui voulut épouser Eudoxie, fille de Théodose, et femme de Valentinien; mais la vertueuse princesse, pour se soustraire à une aussi horrible nécessité, et

---

[1] Marmor. *Istoria di Corfù*, Lib. IV.

ne prévoyant pas toutes les suites du ressentiment qui la menaçait, aima mieux recourir à Genséric, roi des Vandales, que de se soumettre à l'assassin de son époux.

CHAPITRE X.

Ravages de Genséric. — Cruautés de Ricimer. — Puissance et colonies de Corcyre à cette époque. — Cette île est dévastée par les Vandales. — Les Corcyréens se joignent à la flotte de Léon Ier. contre eux. — Odoacre, roi des Hérules, s'établit en Italie. — Fin de l'empire romain d'Occident.

GENSÉRIC accourut d'Afrique avec une armée de barbares ; il battit et fit périr Maxime, ravagea l'Italie, et prit Rome qui fut livrée pendant douze jours au meurtre et au pillage. Le pape saint Léon, qui était parvenu à calmer Attila, roi des Huns, ne put rien obtenir de Genséric, moins accessible encore qu'Attila au sentiment de la pitié. Tout fut saccagé sans exception, et ce barbare, fatigué de meurtres et rassasié de pillage, n'abandonna sa proie qu'après un mois des plus épouvantables désordres.

Les Romains élevèrent à l'empire M. Avitus ; mais

les vertus paisibles et la modération, ne convenaient plus sur le trône, dans ces tems de trouble et de désolation ; c'était seulement la violence et la férocité de soldats sans frein, habitués au brigandage et à la sédition, qui disposaient alors des empires. Ricimer, an 456 ère vulg. généralissime des armées romaines, fit périr Avitus ; an 457 ère vulg. et Majorien, successeur de ce prince, ne put, malgré an 461 ère vulg. sa valeur dont il avait donné des preuves en Afrique contre les Vandales, échapper aux coups de ce traître. an 467 ère vulg.

Le même sort attendait Sévère III et Anthémius : Ricimer, maître de l'armée, les immola tous deux à sa jalouse rage. A cette époque, les débris de l'empire étaient tombés dans un état de barbarie pire que celle de ces peuples à demi sauvages, auxquels ont succédé les beaux tems de la Grèce.

L'histoire ne fait aucune mention des Iles Ioniennes, qu'on perd de vue au milieu de tous ces désordres, et sous des chefs qui pouvaient à peine gouverner leur capitale, ou maintenir leurs turbulentes légions.

Corcyre seule conserva quelque célébrité : elle étendait alors sa domination sur Leucade, Prevesa, l'ancienne Nicopolis, Fanaro, Parga, Gomenizze, voisine de l'Achéron, Bastia, autrefois Tympania, Strovisi et

d'autres villes considérables, qui toutes formaient à la métropole un domaine de près de cent-quarante lieues d'étendue.

Durazzo, Butrinto, Antigonia, Cimera ou Chimeron, située au pied des monts Acrocérauniens, et Apollonie, anciennement fameuse par les sciences qui y fleurirent et par l'éducation d'Auguste, étaient aussi des colonies tributaires de Corcyre.

Marcien avait succédé à Théodose II en Orient. Léon Ier. fut ensuite élevé à l'empire de Constantinople. Il fit de grands préparatifs contre Genséric, roi des Vandales; mais celui-ci le prévint, et se mit en mer avec une flotte considérable.

L'Italie, la Sicile, la Dalmatie furent ravagées, et Corcyre, qui jusques là avait échappé à la domination des barbares, ne put cette fois se soustraire à leur invasion. L'île entière fut saccagée, la forteresse put seule se défendre; ce qui fut d'autant plus heureux que le plus grand nombre des Corcyréens en état de porter les armes, étaient allés se joindre avec leurs vaisseaux, à l'armée que Léon envoyait en Afrique sous les ordres de Basilic.

Cette flotte, à laquelle Anthémius, empereur d'Oc-

cident, ajouta ses troupes, rencontra enfin Genséric et sa nombreuse armée navale.

La victoire des Grecs fut complète, et l'Africain put à peine se sauver avec quelques débris échappés au feu, au naufrage ou au fer du vainqueur.

Odoacre, roi des Hérules, s'établit en Italie à cette époque, après avoir vaincu et fait mourir dans Pavie, Oreste, général romain : il détrôna Popilius, dit Augustule, dernier empereur d'Occident, et se fit couronner roi d'Italie. Ce fut en 476 que s'opéra cette grande révolution, qui mit fin à un empire autrefois si puissant, et qui en livra les restes à diverses peuplades errantes, qui étaient venues, de toutes les contrées du monde, chercher une patrie sous des climats plus doux.

CHAPITRE XI.

Etablissement des Goths en Italie. — Règne de Justinien. — Bélisaire passe à Corcyre; il y obtient des secours d'hommes et de vaisseaux. — Ses succès. — Son rappel. — Ravages de Totila. — Il désole l'île de Corcyre, et brûle la ville. — Victoire de Narsès. — Fin du royaume des Goths en Italie. — Causes de l'arrivée et de l'établissement des Lombards. — Les Corcyréens se soulèvent sous le règne de Justin. — Ils combattent les Dalmates. — Règne de Phocas. — Victoires d'Héraclius. — Les Corcyréens se distinguent dans ses armées.

L'EMPIRE d'Orient, moins puissant dès son origine que celui d'Occident, se maintenait encore au milieu de l'incendie général; mais, gouvernés par de stupides tyrans, en proie aux disputes des théologiens, ses peuples superstitieux, n'eurent bientôt, lâches et avilis, plus rien de digne de la Grèce ni de Rome.

an 474 ère vulg. Zénon succéda à l'empereur Léon. Ce fut sous son règne et de son consentement, que Théodoric, roi des

Ostrogoths, conquit l'Italie sur Odoacre, qu'il fit pé- an 493
rir pour y établir une nouvelle dynastie, qui régna ère vulg.
cinquante neuf ans.

Anastase, Justin et Justinien furent ensuite succes- an 491
sivement empereurs de Constantinople. an 518

Justinien, heureux par ses généraux, Bélisaire et an 527
Narsès, dont les Perses, les Vandales et les Goths ère vulg.
avaient tour à tour éprouvé la vaillance, jouit en ingrat des victoires de ces illustres rivaux. Alors, comme dans les beaux tems de Rome, on voyait des rois captifs servir au triomphe des généraux de l'empire, et ces généraux eux-mêmes refuser des couronnes.

Théodat qui régnait sur les Goths en Italie, et qui avait épousé Amalasonte, fille de Théodoric, leur premier roi, ayant fait périr cette princesse, l'empereur Justinien saisit ce prétexte pour se déclarer contre lui, et chercher à rentrer en possession de l'empire d'Occident.

Bélisaire, chargé de cette entreprise, passa à Corcyre où il fut comblé d'honneurs; toute la jeunesse s'empressa de s'enrôler sous les ordres de ce grand homme, qui partit de l'île avec un renfort considérable de vaisseaux et de soldats.

Les succès de ce général répondirent d'abord à ce qu'on attendait de lui; en peu de tems il eut soumis la Sicile avec la Lucanie, et pris Naples. S'étant ensuite approché de Rome, il y fut appelé et accueilli par le peuple, qui le reçut en triomphateur.

Théodat fut mis à mort par ordre de Vitigès, que les Goths élurent pour nouveau roi, comme étant plus capable de les commander dans le danger pressant où ils étaient réduits par Bélisaire.

Vitigès, ayant assemblé à Ravenne une armée de cent cinquante mille hommes, vint mettre le siége devant Rome, qu'il tint inutilement assiégée pendant vingt mois. Les Romains, aidés des Grecs, se défendirent si vaillamment, que les Goths, après des pertes immenses, furent enfin forcés de lever le siége. Bélisaire, aidé de Narsès, qui se joignit à lui avec un renfort considérable, les poursuivit avec ardeur, et tous deux allèrent assiéger Vitigès dans Ravenne; ce vaillant roi, malgré sa défense, fut pris et conduit à Constantinople, sous l'escorte de la flotte corcyréenne.

an 541 ère vulg. Totila, choisi par les Goths pour le remplacer, eut de grands succès en Italie. Bélisaire, que l'empereur Justinien avait envoyé contre les Perses, fut rappelé,

et prit de nouveau le chemin de l'Italie en passant par Corcyre, qui lui donna encore un secours considérable.

Mais ce grand homme ne put cette fois sauver Rome, qui fut prise sous ses yeux. Cependant il parvint de nouveau à en chasser l'ennemi, et déjà même il essayait de réparer les ravages qu'il y avait faits, quand il fut rappelé bientôt après. Toujours en butte à l'envie des courtisans et à la jalousie de l'empereur lui-même, il fut puni d'avoir su gagner, par ses services et ses vertus, l'amour et le respect des peuples.

Totila, profitant de l'éloignement de ce héros, rentra dans Rome et s'empara bientôt de tout le domaine de l'empire en Italie, excepté de Ravenne, Ancône et Otrante. Il envoya ensuite une armée conquérir la Sicile, pendant qu'une autre armée assiégeait Ancône par terre et par mer. an 549 ère vulg.

L'empereur, effrayé des immenses progrès des barbares, envoya Narsès pour s'y opposer; celui-ci conduisit son armée par terre, afin de se joindre à Vitalien qui l'attendait en Illyrie avec plusieurs légions.

Totila, pendant ce tems, envoya dans la Grèce une armée, qui signala son passage par des ravages hor-

ribles. L'Épire, l'Étolie, l'Acarnanie, éprouvèrent ses fureurs. L'île de Corcyre fut dévastée, la ville réduite en cendres, et la plupart des habitans exterminés. Ceux qui survécurent, brûlant de se venger, allèrent, dès que les Goths eurent quitté leur île désolée, se joindre à la flotte de Vitalien qu'ils dirigèrent vers Ancône : ils attaquèrent l'armée qui l'assiégeait, avec une telle rage, que, de quarante sept bâtimens ennemis, dix seulement résistèrent au premier choc et purent prendre la fuite; mais ils furent brûlés peu après.

Narsès de son côté vengea la Grèce par une victoire
an 551 ère vulg. signalée sur les Goths, à la suite de laquelle leur roi Totila périt.

Téjas, qui lui succéda, ne fut pas plus heureux: Narsès, aidé des Lombards, reconquit sur lui toute l'Italie, et mit fin au règne des Goths dans cette
an 552 ère vulg. contrée.

Justin II parvint à l'empire d'Orient, après la mort de Justinien, son oncle; l'impératrice Sophie, son épouse, qui haïssait Narsès, ne reconnut que par des outrages et par la privation du commandement des armées, les grands services qu'avait rendus ce général. Indignement outragé par cette femme altière, qui

lui avait envoyé une quenouille, il s'en vengea en appelant en Italie Alboin, roi des Lombards, avec lequel il avait dès long-tems contracté une étroite amitié. Celui-ci accourut à la tête d'une nombreuse armée; et après plusieurs victoires sur les troupes de l'empire, il établit le royaume des Lombards en Italie, et fixa sa résidence à Pavie. Ravenne avec son an 570 district resta seule à l'empereur d'Orient. Il en forma ère vulg. un gouvernement qu'il confia à Longin, premier an 572 exarque. ère vulg.

Justin, incapable de porter le sceptre, et gouverné par l'impératrice Sophie qui le plongeait dans toutes sortes de débauches, laissait dévorer les provinces de l'empire par des préteurs, qui, sûrs de l'impunité, y commettaient les plus épouvantables exactions. Les Corcyréens, de la fidélité desquels on ne tenait nul compte, se révoltèrent contre l'un d'eux, et le tumulte devint si grand, que l'empereur, qui en fut informé, aima mieux satisfaire aux justes réclamations de ces insulaires, et leur rendre certains priviléges qu'ils réclamaient, que de risquer de perdre cette île et peut-être l'armée qu'il eût chargée de la remettre sous son obéissance.

an 578 ère vulg. Tibère succéda à Justin; ce prince gouverna l'empire avec sagesse, et mérita par sa modération et l'éclat de ses vertus, les regrets universels que causa sa mort. Il désigna pour son successeur, Maurice, son gendre, qui régna vingt ans.

an 582 ère vulg. Sméraldus fut chargé par cet empereur de contenir les Lombards, qui faisaient de nouvelles incursions dans l'exarchat de Ravenne. Les Grecs joignirent à son armée un certain nombre de troupes, qui contribuèrent aux succès que remporta cet exarque sur les ennemis, et à la prise du duc Féroald, l'un de leurs chefs [1].

Les Corcyréens ne combattaient pas toujours par les seuls ordres de l'empereur, et sous les chefs étrangers qu'il leur donnait. Souvent ils réprimèrent l'audace de leurs voisins, et parvinrent à arrêter, de leur propre mouvement, les courses des peuples qui ravageaient les provinces assujéties à la domination de

[1] Ici paraissent pour la première fois ces titres nouveaux, si nombreux aux premiers tems de la féodalité qui s'établissait, et dont il ne reste plus que ceux de Ducs, de Comtes et de Barons. *Note des Édit.*

Corcyre. Les Dalmates, dans ce tems, secouèrent le joug de l'obéissance et se soulevèrent ouvertement. Les troupes impériales, occupées loin du point de la révolte, ne pouvaient y porter remède. Les Corcyréens seuls prirent les intérêts de leur empereur : ils armèrent et défirent complètement les rebelles, qu'ils forcèrent à rentrer dans le devoir.

Phocas usurpa sur l'avare Maurice l'empire d'Orient, après avoir fait mourir ce malheureux prince et ses cinq fils. Héraclius délivra la terre de ce monstre, et fut élevé à l'empire en 610. an 602 ère vulg.

Éleuthère, nommé exarque de Ravenne, fut chargé de punir la rébellion de Conopsin, qui s'était déclaré roi de Naples. Il reçut un secours des Corcyréens, et, après avoir pacifié l'exarchat, il alla attaquer Naples, et y fit mourir le rebelle Conopsin : mais bientôt, marchant lui-même sur ses traces, il voulut enlever à l'empereur d'Orient ses possessions d'Italie ; ses soldats punirent de mort sa trahison.

Héraclius, ne pouvant obtenir la paix de Chosroës, roi de Perse, se décida à porter la guerre dans ses états. Les Corcyréens joignirent soixante navires et quatre mille vieux soldats à l'armée impériale. Héra- an 610 ère vulg.

de 622 à 627 ère vulg. clius, après plusieurs avantages sur Chosroës, remporta une grande victoire à Azoth en Palestine, et força ce monarque à fuir en Mésopotamie : il défit ensuite successivement Salbarus, général persan, Saim, et enfin Piazatem qui était venu à sa rencontre avec toutes les forces de la Perse. La paix se fit peu après entre Héraclius et Siroës, fils de Chosroës, qui emprisonna et détrôna son père. Il rendit aux Romains la vraie croix, tombée au pouvoir de ses prédécesseurs, et qu'on rapporta en triomphe. Les Corcyréens, qui, par leur valeur et l'habileté de leurs manœuvres, avaient beaucoup contribué aux succès de l'empereur, revinrent dans leur île, couverts de gloire et chargés d'un riche butin.

Héraclius s'occupa ensuite des affaires d'Italie. Il y envoya Isace, patrice de Constantinople, avec la dignité d'exarque. Isace vainquit Maurice qui aspirait au trône d'Italie. Il mourut peu après, et fut remplacé par Théodore Callipsa, que Rotharis, roi des Lombards, vainquit près de Modène.

CHAPITRE XII.

Les Corcyréens combattent contre les Sarrasins, sous le commandement du général Alipius. — Ils secourent Constantinople assiégée par les Sarrasins, sous le règne de Léon l'Isaurien. Cet empereur leur donna Durazzo et l'Arta. — Les Corcyréens envoyent un secours à Léon IV, contre les Bulgares. — La flotte de Pépin est défaite par celle des Vénitiens et des Corcyréens. — Nicéphore. — Michel Ier. — Léon V bat les Bulgares, et fait une trêve avec eux. — Ravages des Sarrasins. — Victoires des Turcs. — Causes de leurs progrès.

HÉRACLIUS-CONSTANTIN, qui succéda à son père Héraclius, ne régna que trois mois : Martine, sa belle-mère, le fit assassiner pour mettre sur le trône Héracléonas son propre fils. L'un et l'autre jouirent peu de ce crime. Constant II, fils d'Héraclius-Constantin, soutenu par la faveur du peuple, chassa Martine et son fils, et fut proclamé empereur d'Orient. an 641 ère vulg. an 642 ère vulg.

Il envoya Alipius, pour défendre l'Italie contre les incursions des Sarrasins, qui la ravageaient de toutes

parts. Corcyre, Céphallénie, Zacynthe avaient éprouvé la fureur de ces nouveaux ennemis, qui tournaient leurs armes contre la Sicile, quand Alipius partit de Naples avec une flotte nombreuse, dans laquelle se trouvaient soixante bâtimens des îles de la Grèce. Ce général attaqua les Sarrasins, et remporta sur eux une victoire complète.

an 663 ère vulg. L'empereur Constant, voulant porter lui-même la guerre en Italie contre les Lombards, partit de Constantinople, et aborda à Tarente; de là il se rendit à Rome: mais oubliant bientôt l'objet de son voyage pour se livrer à toute son avarice, il dépouilla cette ville de ses richesses, les églises et les palais de leurs ornemens, et après avoir laissé partout des traces de sa cupidité, il vint à Syracuse gouverner son empire. Il
an 668 ère vulg. y continua ses exactions, et mourut assassiné en 668.

Son fils Constantin III lui succéda. Les Sarrasins eurent d'abord de grands avantages sur ses troupes, et lui enlevèrent Syracuse avec les immenses richesses que son père y avait amassées. Mais étant retourné à Constantinople, l'empereur assembla une flotte considérable, vint à la rencontre des Sarrasins, leur livra bataille, et remporta sur eux une grande victoire.

Les habitans des Iles Ioniennes, continuellement inquiétés par les irruptions des Sarrasins, et toujours en armes contre eux, servirent utilement de leurs vaisseaux et de leurs soldats l'empereur Constantin III et Justinien II son fils. Enfin, ces barbares ayant été an 685 ère vulg. battus dans l'Asie, puis dans l'Afrique où ils s'étaient retirés, furent forcés de demander la paix et de payer à l'empire un tribut annuel.

Léonce, Tibère III, Philippique Bardane, Anastase II, Théodose III et Léon l'Isaurien, occupèrent successivement le trône de Constantinople.

Sous le règne de Léon, les Sarrasins firent, par terre et par mer, le siége de Constantinople, qu'ils tinrent étroitement bloquée pendant deux ans. Les Corcyréens, quoique harcelés sans cesse par ces barbares qui occupaient la Sicile, portèrent à la capitale de l'empire de fréquens secours d'hommes et de vivres, et ces secours contribuèrent sans doute à sa longue résistance. Aussi Léon, délivré des Sarrasins, récompensa le zèle et le courage des Corcyréens, en leur accordant par un décret la possession de Durazzo et de l'Arta, avec un domaine de cinquante milles aux environs de ces villes.

an 741 ère vulg. A la mort de Léon l'Isaurien, son fils Constantin IV, dit Copronyme, lui succéda. Cet empereur ne se rendit célèbre que par son zèle contre le culte des images et ses cruautés contre les catholiques. Il allait combattre les Bulgares qui, depuis long-tems, inquiétaient l'empire, quand il fut attaqué de la peste, an 775 ère vulg. dont il mourut. Son fils Léon IV lui succéda. Sous le règne de ce prince, les Corcyréens se révoltèrent contre un gouverneur envoyé dans leur île, pour en tirer des sommes considérables. L'empereur, irrité de cette rébellion, se préparait à en tirer vengeance, quand une armée de Bulgares, s'approchant de Constantinople par le Pont-Euxin, vint menacer l'empire d'un pressant danger. Léon IV alors, bien loin de mettre à exécution ses projets sur Corcyre, se vit forcé de lui demander du secours, et il s'estima heureux an 780 ère vulg. d'en obtenir quatre-vingts bâtimens. A sa mort, qui arriva sur ces entrefaites, Constantin VI, son fils, âgé neuf ans et quelques mois, lui succéda sous la tutelle d'Irène, cette illustre athénienne, dont on a tant vanté l'esprit et la beauté. Les crimes de son insatiable ambition, et les vices qu'elle porta sur le trône, n'ont que trop répandu sa funeste célébrité.

Tous les écrivains du tems y ont contribué à l'envi ; elle convoqua à Nicée le septième concile œcuménique, auquel assista Philippe, évêque de Corcyre : c'est sous son règne que furent tracées les limites de l'empire d'Orient et de celui d'Occident, rétabli par Charlemagne. L'île de Corcyre et ses colonies, toutes les îles de la mer Ionienne et de la mer Égée, la Grèce, la Dalmatie, l'Illyrie firent partie des états d'Irène.

Irène, après avoir fait périr les deux frères de Constantin et cet empereur lui-même, devint odieuse à tous ses sujets. Nicéphore parvint sans peine à la détrôner, et les suffrages du peuple lui décernèrent ensuite un sceptre qui avait été si despotique entre les mains de l'impératrice.

Pépin, fils de Charlemagne, passa en armes dans la Dalmatie : Nicéphore envoya pour le combattre Nicolas, qui vint assembler son armée à Corcyre. Là, s'étant joint à la flotte des Corcyréens et à celle des Vénitiens, dont il commence à être question vers cette époque, il contraignit Pépin à retourner dans son royaume d'Italie. Cette flotte servit ensuite l'empereur an 811 ère vulg.
d'Orient contre les Bulgares. Nicéphore étant mort,

l'horreur que laissa sa mémoire, fit éloigner du trône Staurace son fils.

Michel I, dit Curoplate, prince sage et prudent, fut élevé à l'empire, dont il s'occupait à réparer les maux, quand les Bulgares l'attaquèrent : il fut vaincu, et sa défaite donna lieu à la révolte de Léon V, dit l'Arménien, qui le détrôna. Ce nouvel empereur obtint de grands secours de la Grèce et de toutes les provinces de l'empire, contre les Bulgares qui le menaçaient. Les Corcyréens seuls lui envoyèrent quatre-vingts navires et huit mille soldats. Avec toutes ces forces, Léon marcha à l'ennemi, remporta une grande victoire en 814, qui fut suivie, trois années après, d'une trève de trente ans.

L'empereur ne jouit pas long-tems des fruits de sa victoire ; il périt victime d'une conspiration qui plaça sur le trône Michel II, dit le Bègue : ce prince languissait à Constantinople dans de honteux plaisirs, sans songer à veiller au salut de l'état, pendant que les Sarrasins ravageaient les provinces, sans trouver de résistance, et faisaient partout d'immenses progrès. Ce fut sous le règne de Michel, que la Sicile et tout ce qui restait de l'empire d'Orient en Italie, devint la

proie des barbares : les habitans des Iles Ioniennes osèrent leur résister, les combattirent et parvinrent à leur arracher, après plusieurs victoires, quelques-unes de leurs conquêtes.

L'empereur Michel, qui mourut en 829, par suite de débauches, eut pour successeur Théophile son fils, qui ne sut pas encore préserver les terres de l'empire des incursions des barbares. Les Sarrasins, après l'avoir vaincu en plusieurs rencontres, désolèrent une partie des contrées soumises à sa domination, sous les ordres de Séba : ils portèrent leurs ravages dans l'île de Corcyre, mais sans pouvoir s'emparer de la forteresse, défendue par le courage et le patriotisme des citoyens. A Théophile, incapable de soutenir le poids de sa couronne, et d'en faire respecter l'honneur et la dignité, succéda un fils trop digne de lui, le lâche Michel III, qui, loin de défendre ses sujets, trouvait un barbare plaisir à verser leur sang de ses propres mains : aussi son règne fut-il pour l'empire une époque de malheur et d'avilissement, dont les Sarrasins surent habilement profiter.

de 842 à 867 ère vulg.

Enfin le trône, si long-tems souillé et déshonoré par des princes faibles et sanguinaires, fut occupé

par un homme digne de s'y asseoir, et capable d'en relever l'éclat. Basile, dit le Macédonien, qui parvint à l'empire en 867, arrêta les incursions et les ravages des barbares; et par la sagesse et la douceur de son administration, il ferma les plaies de l'état. Après un règne glorieux et trop court, il périt d'un accident à
an 886 ère vulg. la chasse. Il accorda de grands priviléges aux Corcyréens, qui, par leur dévouement et leur courage, contribuèrent beaucoup à ses succès.

Léon VI, fils de Basile, qui lui succéda, mérita le surnom de philosophe, par la protection qu'il accorda aux belles lettres; mais toujours malheureux dans ses efforts contre les Bulgares et les Sarrasins, il fut assez impolitique pour implorer le secours des Turcs contre ses ennemis. Les Ottomans apprirent ainsi à connaître la faiblesse de l'empire de Constantinople, dont ils devinrent à leur tour le fléau le plus dangereux.

CHAPITRE XIII.

Arsinius, évêque de Corcyre. — Victoire des Corcyréens contre les pirates. — Victoires de Nicéphore Phocas. — Cause de la perte de ses conquêtes, et de sa mort. — Jean Zimiscès. — Basile II, et Constantin III; victoires de ces deux princes. — Zoé et Théodora, impératrices. — Causes des guerres de Robert Guiscard avec l'empire d'Orient. — Ses victoires. — Sa mort dans l'île de Corcyre.

CONSTANTIN VII, dit Porphyrogénète, âgé de sept ans, succéda à Léon le Sage, sous la tutelle de l'impératrice Zoé sa mère. Cette princesse, douée d'une vertu mâle et d'une grande habileté dans les affaires, gouverna sagement l'empire pendant la minorité de son fils. Son règne, assez brillant, semble placé parmi ceux de tant de princes incapables et cruels, pour rendre ceux-ci encore plus odieux : une femme venait consoler le monde en le gouvernant. Les Bulgares furent repoussés, et la paix se fit avec les Sarra- en 912 ère vulg.

sins; mais bientôt Constantin, régnant par lui-même et livré à ses flatteurs, ôta les rênes du gouvernement à celle qui les avait tenues avec gloire, et la relégua dans un lieu d'exil : il associa à l'empire Romain I, dit Lacapène, dont il épousa la fille. Dès-lors, tout changea dans l'état; le gouvernement sage et modéré de l'impératrice Zoé, fut remplacé par un gouvernement tyrannique; et les peuples, accablés d'impôts, gémirent sous l'oppression des chefs des provinces, qui étaient devenus d'impitoyables exacteurs.

an 929 ère vulg. Corcyre, dans ce tems, fut sur le point d'être la proie des barbares, qui s'étaient approchés pour ravager l'île; mais Arsinius, alors évêque de ce pays, n'hésita pas à se dévouer pour conjurer l'orage qui allait fondre sur son troupeau : il alla se livrer aux pirates, qui le retinrent dans l'espoir d'en tirer une riche rançon. A peine cette généreuse résolution de l'héroïque pasteur fut-elle connue à Corcyre, que tous les habitans se décidèrent de suite à l'arracher des mains des ennemis; en effet, ils attaquèrent les corsaires, et remportèrent sur eux une victoire complète, dont Arsinius fut pour eux la plus douce récompense.

Ce respectable prélat semblait être pour ses conci-

toyens, comme une providence destinée à les préserver de tous les malheurs. Peu de tems après la tentative des barbares sur Corcyre, un des ministres de Constantin, chargé d'y lever un tribut et des impôts considérables, ne pouvant y satisfaire toute sa cupidité, accusa les Corcyréens de rébellion, et leurs magistrats de félonie. L'empereur, irrité, manda les accusés à son tribunal, pour y rendre compte de leur conduite. Les insulaires avaient tout à redouter des perfides suggestions du ministre auprès du prince, et ils en auraient été les victimes, si le vertueux Arsinius ne se fût encore offert, pour détourner les maux qui allaient les accabler. Malgré son grand âge, les fatigues et les dangers d'un long voyage ne purent l'effrayer : il alla porter au pied du trône les justes plaintes de ses concitoyens, dont il obtint enfin le pardon. C'était par un acte de générosité et de dévouement qu'il devait terminer sa vie : la mort le frappa à Corinthe; et il ne put, à ses derniers instans, voir un pays qu'il avait sauvé deux fois. Les Corcyréens, jaloux de posséder ses restes, obtinrent son corps des Corinthiens. Il fut transporté à Corcyre, placé dans la cathédrale avec une inscription grecque,

destinée à consacrer le souvenir des vertus et des belles actions du prélat, dont la mémoire fut toujours depuis en grand honneur dans l'île.

an 959 ère vulg. A cette époque à peu près, mourut Constantin Porphyrogénète : l'histoire de ces tems, qui n'est qu'un long détail de crimes et de lâchetés, a laissé planer les plus odieux soupçons sur Romain II, fils de cet empereur, qui lui succéda. Impatient de régner, il fit, dit-on, empoisonner son père, pour arriver plus vite au trône. Son règne, d'ailleurs, ne fut pas sans illustration; et il fut heureux dans ses expéditions contre les Sarrasins, qui, de toutes parts, menaçaient l'empire : mais tout l'honneur de ses triomphes doit être attribué à Nicéphore Phocas, qui commanda ses armées avec gloire, et acquit la réputation d'un grand
an 961 ère vulg. capitaine. Les Corcyréens, sous ses ordres, furent employés à la reprise de l'île de Crète, et à d'autres opérations maritimes qui, toutes, furent couronnées de succès.

an 963 ère vulg. Ce général fut unanimement élevé à l'empire d'Orient, après la mort de Romain II, dont il épousa la veuve. Son premier soin fut d'enlever l'Italie aux Sarrasins : il voulait réunir ensuite toutes les parties

éparses de l'empire romain. Il manda ses troupes à Corcyre, où, par son ordre, soixante navires, équipés et montés par les habitans des Iles Ioniennes, se tenaient prêts sous les ordres de Nicolas Vaglioniti, qu'ils avaient élu pour leur duc ou chef. Son armée débarqua en Calabre, en chassa les Sarrasins, reprit sur eux la Pouille et la Sicile entière, et les poursuivit jusqu'en Afrique. Elle traversa ensuite l'Égypte, et alla par terre jusqu'à Antioche dont elle s'empara.

Depuis long-tems l'empire d'Orient ne s'était élevé à un tel degré de puissance; mais le fruit de tant de victoires fut bientôt perdu. Nicéphore avait promis sa fille Théophanie à Othon le Grand, empereur d'Occident, pour Othon II son fils. Il la refusa ensuite aux ambassadeurs de ce prince; et l'empereur d'Occident, à la tête d'une nombreuse armée d'Allemands, eut bientôt arraché aux Grecs leur nouvelle conquête, et même ce qu'ils avaient possédé de tout tems en Italie.

Ces malheurs donnèrent lieu à la révolution qui coûta la vie à Nicéphore II, et mit sur le trône Zimiscès son meurtrier. Celui-ci accorda à Othon la princesse Théophanie, et fit à ce prix la paix avec lui. an 969. ère vulg. an 970. ère vulg.

Un empereur acceptait ainsi une épouse des mains du meurtrier d'un autre empereur.

Toutefois Zimiscès, parvenu au trône par un crime, s'en montra digne par de grandes qualités et des vertus; les peuples respirèrent sous son règne, qui dura sept ans. Il s'était associé Basile et Constantin, fils de Romain le Jeune, qui régnèrent après lui.

an 976 ère vulg.

an 1014 ère vulg.

Les Bulgares furent domptés et soumis sous le règne de ces deux princes, dont les armes furent également heureuses en Italie. Corcyre devint leur place d'armes pour les opérations maritimes. Moloccus, général de Basile, s'empara de la Sicile par le secours des insulaires grecs, qui fournirent quarante navires pour cette opération. Ils se distinguèrent aussi à la défense de Bari et d'Otrante, qui résistèrent pendant trois ans aux efforts de Drogon, souverain de la Pouille.

Basile II, heureux dans la guerre, sage et vertueux dans la paix, mourut après un règne de cinquante ans. Son frère Constantin, qui lui survécut, laissa pour successeur à l'empire, Romain III, surnommé Argire, auquel il avait donné en mariage Zoé sa fille.

Les Sarrasins profitèrent de l'indolence et de la

faiblesse de cet empereur, pour s'emparer de la Syrie, et menacèrent d'autres provinces. Une de ces révolu- an 1034 ère vulg. tions si fréquentes dans l'histoire du Bas-Empire, fit perdre à Romain la couronne et la vie : Zoé son épouse l'empoisonna, pour mettre sur le trône Michel le Paphlagonien, son amant. Ce prince était incapable de soutenir seul le fardeau qui lui était imposé; cependant, ses généraux remportèrent des victoires sur les Bulgares et les Sarrasins, les ennemis les plus acharnés de l'empire. Michel, craignant pour lui-même le sort que son épouse avait fait subir au malheureux Romain, quitta l'empire, et se retira dans un monastère, où il termina ses jours. Michel V son an 1041 neveu, qu'il avait indiqué pour son successeur, ne ère vulg. régna que quelques mois : il fut remplacé par l'impératrice Zoé, qui s'associa Théodora sa sœur. Ce fut la an 1042 première fois que l'on vit les rênes du gouvernement ère vulg. entre les mains de deux femmes; mais tout était possible dans ces tems, où les droits des peuples étaient foulés aux pieds, où l'on ne connaissait plus de règle d'hérédité, où enfin il suffisait d'un crime pour arriver au pouvoir suprême. Ce qui fut bientôt un nouveau sujet d'étonnement, ce fut de voir Constantin

Monomaque, amant de la princesse Zoé, appelé à partager aussi le gouvernement de l'état. Ce monstre régna pendant douze ans, pour le malheur et la désolation de ses sujets; et cependant, durant un aussi long espace de tems, la tranquillité publique ne fut troublée que par une légère révolte d'un certain G. Moniacus : il avait essayé de soulever l'armée d'Épire; mais défait et contraint de prendre la fuite, il alla chercher un asyle à Corcyre, d'où il fut conduit
an 1054 ère vulg. chargé de fers à Constantinople. Théodora, après la mort de Zoé et de Monomaque, régna seule pendant
an 1056 deux ans; Michel VI, dit Stratiotique, lui succéda,
an 1057 ère vulg. et résigna l'empire un an après à Isaac Comnène, qui le céda lui-même à Constantin Ducas, en se retirant dans un monastère.

an 1059 ère vulg. Constantin Ducas, après avoir régné huit ans en bon prince, laissa trois fils en bas âge, sous la tutelle
an 1067 d'Eudoxie, son épouse.

an 1068 ère vulg. Eudoxie avait juré de ne pas se remarier : cependant l'intérêt de l'état et celui de ses enfans lui firent presque un devoir de violer ses sermens; et vers 1068, elle épousa Romain Diogène, brave et habile général, qui l'aida à conserver l'empire à ses deux fils.

Romain, après avoir vaillamment combattu les ennemis, fut pris par les Turcs, qui commencent alors à paraître sur la scène du monde. Michel VII, un des fils de l'impératrice, profitant de son absence, s'empara de la couronne, exila Eudoxie sa mère, et fit périr Romain à son retour de captivité. Nicéphore, dit Botoniate, se souleva contre lui et lui ôta l'empire, avec l'aide des Turcs en 1078. Il fut facile à Michel VII de faire entrer dans sa querelle Robert Guiscard, duc de la Pouille et de la Calabre, dont il fit épouser la fille à Constantin Ducas, son fils. Robert vint assiéger Durazzo. La place fut secourue par les Vénitiens et les Corcyréens, qui battirent les assiégeans et les forcèrent à la retraite. Robert revint bientôt continuer par mer le siége de Durazzo, tandis que Boëmond son fils l'attaquait par terre.

an 1071 ère vulg.

an 1077 ère vulg.

an 1081 ère vulg.

Alexis Comnène, après avoir détrôné Nicéphore Botoniate, était alors empereur d'Orient: il s'approcha de l'armée ennemie, se joignit à Butrinto au secours des Vénitiens et des Corcyréens, et présenta enfin à Robert la bataille qu'il perdit. Corcyre l'accueillit dans sa défaite, ainsi que les restes de l'armée vaincue: Alexis passa dans cette île une partie de

l'hiver, et pendant ce tems Durazzo tomba au pouvoir de Robert, qui repassa ensuite en Occident et laissa en Grèce Boëmond, son fils.

Alexis quitta Corcyre pour retourner à Constantinople : il eut ensuite quelques avantages sur Boëmond; mais Robert accourut de nouveau avec une flotte de trois cents voiles; il descendit en Grèce, et ayant rencontré l'empereur, il remporta sur lui une grande victoire, à la suite de laquelle il débarqua au promontoire de Cassopo, dans l'île de Corcyre. Il aurait sans doute ajouté cette île à ses autres conquêtes, si la mort n'eût terminé sa longue et glorieuse carrière à Casopoli, fort construit sur un promontoire de l'île de Corfou [1]. L'armée qui accompagnait ce prince, quitta bientôt l'île de Corcyre, emportant avec elle le corps de son roi. A peine fut-elle éloignée, que Durazzo et les autres villes grecques, prises par les Normands, se soulevèrent contre eux, et se remirent sous l'obéissance de l'empereur Alexis Comnène.

---

[1] Giannon. *Hist. civ. du roy. de Naples*, Tome II.

CHAPITRE XIV.

Première croisade. — Victoires de Roger Ier., roi de Sicile. — Prise de Corcyre, Céphallénie, etc. — Guillaume le Méchant lui succède. — L'empereur Manuel Comnène reprend l'île de Corcyre.

LES souverains de l'Europe, effrayés des prodigieux succès des musulmans, songèrent à cette époque à y mettre un frein. La religion était le plus puissant mobile sur l'esprit des peuples; elle servit de prétexte à des armemens immenses, et l'on publia la première croisade. an 1096 ère vulg.

Les princes chrétiens se réunirent à Durazzo; ils en partirent pour se rendre à Antioche, qui tomba entre leurs mains, ainsi que Jérusalem et toute la terre sainte.

La défiance et l'inimitié qui s'élevèrent bientôt entre les Grecs et les Latins, mirent un terme à ces premiers succès, et causèrent ensuite leur ruine com-

mune. Ils furent forcés d'abandonner ces lieux illustrés par des prodiges de valeur et d'héroïsme, et qui sont maintenant livrés à la plus stupide barbarie.

Boëmond, ennemi juré d'Alexis, chercha à surprendre Durazzo, en revenant de la terre sainte : les Vénitiens et les Corcyréens le forcèrent encore à renoncer à son entreprise : il se retira en Italie, après avoir porté le fer et le feu sur les terres de l'empire.

Jean II Comnène, surnommé Calo-Jean, succéda à son père Alexis. Il pacifia l'empire par des victoires sur les barbares et par le mariage de sa fille avec Guillaume, duc de la Pouille. Mais Roger I[er], roi de Sicile, indigné de l'alliance de Guillaume son oncle, avec les Grecs, s'empara de la Pouille et de la Calabre; il se fit donner ensuite par l'anti-pape Anaclet, et plus tard par Innocent II, le titre de roi des Deux-
an 1143 ère vulg. Siciles. Son ambition ne s'arrêta point à ces premiers succès : il déclara la guerre à Manuel Comnène, qui venait de succéder à Calo-Jean son père; et portant ses armes jusques dans le cœur de l'empire grec, il s'empara de l'île de Corcyre, de Céphallénie, de Co-
an 1146 ère vulg. rinthe, d'Athènes, de Négrepont, et menaça Constantinople. Manuel, aidé des Vénitiens, parvint à le

repousser de sa capitale ; il le contraignit ensuite à abandonner les provinces de l'empire, et se disposa à lui enlever aussi l'île de Corcyre, la seule conquête que Roger eût conservée.

Les préparatifs de l'empereur pour cette expédition furent considérables. Le roi Roger était mort quand elle eut lieu; et Guillaume le Méchant, son fils, s'occupa peu de la conservation de cette île; il n'y envoya aucun secours. an 1155 ère vulg.

Manuel, après avoir fait débarquer son armée et s'être emparé de la campagne, assiégea le château de mer, défendu par une garnison de plus de mille soldats. Il y fit donner plusieurs assauts, mais toujours en vain; ce qui le décida, après avoir fait une perte considérable, à convertir le siége en blocus. Il se rendit maître ainsi, en assez peu de tems, de la place, qui ne pouvait recevoir aucun secours. L'empereur, avant de quitter l'île de Corcyre, fit fortifier la ville avec plus de soin, ajouta encore aux défenses du château, et chercha de toutes manières à s'assurer la possession de cette île importante. Il la divisa ensuite en plusieurs fiefs séculiers ou écclésiastiques, avec l'obligation à chaque feudataire de servir, en

tems de guerre, avec un certain nombre de troupes. Les Corcyréens élevèrent à la gloire de cet empereur une statue de marbre, au bas de laquelle ils placèrent une inscription grecque [1] qui rappelle ses victoires sur les Siciliens. Manuel, de retour à Constantinople, fit une alliance avec Étienne, roi de Hongrie, contre les Vénitiens qui avaient refusé de le seconder dans ses expéditions maritimes. On leur enleva de concert Spalatro, Raguse et une partie de l'Esclavonie; mais ces avantages furent de peu de durée.

Michel, duc de Venise, battit la flotte impériale, récupéra ce qu'avait perdu la république, et s'empara de l'île de Négrepont : il tenta vainement alors la fidélité des Corcyréens; ils repoussèrent ses insinuations, aussi bien que les attaques de Guillaume, roi de Sicile.

---

[1] Voyez l'explication des Médailles et Inscriptions.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE IV.

HISTOIRE DES SEPT-ILES, SOUS LE GOUVERNEMENT DES DUCS, JUSQU'A LA MORT DE SOLIMAN, EN 1566[1].

PREMIÈRE PARTIE.

ILE DE CORFOU.

CHAPITRE PREMIER.

Érection du duché de Corfou. — Alexis Ier., duc, conspire contre Alexis II, empereur d'Orient, et le détrône. — Il s'allie à Guillaume, roi de Sicile, contre Andronic. — Cet empereur le réduit en captivité. — Isaac l'Ange succède à Andronic, et délivre le duc Alexis Ier. — Celui-ci conspire encore, et est relégué dans un monastère. — Son

[1] Les îles de Corfou, de Céphalonie, d'Ithaque, de Zante, de Leucade et de Naxos furent érigées en duchés par les Latins, après la conquête de l'empire d'Orient; pour Corfou, elle demeura, avec l'Épire, sous la domination d'un prince grec. Cette différence m'a obligé de former dans ce livre des sections qui se subdivisent elles-mêmes en chapitres, selon la quantité des matières qu'elles contiennent.

fils, Michel Ier., lui succède. — Les croisés passent à Corfou. — Alexis III, Alexis IV et Alexis V, empereurs d'Orient. — Michel II, Michel III, ducs de Corfou. — Théodore, usurpateur.

---

an 1180 ère vulg. EMMANUEL-COMNÈNE, outre son fils légitime, Alexis II, destiné à succéder à l'empire, eut plusieurs fils naturels. Voulant leur donner des établissemens avantageux, il forma dans la Grèce différens petits états, dont il leur confia la souveraineté. A la mort de l'empereur, Alexis II son fils monta sur le trône, sous la tutelle d'Andronic, son oncle : toutes les précautions semblaient prises pour mettre le jeune prince à l'abri des dangers; mais ce fut dans sa propre famille, et dans ceux destinés à le soutenir, qu'il rencontra ses ennemis les plus acharnés, et les auteurs de sa perte. Un des fils naturels d'Emmanuel-Comnène, nommé Alexis, qui avait eu en partage l'Épire,
an 1182 ère vulg. l'Étolie et l'île de Corfou, avec le titre de prince d'Épire et de duc de Corfou, se ligua avec Andronic Comnène, contre l'empereur, qui perdit la couronne et la vie : sa mort fut pour l'état un nouveau sujet de troubles et de dissensions. Andronic parvenu à l'em-

pire, oublia bientôt à quel prix il l'avait acheté, et loin de remplir avec Alexis les conditions du traité criminel qu'ils avaient conclu, il chercha à le dépouiller de son duché. Le duc alors, voyant de quelle manière Andronic reconnaissait les services qui lui avaient valu le sceptre impérial, et ne voulant pas céder à ses injustes prétentions, chercha un appui dans Guillaume, roi de Sicile, qui arma pour le secourir.

Bientôt Durazzo fut au pouvoir des Siciliens; déjà même leur flotte s'approchait des rivages de Corfou pour y relâcher et y prendre des provisions; mais les Corfiotes, qui se méfiaient des projets de Guillaume, et qui redoutaient sa domination, lui envoyèrent des députés pour le complimenter, et renouveler en même tems à leur duc l'assurance de leur obéissance et de leur dévouement; à l'aide de ces feintes soumissions, ils parvinrent à les éloigner de leur île.

Le peu de succès de leur entreprise rompit bientôt l'alliance du roi de Sicile avec le duc de Corfou; et celui-ci, privé du secours des Siciliens, et réduit à ses propres forces, ne put long-tems échapper à l'empereur, qui le garda dans une étroite et rigou-

an 1185 ère vulg. reuse captivité. Il y languissait encore lors de l'avénement au trône d'Isaac l'Ange, qui lui rendit la liberté, ainsi qu'à toutes les autres victimes de la barbarie d'Andronic. Alexis, remis en possession de ses états, aurait dû, par une fidélité à toute épreuve, reconnaître les bienfaits du nouvel empereur; mais dévoré d'ambition, agité par une inquiétude funeste, il ne tarda pas à conspirer contre son bienfaiteur, ce qui fut encore pour lui la cause de nouvelles calamités; car Isaac, instruit de ses intrigues et de ses complots, lui ôta son duché et le relégua dans un monastère. L'histoire de tous ces tems n'est qu'une longue suite de conjurations et de bouleversemens; le crime et la trahison ouvrent aux empereurs le chemin du trône, où ils sont exposés à tous les orages qui se forment autour d'eux. Isaac l'Ange ne tarda pas lui-même à être la victime d'une de ces révolutions si fréquentes à cette époque. Michel Ier., fils d'Alexis, ayant en vain réclamé de sa justice l'héritage de son père, crut qu'il lui était permis d'employer d'autres moyens pour obtenir ce qu'il demandait : il entra contre ce prince dans le complot d'Alexis, son frère, et cette fois le succès vint couronner leurs efforts :

l'empereur fut détrôné, et, suivant l'usage odieux alors établi, on lui creva les yeux, puis on l'envoya dans une prison finir ses jours.

Alexis III lui succéda; et Michel, prince d'Épire, pour prix de sa trahison, fut rétabli dans son duché, dont il prit de suite possession.

Le nouvel empereur ne devait point être à l'abri des vicissitudes qui semblaient attachées au trône de Constantinople, et il ne jouit pas long-tems du fruit de son usurpation. Le fils du malheureux Isaac, Alexis, loin d'avoir renoncé à ses droits sur le trône paternel, n'attendait qu'une occasion favorable pour les faire valoir. Il eut recours aux princes latins, pour qu'ils l'aidassent à exécuter ses desseins. Sa jeunesse, ses vertus, la justice de sa cause, peut-être aussi quelques motifs moins purs, tout intéressa les chrétiens d'Occident en sa faveur. Ils résolurent donc de lui envoyer des secours; et de suite une puissante an 1200 ère vulg.
armée de croisés passa à Corfou, pour le seconder dans ses projets. Le duc Michel Ier., trop faible pour leur résister, essaya en vain par ses insinuations de les détourner de leur entreprise.

Constantinople ouvrit ses portes aux croisés;

l'usurpateur fut détrôné et puni; et Isaac l'Ange tiré de sa captivité, put entendre proclamer son fils empereur, sous le nom d'Alexis IV.

Le malheureux prince ne jouit pas long-tems d'une couronne qui lui avait coûté tant de peines et de travaux; victime, comme son père, d'une horrible trahison, il perdit tout à la fois et l'empire et la vie. Un nouvel usurpateur, Alexis V, monta paisiblement sur un trône qu'il venait de souiller par un assassinat; et les peuples, dégradés par la longue habitude de l'asservissement, se courbèrent, sans résistance, sous le joug d'un criminel heureux. Son triomphe cependant dura peu; les croisés, qu'il avait eu l'imprudence de provoquer, vinrent mettre le siége devant Constantinople, qui fut pris et pillé par les Français; le tyran fut mis à mort, et les vainqueurs choisirent, pour lui succéder, Baudouin, premier empereur latin.

Cette grande révolution, qui plaça un seigneur français sur le trône de Constantin, et changea entièrement la face de l'empire grec, n'atteignit en rien Michel I[er], duc de Corfou. Il continua de régner paisiblement, embellit sa capitale par divers édifices, fit élever le château Saint-Ange, et fortifia Gardichi

ainsi que d'autres lieux sûrs et avantageux. A sa mort, il laissa quatre fils, Michel, Théodore, Emmanuel et Constantin. L'aîné de ses enfans, qui lui succéda, mit tous ses soins à la défense de ses états de terre ferme ; il fit entourer Durazzo de nouvelles murailles, et bâtir sur toutes les parties de l'Épire des forteresses qui mettaient ce pays à l'abri des incursions. S'il était facile alors de se garantir contre les ennemis du dehors, il n'était guère possible de désarmer la main qui frappe dans l'ombre. Le duc de Corfou l'éprouva ; il mourut assassiné, en laissant pour successeur, sous la tutelle de son frère, un fils encore enfant, nommé Michel III. Les liens du sang ont été à toutes les époques une bien faible considération, près de l'appât d'une couronne, mais surtout dans ces tems de déplorable mémoire. Aussi n'arrêtèrent-ils pas le tuteur du jeune duc ; et l'oncle, après avoir détrôné son neveu, qu'il força d'aller, avec sa mère, chercher un asyle dans le Péloponèse, devint seul maître de Corfou, de l'Épire et de l'Étolie.

La fortune sembla devoir sourire à ses travaux, en le favorisant dans quelques expéditions que lui fit entreprendre son humeur guerrière. Il enleva aux

Latins Thessalonique, avec une partie de la Grèce, et agrandit encore ses états par de nouvelles conquêtes. Mais le terme du bonheur était fixé pour lui: ayant attaqué Azen, roi des Bulgares, il fut vaincu à son tour, et fait prisonnier. Le vainqueur lui fit crever les yeux; puis, après avoir assouvi sa vengeance, et ne redoutant plus rien de son captif, il lui rendit une

an 1228 ère vulg. triste liberté.

Théodore, de retour à Corfou, connut les remords dont la prospérité avait toujours étouffé la voix; ses malheurs ne lui parurent plus que le châtiment de son usurpation; et bientôt, pour rendre la paix à sa conscience, il rappela son neveu de l'exil et le mit en

an 1230 ère vulg. possession de tous ses états. Michel III épousa Théodora, fille de Jean, prince de l'Acarnanie, et fixa son séjour à Corfou. Il se fit aimer de ses sujets par la douceur et la sagesse de son gouvernement, fortifia et embellit l'Arta sur le golfe d'Ambracie, et bâtit le château de Butrinto, au-dessus de la porte duquel on voit encore une inscription, qui ne laisse aucun doute à ce sujet.

CHAPITRE II.

Michel IV s'allie à Mainfroy, roi de Sicile, et au prince d'Achaïe. — Il déclare la guerre à l'empereur Michel Paléologue. — Il quitte l'armée, trompé par un transfuge. — Son armée est battue. — Il fait la paix avec l'empereur d'Orient, et partage ses états entre ses fils. — Charles d'Anjou s'empare de Durazzo, puis de Corfou. — Il règle la justice, les affaires de religion. — Ses victoires en Grèce. — Il retourne à Rome. — Affaires de la Sicile.

MICHEL IV succéda à son père; il épousa Marie, an 1237
fille de Théodore Lascaris, empereur d'Orient. Deux ère vulg.
filles naquirent de cette union; l'une, Hélène, épousa an 1255
Mainfroy, roi de Sicile; et l'autre, nommée Anna, ère vulg.
fut mariée au prince d'Achaïe.

Théodore II Lascaris laissa ses états, en mourant, à Jean IV son fils, âgé de six ans seulement. Michel Paléologue gouverna pendant sa minorité. Mais le jeune prince ne devait pas être, plus que ses prédé-

cesseurs, à l'abri des fureurs de l'ambition, qui se faisait alors un jeu des sermens les plus sacrés ; Michel Paléologue, à l'exemple de tant d'usurpateurs qui avaient souillé le trône d'Orient, causa la perte de celui qu'il avait juré de soutenir et de défendre ; il s'empara de l'empire, et fit crever les yeux au malheureux Théodore. Michel, duc de Corfou, déclara la guerre à l'usurpateur, et s'étant joint contre lui à Mainfroy, roi de Sicile, et au prince d'Achaïe, ses gendres, il descendit en Macédoine avec des forces imposantes. L'armée ennemie était commandée par Jean, frère de Paléologue. On allait en venir aux mains, et du sort de la bataille dépendaient les destinées des deux partis. Les chefs devaient, dans de si graves circonstances, agir avec la plus grande circonspection ; et cependant le duc de Corfou se laissa tromper par un émissaire du général ennemi. Amené comme transfuge à Michel, le soldat lui rapporta qu'il était trahi par ses gendres, qui avaient fait leur accommodement avec l'empereur, et qu'ils devaient l'abandonner au premier choc. Malheureusement, dans ces tems où aucun lien ne garantissait la fidélité, des insinuations aussi perfides ne paraissaient

an 1261 ère vulg.

an 1262 ère vulg.

que trop vraisemblables, et le prince y ajouta foi. Il s'éloigna donc précipitamment, accompagné seulement de quelques amis; ses troupes, qui formaient une partie de l'armée, le suivirent bientôt en désordre, et Paléologue n'eut plus qu'à se présenter pour remporter une victoire aisée. Le prince d'Achaïe fut fait prisonnier, et le roi de Sicile parvint difficilement à s'échapper et à regagner son royaume. an 1263 ère vulg.

Le duc Michel, de retour à Corfou, voyant qu'il avait été trompé, honteux de sa fuite, indigné de la perfidie des ennemis, résolut d'en tirer une éclatante vengeance. Il se remit en campagne contre eux, et bientôt une victoire complète et la prise du général de l'empire, César Alexis, firent expier à Paléologue le triomphe qu'il avait acheté par la trahison. Michel envoya son illustre captif à son gendre Mainfroy, afin de rentrer dans son amitié.

Le duc de Corfou, après cette victoire, fit la paix avec l'empereur d'Orient; celui-ci, pour cimenter leur alliance, accorda la princesse Anne, sa cousine, à Nicéphore, fils du duc de Corfou. Ce mariage eut lieu peu après.

Michel IV eut trois fils légitimes et un bâtard,

appelé Jean, auquel il laissa la partie de ses états située sur le golfe de Lépante. Nicéphore lui succéda dans sa souveraineté. Il eut les îles de Corfou, Céphalonie, Ithaque; et en terre ferme l'Épire, comprenant la Thesprotie, l'Acarnanie, et les Dolopes, pays borné au Nord par le Pinde et les monts Acrocérauniens; à l'Orient par le fleuve Achéloüs; et à l'Occident et au Midi par la mer Ionienne et les îles.

an 1263 ère vulg. Jean, duc de Patras, sut, par sa valeur ainsi que par les alliances qu'il forma, conserver ses états, et les étendre même aux dépens de ses voisins. Mais Nicéphore ne jouit pas long-tems de son duché.
an 1265 ère vulg. Charles d'Anjou, frère de saint Louis, après avoir conquis le royaume de Naples et détrôné Mainfroy, roi de Sicile, portant ses armes victorieuses contre l'empire d'Orient, commença par s'emparer de Corfou. Heureux ce prince, si, aveuglé par la prospérité, il n'avait point souillé sa gloire militaire par la cruauté qu'il exerça envers Conradin, successeur de Mainfroy! Ce jeune roi périt sur un échafaud avec un duc d'Autriche, son allié : ce régicide est l'un des premiers qui aient été commis en vertu d'une sorte de sentence judiciaire. La mémoire de Conradin, véritablement

assassiné par un usurpateur, demeura chère aux Siciliens, et fut depuis cruellement vengée.

Charles attaqua d'abord Durazzo, et prit cette ville. Il en fit aussitôt partir son fils pour s'emparer de l'île de Corfou. La forteresse fut vivement défendue; mais les Corfiotes, dénués de vivres et de secours, furent enfin forcés de capituler. L'île entière tomba dès lors au pouvoir des Français. Charles vint en prendre possession, rétablit les habitans dans leurs priviléges, et reçut leur serment de fidélité. Il créa un bailli et trois juges pour administrer la justice. Il supprima le clergé grec, pour établir dans l'île un archevêque et des prêtres latins; mais sur la réclamation des habitans, il permit que trente deux prêtres grecs, et autant de Corfiotes élussent un protopapa, pour régler sans appel toutes les affaires religieuses du rit grec. Cette institution, conservée par la république de Venise, dure encore de nos jours, et l'élection du protopapa continue de se faire avec un grand appareil. an 1274 ère vulg.

Charles laissa dans l'île une forte garnison, et alla dans la Grèce continuer la guerre contre Michel Paléologue. Il lui enleva successivement Lépante, Pa-

an 1277 tras, plusieurs villes du Péloponèse, et quelques îles
ère vulg. de l'archipel; mais la mort du pape Jean XXI mit fin à ses conquêtes, en le forçant d'aller à Rome, en sa qualité de sénateur, pour assister à l'élection d'un nouveau pontife. Quels que fussent ses efforts, il ne put diriger cette élection comme il l'eût désiré. Nicolas II, de la famille des Ursins, fut élevé à la chaire de saint Pierre. De cette époque datent les malheurs de Charles d'Anjou, la ruine des Français en Italie, et la perte
an 1278 de la Sicile. Le nouveau pape se ligua avec la maison
ère vulg. d'Arragon, et prépara les vêpres siciliennes, massacre épouvantable qui eut lieu deux ans après sa
an 1282 mort. Martin IV, successeur de Nicolas II, quoique
ère vulg. dévoué aux Français, ne put empêcher cette catastrophe, et les armes spirituelles qu'il employa pour la venger, ne firent qu'aggraver leur position, en leur suscitant de nouveaux ennemis.

an 1283 Pierre d'Arragon, maître de la Sicile, fit gouverner
ère vulg. ce royaume par la reine Constance sa femme, fille de Mainfroy. Charles le Boiteux, fils de Charles d'Anjou,
an 1287 dut la vie à cette généreuse princesse. Vaincu et fait
ère vulg. prisonnier, il était condamné à expier par sa mort celle de Conradin et de Mainfroy : Constance le sauva

d'un trépas ignominieux, et lui fit, depuis, rendre la liberté.

Jacques II, roi de Sicile, après la mort de Pierre III, arma contre Charles, lui enleva une partie de la Calabre, et bientôt après, avec une flotte de cinquante voiles, il vint assiéger Corfou.

Cette île, fidelle aux Français, se défendit vaillamment, et parvint à repousser les Siciliens. La paix se fit peu après entre Charles le Boiteux et Jacques II, qui, par la mort de son frère Alphonse, hérita du royaume d'Arragon.

CHAPITRE III.

Ravages des Albanais. — Philippe, prince de Tarente, est envoyé contre eux. — Son séjour à Corfou. — Le roi de Naples lui en donne la souveraineté. — Guerre contre le roi d'Arragon. — Philippe est fait prisonnier. — Son retour à Corfou. — Robert, son fils cadet, lui succède. — Philippe II meurt sans héritiers, et l'île retourne aux rois de Naples. — Les Corfiotes se rendent indépendans.

A cette époque les Albanais, ancien peuple du Nord, qui habitaient une partie de la Macédoine et de l'Épire, commencèrent leurs brigandages sur les provinces voisines. Ils ravagèrent l'ancien domaine de Corfou, appartenant alors à Charles le Boiteux, qui envoya pour le défendre Philippe, prince de Tarente, héritier du titre d'empereur de Constantinople.

Il arriva à Corfou avec une nombreuse flotte, passa bientôt en Épire, et après avoir vaincu le chef des Albanais, et Prialupa, tyran de l'Étolie, il affermit l'autorité du roi de Naples en Grèce.

Charles, voulant conserver à sa couronne ces importantes possessions, et récompenser en même tems le prince Philippe de Tarente, le créa seigneur de Corfou et des pays dépendans, pour jouir de cette seigneurie comme feudataire du royaume de Naples.

Les Corfiotes donnèrent à leur nouveau souverain de continuels témoignages d'amour et de dévouement.

Ils repoussèrent sous ses ordres les attaques des Arragonais, des Vénitiens et des Génois réunis, dont la flotte tenta inutilement de prendre leur île; ils le suivirent dans ses entreprises contre la Grèce, dont il conquit une partie. Enfin, l'île de Corfou entra dans la ligue des Français contre Frédéric d'Arragon, usurpateur de la Sicile, et ses vaisseaux se distinguèrent à la bataille que Charles gagna sur Frédéric, qui y perdit vingt deux bâtimens, et fut contraint de fuir sur une légère chaloupe. an 1303

L'année suivante, Robert, duc de Calabre, fils de Charles le Boiteux, passa en Sicile, et se rendit maître de Catane; mais cette ville, abandonnée avec une forte garnison, fut reprise par les Arragonais, qui, sachant que Philippe de Corfou devait amener du secours à son neveu, allèrent à sa rencontre, le battirent sur an 1304 ère vulg.

mer, et le firent prisonnier. Ce prince languit dans la captivité, jusqu'à la paix qui se fit entre les deux rois. Frédéric conserva la Sicile en épousant Éléonore, fille de Charles, qui lui donna ce royaume pour dot.

an 1304 ère vulg. Philippe, rendu à la liberté, continua de s'occuper de la conservation et du gouvernement de Corfou. Il donna à Nic. Barbo le commandement sur mer, avec obligation de la part de celui-ci, d'entretenir toujours à ses frais une galère pour la garde de l'île; et, en tems de guerre, un nombre suffisant pour sa défense.

Il créa un premier baron, revêtu d'une grande autorité civile et militaire, et chargé de le remplacer. Il établit aussi un grand conseil, deux trésoriers, trois administrateurs pour la santé, d'autres pour les vivres et le commerce.

an 1329 ère vulg. Philippe laissa en mourant la principauté de Tarente et le titre d'empereur à Louis, son fils aîné. Robert eut la souveraineté de Corfou.

an 1347 ère vulg. Louis, prince de Tarente, succéda au royaume de Naples, après la mort d'André de Hongrie, premier mari de la reine Jeanne, et successeur de Robert le Bon.

Robert, son frère, eut sa principauté, et conserva

celle de Corfou. Il gouverna cette île avec sagesse, et sut gagner l'affection des peuples, qu'une longue paix rendit au commerce et aux soins de l'agriculture. Philippe II, son fils unique, lui succéda en 1364. Il existe une bulle latine de ce prince, en faveur du protopapa qui gouvernait Corfou de son tems. an 1364 ère vulg.

Philippe II étant mort sans enfans, la seigneurie de Corfou retourna à Jeanne Ire., reine de Naples, veuve de Louis de Tarente. Cette princesse périt misérablement, après avoir adopté Louis duc d'Anjou; mais Charles de Duras s'empara du trône, et Louis d'Anjou mourut sans avoir pu l'enlever à cet usurpateur. an 1381 ère vulg. an 1384 ère vulg.

Louis II, son fils, fit de nouveaux efforts contre Ladislas, successeur de Charles de Duras. Ces prétentions causèrent pendant près de trente ans des guerres cruelles; et le royaume de Naples, livré pendant ce long intervalle au sort des combats, fut toujours le fruit de la dernière bataille, et la conquête du dernier vainqueur. de 1385 à 1414 ère vulg.

Les Corfiotes surent se soustraire aux horreurs de cette sanglante lutte, et recouvrer leur ancienne indépendance, en chassant de leur île les troupes napolitaines qui en formaient la garnison.

CHAPITRE IV.

Corfou se donne à la république de Venise. — Victoire des Corfiotes en Épire et en Albanie. — Les Génois assiégent le château Saint-Ange. — Ils sont battus et contraints de se rembarquer.

En proclamant leur indépendance, les Corfiotes sentaient bien qu'il leur serait difficile de la soutenir et de la conserver. Environnés d'ennemis et de souverains remplis d'ambitieuses prétentions, comment pourraient-ils seuls résister à une ligue aussi formidable? Dans ce tems deux navires liguriens, conduits par Carrara, débarquèrent à Cassopo et s'emparèrent de cette forteresse.

Les Corfiotes furent d'abord tentés de repousser cette invasion à force ouverte; mais ils apprirent qu'il se préparait à Gênes une flotte considérable destinée contre eux, et cette nouvelle leur commanda des mesures plus sages et plus circonspectes.

Ils ne pouvaient espérer du secours de l'empereur

d'Orient Jean VI, qui voyait de toutes parts s'écrouler son empire. Aucun autre souverain de la Grèce ne leur pouvait servir d'auxiliaire, sans exciter la jalousie de ses voisins; et les princes latins, tous divisés par des guerres continuelles, n'étaient guère en état de leur fournir le moindre appui. Dans ces circonstances, les Corfiotes eurent donc recours à la république de Venise, alors puissante sur mer, et seule en état de balancer les forces maritimes des Génois.

Penelasco, consul de Venise à Corfou, prévint sa république de cette importante affaire, et Jean Miani, général des galères, fut chargé de la négociation.

Elle réussit parfaitement, et à la satisfaction des deux parties. L'île de Corfou se donna librement à la république de Venise, sous la condition qu'on lui conserverait les priviléges accordés par les empereurs grecs, les rois Charles I et II, ses ducs Philippe I et II, et la reine Jeanne de Naples. Le 20 mai 1386, le traité fut conclu, et l'étendard de Saint-Marc arboré à Corfou. Cinq ambassadeurs corfiotes allèrent en obtenir la confirmation et jurer fidélité; ce qui fut fait à Venise, le 9 juin de la même année, sous le doge Antoine Venieri.

Marin Malipiero, nommé commandant de Corfou, eut, à la prière de ces ambassadeurs, le titre de baïle et provéditeur général.

an 1401 ère vulg. Cette île, sagement gouvernée, jouit de la paix et de la tranquillité jusqu'en l'année 1401, que Thomas Comnène, despote de Janina, fit une irruption en Épire.

Les Corfiotes levèrent sur le champ dix mille hommes, attaquèrent le tyran, et après l'avoir vaincu, reprirent, outre le pays perdu, la ville de Sajada qui fut livrée au pillage. Parga fut ensuite assiégée, et tomba également en leur pouvoir; enfin, ils s'emparèrent de tout le pays ennemi jusqu'à Fanaro, et ne retournèrent à Corfou, qu'après avoir assuré la conservation de leurs nouvelles conquêtes.

Ce fut le 16 août de la même année 1401, que Ladislas, roi de Naples, céda entièrement à la république de Venise, les droits qu'il prétendait conserver sur Corfou, moyennant la somme de trente mille ducats.

an 1403 ère vulg. En l'année 1403, vingt galères génoises et d'autres bâtimens destinés pour la Syrie, commandés par le maréchal de Boucicaut, passant vis à vis le cap occi-

dental de Corfou, qui regarde la Pouille, mirent à terre un assez grand nombre de soldats, qui, après avoir ravagé la campagne, se réunirent pour assiéger le château Saint-Ange. Ce fort, quoique très-escarpé et commandé par un brave gouverneur, eût été contraint de capituler, si les Corfiotes, instruits du danger qu'il courait, ne se fussent promptement assemblés pour lui porter secours. Ils marchèrent aux Génois, rencontrèrent, près de Ducadès, un gros parti qu'ils taillèrent en pièces; puis, continuant leur route, ils forcèrent les assiégeans de se rembarquer précipitamment.

Les Vénitiens, autant par jalousie des succès du maréchal des Français, qui, après avoir sauvé Constantinople et l'île de Chypre, portait ses armes victorieuses en Syrie, que pour venger la tentative faite sur Corfou, suscitèrent de toutes parts des ennemis à Boucicaut : ils l'attendirent à son retour de la Palestine, et l'attaquèrent près de Modon. Charles an 1406
Zeni s'attribua une victoire complète sur ce capitaine; ère vulg.
mais la supériorité de ses forces et la surprise contribuèrent moins encore au faible avantage qu'il obtint, que la tempête qui survint pendant l'action.

Corfou jouit de la paix jusqu'en 1432; mais à cette époque, elle fut forcée de prendre part à la guerre qui éclata entre le roi d'Arragon, allié aux Vénitiens,
an 1432 ère vulg. et les Génois.

La république de Venise possédait alors, outre les états d'Italie, Zara et son comté achetés de Ladislas pour cent mille ducats, le Frioul, la Dalmatie, une partie de l'Épire, Candie, les îles de l'Archipel, et quelques villes de Syrie.

Les Génois, avec dix gros vaisseaux, sept galères et d'autres petits bâtimens, portant huit mille hommes de troupes, parcoururent les côtes et les îles vénitiennes, où ils firent d'affreux dégâts. Ils descendirent également à Corfou, dont ils ravagèrent la campagne, mais sans pouvoir s'emparer d'aucun lieu fermé; ils furent même suivis et battus par les Corfiotes, à leur rembarquement.

Une longue paix vint succéder à cette guerre; on s'occupa à Corfou des soins et de l'amélioration de l'agriculture, et de la police intérieure. Les pirates corfiotes furent réprimés, et l'on forma de ces insulaires des corps de troupes réglées et soldées pour la défense de Parga, Butrinto et Bastia, en terre ferme.

CHAPITRE V.

Les Turcs prennent Constantinople, assiégent en vain Butrinto et Strovisi défendus par les Corfiotes, et ravagent Corfou. — Guerre de Venise. — Prise de Leucade et de Céphalonie. — Paix de 1501 avec les Turcs. — Soliman II. — Siége de Corfou.

Ce fut en 1453 que Mahomet II, empereur des Turcs, enleva à Constantin Dragadès, Constantinople, l'empire et la vie. an 1453 ère vulg.

Les chrétiens s'assemblaient de toutes parts pour soutenir ce trône chancelant; mais Mahomet, ne voulant pas se laisser prévenir, attaqua plusieurs souverains, et envoya ses armées dans différens pays, pour opérer des diversions avantageuses. Ce fut par cette activité infatigable et sa féroce valeur, qu'il conquit deux grands empires et plusieurs royaumes.

La Grèce fut ravagée par ses ordres; Butrinto, assiégée par dix mille Turcs, fut défendue et secourue

par les Corfiotes, qui forcèrent enfin les ennemis à la retraite : ils en firent autant au château de Strovisi. Les Turcs voulurent se venger sur l'île de Corfou, dans laquelle ils firent aussi quelque dégat; mais ils furent contraints de se rembarquer avec la plus grande précipitation [1].

Thomas Paléologue, échappé aux dangers qui le poursuivaient en Grèce, se réfugia à Corfou, qu'il quitta ensuite pour se rendre à Rome, où il finit sa carrière.

de 1478 à 1484 ère vulg. La paix se fit en 1478; elle dura peu, car les hostilités recommencèrent en 1480, et durèrent jusqu'en 1484.

Corfou demeura en paix depuis cette année jusqu'en 1495, époque de l'invasion du royaume de Naples par les Français : alors il se forma contre eux une ligue, dans laquelle entrèrent le pape, l'empereur Maximilien, Ferdinand, roi d'Espagne, Louis Sforce, duc de Milan, et la république de Venise; les Corfiotes équipèrent trois galères, pour joindre à la flotte vénitienne, qui attaqua la Pouille et la Calabre.

---

[1] Démétr. Cantem. *Hist. Othom.* Lib. III, §. XIII.

Louis XII, roi de France, s'unit ensuite aux Vénitiens contre le duc de Milan. Celui-ci demanda le secours de Bajazet, empereur des Turcs, qui fit à Venise une guerre cruelle dans toutes ses possessions. La république sut non seulement résister à la puissance ottomane, mais elle lui enleva encore Leucade et Céphalonie. Cette dernière île appartenait aux Turcs depuis 1479. Pesaro, commandant la flotte vénitienne, l'attaqua de concert avec le fameux Gonzalve de Cordoue. Les Turcs s'y défendirent vaillamment et périrent presque tous. La république en prit possession, y établit un provéditeur et y envoya de nouveaux habitans pour la peupler et la cultiver. Un provéditeur général, nommé provéditeur des trois îles, résidant à Corfou, eut, depuis, le gouvernement de Corfou, Céphalonie et Zante.

an 1499 ère vulg.

La paix entre Bajazet et les Vénitiens se fit en 1501, par les soins d'André Gritti, qui était alors esclave à Constantinople; par ce traité, Leucade et Zante furent rendues aux Turcs, et Céphalonie fut cédée aux Vénitiens [1].

---

[1] Démétr. Cantem. *Hist. Othom.* Lib. III, §. XII et XXI.

an 1508 ère vulg. Le pape Jules II, mécontent des Vénitiens, suscita toute l'Europe contre eux. Ces républicains, après des efforts incroyables pour leur défense, auraient peut-être succombé, si l'auteur de tous leurs maux ne fût devenu, par un singulier changement, la cause de
an 1510 ère vulg. leur salut; mais bientôt Jules II, jaloux des succès des Français, fit son accommodement avec la république de Venise, et sut tourner contre Louis XII, les mêmes puissances que le roi s'était alliées par la ligue de Cambrai.

Les Vénitiens, épuisés par une guerre qui se faisait à leurs portes et dans leur propre pays, y prirent moins de part quand le danger se fut éloigné; ils de-
an 1528 ère vulg. meurèrent en pleine paix en 1528, ainsi que l'île de Corfou, et jouirent du repos jusqu'à l'époque de l'entreprise de Soliman II. Cet empereur turc fit la guerre à toute l'Europe, excepté à la France, dont il demeura toujours fidèle allié, et presque partout la victoire couronna ses travaux.

Vienne, Malte et Corfou peuvent seules revendiquer la gloire d'avoir fait connaître les vicissitudes de la fortune, à ce puissant monarque, pendant un règne glorieux de quarante six ans.

Soliman s'approcha par terre de l'île de Corfou, s'empara de l'Albanie et du pays des Cimériotes : les habitans faillirent payer de leur vie la courageuse résistance qu'ils lui opposèrent. Étant ensuite passé en Italie, il ne chercha que le plus léger prétexte pour déclarer la guerre à Venise, et le siége de Corfou fut résolu.

Heureusement on eut avis de ce projet dans cette île, et de suite on employa tous les moyens nécessaires pour faire une défense vigoureuse: cinq galères furent désarmées pour munir les forts ; les habitans du bourg et des faubourgs démolirent eux-mêmes leurs maisons, pour qu'elles ne pussent servir de retraite à l'ennemi; deux mille Italiens et autant de Corfiotes, furent armés et distribués pour la défense des châteaux et des lieux les plus élevés de l'île; enfin de toutes parts on fit des approvisionnemens considérables en vivres et munitions. an 1536 ère vulg.

Simon Leone eut le commandement des troupes, André Falerio la garde de la citadelle de mer, et Louis de Riva, provéditeur extraordinaire, le commandement de la ville.

Pesaro, amiral de Venise, et Doria se retirèrent

l'un à Gomenizze, l'autre à Céphalonie. Enfin, le 25 août, Barberousse parut dans le canal avec sa flotte, et fit sa descente sans aucun obstacle. Les Turcs occupèrent l'île de Fano, l'écueil de la Serpa, puis se répandirent dans toute l'île de Corfou qu'ils ravagèrent par le fer et le feu. La ville de Potamo, distante de trois milles de la capitale, fut également brûlée ; enfin, le 31 août, ils commencèrent à diriger trois batteries contre Corfou, l'une de huit gros canons, près de l'église Saint-Michel ; une autre de onze pièces, près de la Madona di Cavalissini ; la troisième de cinq pièces, près du temple de Saint-Basile. Elles furent bientôt en état de tirer, et foudroyèrent les murailles sans discontinuer, mais sans produire beaucoup de dommage, à cause de leur grand éloignement.

Les Turcs placèrent également sur l'écueil de Vido une pièce de cinquante livres de balles, avec laquelle, pendant trois jours, ils bombardèrent la citadelle et le port. Le donjon et le vaisseau le Gritti en furent atteints, sans que le dégât fût considérable. Soliman vint lui-même avec ses deux fils encourager les assiégeans, et sans attendre que les brèches fussent praticables, il commanda plusieurs assauts qui furent

tous vigoureusement repoussés. Pendant le même tems, le château Saint-Ange, attaqué par les Turcs, se défendait avec la même valeur. Enfin, Soliman et son visir, après quinze jours d'attaques inutiles, désespérant du succès de leur entreprise, voyant d'ailleurs une maladie cruelle ravager leur armée, ordonnèrent la levée de ces deux siéges. Dans ce moment, tout ce qui avait jusqu'alors échappé à la barbarie des Turcs, fut entièrement détruit. Les temples, les édifices, les monumens où les assiégeans avaient cherché un asyle, furent rasés, les arbres brûlés et plus de seize mille personnes des campagnes emmenées captives. La désolation des Corfiotes fut extrême, quand, du haut de leurs remparts, ils purent contempler une telle retraite; l'île entière n'offrait plus qu'un amas désert de ruines et de cendres.

Cependant il fallait, pour quelque tems encore, rester en armes; des secours arrivèrent de Venise, l'excès des maux releva le courage, et l'on ne songea plus qu'à s'opposer à de nouvelles entreprises. Ce ne fut qu'à la paix qu'on répara tous les maux de la guerre, et qu'on put, à force de travaux, féconder cette terre de désolation.

Les pirates parcouraient l'Adriatique; Durazzo était leur repaire : Contarini les y poursuivit. Venise redoutait, à la suite de cet événement, la colère de Soliman : mais cet empereur, après avoir vu *échouer* toute sa puissance devant Malte, en 1565, vint mourir l'année suivante devant Sigeth, en Hongrie; et Sélim, qui lui succéda, ne déclara la guerre à Venise qu'en l'année 1570, après avoir confirmé les traités à son avénement au trône.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Désordres qui suivirent l'établissement de l'empire des Latins. — Ce que devinrent quelques unes des îles qui font le sujet de cet ouvrage.

NOUS avons déjà vu qu'après la prise de Constantinople, par les Français, Baudouin, comte de Flandre, fut élu empereur par les chefs de l'armée victorieuse; et que divers seigneurs grecs, profitant de la confusion où se trouvait alors tout cet empire, s'érigèrent en souverains, sans que Baudouin, encore trop faible dans sa nouvelle conquête, pût s'opposer à de tels démembremens. Quelques uns se jetèrent sur les côtes de la mer Égée, où ils se formèrent de petits états; d'autres dans les îles de l'Archipel, d'où ils faisaient

des courses continuelles sur les terres des Latins. Ce désordre dura autant que le règne de Baudouin Ier. Mais Henri son frère, qui lui succéda, forma le dessein de détruire tous ces petits souverains. Le moyen qu'il employa fut de permettre aux principaux seigneurs de sa cour, et aux chefs de l'armée, dont il avait à récompenser les services, d'armer contre ces rebelles, en leur abandonnant toutes les conquêtes qu'ils pourraient faire.

Ce fut alors que les Français élevèrent dans la Grèce différentes souverainetés, où *ils se maintinrent* long-tems sous la protection de l'empereur.

Les Vénitiens, à l'exemple des Français, voulurent étendre plus loin les bornes des états qui leur étaient échus en partage ; ils permirent aux plus considérables d'entre eux d'équiper des vaisseaux, et leur accordèrent également les provinces où les îles dont ils feraient la conquête.

Gallus, prince de Tarente, s'empara des îles de Céphalonie, Ithaque et Zante ; le comte de Tochis s'établit dans l'île de Leucade, et Marc Sanudo entreprit la conquête de Naxos.

Sans doute que l'île de Cerigo, dont il n'est fait

aucune mention dans l'histoire de ces tems, appartint aux seigneurs de Villehardouin, qui furent princes d'Achaïe.

CHAPITRE VII.

Leucade. — Céphalonie. — Ithaque. — Zante.

L'ILE de Céphalonie appartenait à l'empire d'Orient, quand les Vénitiens s'en emparèrent. Ils occupèrent le château de Céphalonie, et conservèrent cette île quelque tems.

Elle fut donnée avec celles d'Ithaque et de Zante à Gallus, prince de Tarente, pour les bons services qu'il avait rendus aux Latins, lors de la conquête de Constantinople. Le comte de Tochis posséda ensuite l'île de Leucade aux mêmes titres; mais l'éloignement et la faiblesse de l'empire firent bientôt chercher aux propriétaires de ces îles des protecteurs plus utiles, et des garans plus sûrs que les empereurs latins; ce fut alors qu'ils se rendirent tributaires de la république de Venise, qui les reconnut.

an 1228 ère vulg. Ces îles furent, pendant quelque tems, le théâtre des guerres des croisés, des Grecs et des Latins.

Les princes de Tarente, appelés par leur rang aux plus hautes prétentions, négligèrent leurs possessions dans la mer Ionienne, et finirent par rendre aux Vénitiens, en 1350, les îles de Céphalonie, Ithaque et Zante. an 1350 ère vulg.

Le sénat de Venise donna d'abord à Pierre Memmo, le titre de comte de Céphalonie; mais pensant ensuite que ces îles disséminées étaient hors d'état de se défendre, et voulant qu'elles appartinssent à un souverain assez puissant pour pouvoir les conserver, la république les donna au comte de Tochis, qui, à la possession de Leucade et de quelques villes du Péloponèse, joignit ainsi celle des îles de Céphalonie, Ithaque, et Zante. 5 février 1350.

La famille de Tochis jouit long-tems de cette souveraineté. En 1420, Charles de Tochis s'intitulait : *Carolus, Dei gratia Romeorum despotus, dux Leucatæ, comesque Cessaloniæ palatinus*, etc.; et Charles II son fils : *Carolus secundus, Dei gratia dominus Arthæ, dux Leucatæ, ac comes palatinus Cessaloniæ, Ithaci et Zacynthi.* an 1433 ère vulg.

Amurat, après avoir dépouillé les comtes de Tochis de leur domaine en terre ferme, les rendit tributaires

de la Porte, pour les îles dont la possession leur restait. Le comte Léonard voulut se soustraire à cette servitude, et, pour se procurer un allié capable de le défendre, il épousa une parente de Ferdinand, roi de Naples.

Cette alliance déplut également aux Vénitiens et aux Turcs. Le comte Léonard ne fut point compris dans le traité de paix de ces deux puissances, et ses états, sans aucun appui, devinrent la proie du premier occupant. Les Turcs eurent bientôt occasion de s'en emparer, et le malheureux comte, ayant perdu Leucade, Céphalonie et Zante, se retira à la cour de Ferdinand, qui lui donna un asyle.

Ce fut en vain qu'Antoine, frère de Léonard, chercha à faire rentrer ses biens dans sa famille; aidé de quelques troupes napolitaines, il enleva aux Turcs l'île de Céphalonie; mais les Vénitiens, craignant une
an 1484 ère vulg. nouvelle guerre avec le Turc, armèrent quatre galères, reprirent cette île, et la remirent entre les mains de Bajazet.

La guerre ayant éclaté de nouveau entre la Porte
an 1499 ère vulg. ottomane et les chrétiens, l'amiral vénitien Pesaro et le fameux Gonzalve Fernandès, firent une descente

dans l'île de Céphalonie, dont ils attaquèrent aussitôt la capitale. Les Turcs se défendirent avec la plus grande valeur, mais la place n'en fut pas moins emportée d'assaut, et l'île entière soumise : les îles de Zante et de Leucade subirent ensuite le même sort.

Leucade et Zante furent rendues aux Turcs par le traité de 1501; Céphalonie resta aux Vénitiens : en 1538, cette île fut saccagée par ordre de Soliman, irrité de l'échec qu'il avait reçu devant Corfou. Barberousse, qui fut chargé de cette mission, s'en acquitta comme un barbare, et l'île fut entièrement dépeuplée. an 1501 ère vulg.

TROISIÈME PARTIE.

NAXOS.

CHAPITRE PREMIER.

Conquête de l'île de Naxos par Marc Sanudo. — Érection, en sa faveur, du duché de l'Archipel. — Événemens arrivés dans ce duché sous le gouvernement des princes de la dynastie de Sanudo.

an 1227 ère vulg. Ier. DUC. MARC SANUDO, l'un des capitaines les plus distingués de la république de Venise, assembla, en 1227, une petite armée pour exécuter une entreprise qu'il méditait sur l'île de Naxe. Sa flotte vint mouiller dans le port de Potamidès, et le débarquement fut heureux, malgré la résistance des insulaires.

Sanudo mena sa troupe droit au château de Paléon-Oros, situé à deux lieues de la mer, sur la crête d'une

montagne élevée. C'était la plus forte place de l'île. Il s'en empara, après un siége de quarante jours, et l'île entière se rangea ensuite sous sa domination.

Le Vénitien, voulant s'assurer cette importante conquête, fit bâtir plusieurs forteresses sur quelques parties de l'île, entre autres le château de Naxe, qui est encore aujourd'hui le plus considérable de tout le pays. Il chercha ensuite à gagner l'affection de ses nouveaux sujets, et il y parvint en leur laissant le libre exercice de leur religion suivant leur rite, et en confirmant l'archevêque et le clergé grec de l'île.

Pour s'attacher ensuite les officiers de son armée, Sanudo leur distribua plusieurs terres auxquelles il attacha des lettres de noblesse, et dont ils jouirent comme feudataires.

Il fut bientôt assez puissant pour entreprendre la conquête des îles voisines : il s'empara en peu de tems des îles de Paros, d'Antiparos, de Santorini, de Nio, de Cimulo, de Milo, de Siphanto et de Polycandro, où il laissa des gouverneurs et des garnisons.

Arrivé à ce degré de prospérité, et enorgueilli de sa fortune et de ses succès, Sanudo ne songea plus qu'à secouer le joug de la république de Venise, qui

déjà ne pouvait plus voir sans un œil d'envie, sa trop grande puissance. Il envoya donc à cet effet des ambassadeurs à l'empereur Henry, et à Boniface, roi de Thessalie, dont il obtint tout ce qu'il désirait. L'empereur le créa duc de Naxe et de l'Archipel, et prince de l'empire; le roi de Thessalie l'assura de son amitié et de sa protection. Appuyé des deux plus redoutables puissances de l'Orient, l'ambitieux Sanudo put enfin donner un libre essor à ses projets, et développer toute sa politique. Depuis long-tems, c'était sur l'île de Candie qu'il portait ses vues et ses desseins. Il sut employer la force et la ruse, tellement à propos, qu'il se vit en peu de tems maître de l'île et de la moitié de la contrée; mais tandis qu'occupé au siége de Retimo, il cherchait à couronner sa conquête, une armée vénitienne débarqua à Candie, s'empara de cette place, reprit tout ce qu'avait enlevé Sanudo à la république de Venise, et le força de retourner dans son île de Naxe. Il aurait en vain, dans son malheur, compté sur l'appui de l'empereur Henry, qui lui-même fut bientôt après forcé d'implorer son secours contre Théodore Comnène, prince de l'Épire. Il partit de Naxe à la tête de mille hommes de pied, et de cinq

cents chevaux, pour se rendre avec son fils, à Thessalonique, lieu du rendez-vous.

L'empereur Henry, qui y arriva quelques jours après, parut céder aux attaques d'un poison violent, et mourut au milieu de ses officiers, après avoir confirmé solennellement Démétrius de Montferrat, dans la possession du royaume de Thessalie, et Ange Sanudo, successeur au duché de l'Archipel, après le duc Marc son père.

Les Latins, revenus de la consternation où les avait jetés une mort si imprévue, élurent d'un commun suffrage Pierre de Courtenay empereur de Constantinople. Marc Sanudo retourna à Naxe, laissant à Thessalonique son fils, avec les troupes qu'il avait amenées pour combattre Théodore Comnène.

Pierre de Courtenay, traversant la Grèce pour prendre possession de son empire, fut assassiné par Théodore Comnène. Robert de Courtenay son fils lui succéda.

Le duc Marc Sanudo mourut peu après, laissant le duché de l'Archipel à Ange Sanudo son fils. an 1220 ère vulg. IIe. DUC.

Robert de Courtenay, battu par Vatace, empereur des Grecs, dépouillé d'une partie de ses états par

Comnène, vit bientôt l'empire latin sur le penchant de sa ruine. Aigri par ses malheurs, il les attribua à la perfidie ou à la négligence des princes chrétiens, ses feudataires, qui, menacés par les Grecs dans leurs petits états, n'avaient pu lui amener du secours.

Le duc de Naxe, particulièrement accusé d'avoir traité avec Vatace, ne se lava de cet odieux soupçon, qu'en se signalant contre les Grecs, sous le règne suivant.

Robert, ayant achevé de s'aliéner l'esprit et le cœur de ses sujets, quitta Constantinople, et mourut bientôt de regret et de chagrin.

Jean de Brienne, nommé pour gouverner l'empire pendant la minorité de Baudouin II, frère et successeur de Robert de Courtenay, accourut à Constantinople, pour se mettre en état de résister, dans cette ville, à la foule d'ennemis qui menaçaient de toutes parts l'empire latin. En effet, Jean Azen, roi des Bulgares, et Vatace, empereur des Grecs à Nicée, ayant joint leurs forces, vinrent assiéger Constantinople. Mais, par un prodige incroyable, les armées de terre de ces princes reculèrent devant une poignée de Français qui les battit complètement sous la conduite

an 1231 ère vulg.

de Jean de Brienne lui-même; et la flotte des Latins attaqua et mit en déroute celle des Grecs. Ce fut à cette affaire que le duc de Naxe se distingua particulièrement par sa valeur et sa prudence : il s'empara de plusieurs vaisseaux ennemis et en repoussa un grand nombre dans le port de Constantinople, où ils furent pris et brûlés.

Les deux princes vaincus, loin de se laisser abattre par cette disgrâce, s'animèrent l'un et l'autre à la vengeance, et revinrent l'année suivante avec une flotte de trois cents voiles.

Les Latins, de leur côté, qui s'étaient préparés à cette nouvelle attaque, avaient renforcé leur flotte de plusieurs vaisseaux alliés : ils livrèrent le combat aux Grecs, qui furent vaincus et mis en pleine déroute dès le premier choc. Le duc de Naxe avait fourni quatre vaisseaux, dont un commandé par son fils Marc Sanudo, âgé de quatorze ans seulement. an 1234 ère vulg.

Les Français allaient tirer parti de cette victoire, et déjà Vatace, intimidé, avait demandé une trêve de deux ans, quand Jean de Brienne mourut.

Cet événement jeta la désolation dans tout l'empire. Baudouin l'apprit en France, où il était allé demander

des secours; et il se hâta de revenir à Constantinople, où il fut reconnu et sacré empereur. Aussitôt son avénement au trône, Baudouin, qui connaissait tous les dangers où se trouvait l'empire, ne négligea aucun moyen pour les prévenir. Il écrivit à Sanudo, qui s'était retiré à Naxe, pour le prévenir de son arrivée à Constantinople, et l'inviter en même tems à s'unir avec lui, pour combattre les ennemis de l'état.

Le duc de Naxe, toujours prêt à signaler son courage et son dévouement, arma quatre galères qu'il voulut commander en personne, et alla les joindre à neuf autres galères qui l'attendaient dans le port de Constantinople.

En sortant du port avec sa petite escadre, il rencontra presque de suite trente galères de Vatace. D'abord il feignit de prendre la fuite à leur aspect, et les Grecs, trompés par cette habile manœuvre, détachèrent pour le suivre les plus lestes et les mieux armés de leurs bâtimens.

Sanudo se fit suivre de cette manière pendant trois heures; mais voyant alors les galères ennemies tout à fait séparées du reste de la flotte grecque, il se tourna rapidement vers les plus avancées, et les fit

attaquer avec tant de résolution, que chacune des siennes en enleva une des ennemies, avant qu'elles pussent être secourues. Continuant ensuite sa route, il rentra triomphant dans Constantinople avec ses prises.

Il revint bientôt dans son île, sur l'avis que Vatace préparait une puissante armée pour chasser Jean Comnène de la Thessalie. Sanudo, craignant que Vatace n'envahît ses états, se hâta de renouveler avec le prince d'Achaïe, le duc d'Athènes et les seigneurs de Négrepont, leurs anciennes alliances contre l'ennemi commun.

Baudouin conclut peu après une trève avec les Grecs, et les affaires furent assez tranquilles en Orient.

Ange Sanudo mourut dans son île en 1244, et laissa ses états à Marc Sanudo, son fils unique. A an 1244 ère vulg.
peine ce jeune prince commençait-il à régner qu'il IIIe. DUC
fut appelé dans l'île de Candie par les Vénitiens, que les Grecs de cette île étaient sur le point d'en chasser. D'abord il eut quelques avantages sur les rebelles; mais la flotte de l'empereur grec ayant abordé à Candie, le duc de Naxe, qui craignit pour ses propres états, retourna dans son île avec ses troupes, et ne s'occupa plus que de s'y mettre en sûreté.

Il parvint à appaiser, par la sagesse et la vigueur de ses mesures, quelques troubles religieux survenus à Naxe; ce fut à cette occasion qu'il fit bâtir une forteresse qui dominait la vallée de Drymalia, dont les habitans s'étaient montrés les plus obstinés dans la révolte.

30 octob. 1255 ère vulg. Bientôt après mourut Vatace, ce prince si politique et si ambitieux. Le jeune Théodore Lascaris, son fils, lui succéda, mais son règne fut de courte durée; il laissa, après quatre ans de règne, l'empire

an 1259 ère vulg. à Jean Lascaris, âgé seulement de six ans. Muzalon, chargé de la tutelle de ce jeune prince et de la régence, fut assassiné par les grands, qui nommèrent à sa place Michel Paléologue, auquel ils donnèrent le titre de despote.

Bientôt Paléologue, maître de l'empire, fit crever les yeux à son pupille, et s'empara du trône : alors, pour faire oublier aux Grecs le crime de son usurpation, il tourna tous ses projets vers la destruction des princes latins d'Orient.

Guillaume de Villehardouin, prince d'Achaïe, fut le premier sur qui tomba le poids de ses armes. Il fut fait prisonnier; et Michel, duc de Corfou, n'échappa

que par la fuite à un pareil sort. Sanudo le secourut, et contribua aussi aux avantages que ce duc remporta par la suite.

L'empereur Baudouin, réduit à sa capitale qu'il avait failli perdre par la trahison de quelques seigneurs, implora les secours de la chrétienté; mais il ne trouva que les Vénitiens et le duc de Naxe, qui fussent touchés du triste état de sa fortune. Ils formèrent une flotte qui alla à Constantinople. L'arrivée de ce secours ne servit guère qu'à accélérer la ruine du malheureux Baudouin : ne voulant plus rester dans l'inaction avec un pareil renfort, il l'envoya avec une partie de son monde assiéger Daphnusie. Ce fut pendant ce funeste siége, que Constantinople fut prise de nuit, presque sans défense, et retomba en la puissance des Grecs, après avoir appartenu pendant cinquante sept ans et demi aux Français. an 1261 ère vulg.

Ainsi finit l'empire latin d'Orient; Paléologue, au comble de la gloire et de la fortune, songea à détruire, les uns après les autres, les petits états des Latins en Grèce; il exigea, pour la rançon du prince d'Achaïe, les villes de Maina, Sparte et Malvoisie, qui le rendaient maître du Péloponèse.

Le duc de Naxe, effrayé des progrès de Michel Paléologue, vola au secours de l'île de Milo, la plus voisine des nouvelles possessions de l'empereur grec, et la plus exposée. Il la trouva en pleine révolte; la garnison et tous les Latins avaient été chassés de cette île et de la forteresse. Sanudo rassembla, sans perdre de tems, toutes les forces des îles voisines, et, aidé de plusieurs aventuriers français qui avaient pris parti dans ses troupes, il enleva d'assaut la place de Milo, dont les habitans se défendirent avec fureur. L'île entière rentra peu après sous sa domination, et Sanudo mit tous ses soins à y épargner le sang des rebelles.

an 1263 ère vulg. Ce généreux prince mourut peu après dans cette île, laissant deux fils, Guillaume et Marc.

IVe. DUC. Guillaume Sanudo entra en possession des états de son père à l'âge de vingt ans. Ce jeune prince, pénétré de l'importance d'arrêter les progrès des Grecs dans le Péloponèse, alla voir Guillaume de Villehardouin, pour le disposer à rentrer en possession du domaine qu'il avait cédé.

an 1264 ère vulg. Les Vénitiens, le duc d'Athènes, le prince d'Épire, et Mainfroy, roi de Sicile, son gendre, entrèrent dans

cette ligue. Déjà les alliés avaient fait de grands progrès dans la Thessalie, quand la mort du prince d'Épire, Michel, duc de Corfou, ralentit un peu l'exécution de leurs projets. Jean et Michel, ses deux fils, recherchèrent l'alliance de l'empereur grec pour s'opposer aux entreprises de Jean, leur frère naturel, duc de Patras, jeune homme ardent et ambitieux.

Michel Paléologue envoya contre le duc de Patras, son frère Jean Paléologue, à la tête d'une armée formidable. Le jeune prince sortit déguisé de sa capitale, alla à Thèbes chercher un secours de trois cents chevaliers, à la tête desquels il attaqua, pendant la nuit, les Grecs occupés au siége de Patras, en fit un horrible carnage, et dispersa les restes de cette nombreuse armée.

Dans le même tems, les Vénitiens, le duc de Naxe et le duc de Négrepont, battaient la flotte grecque dans le golfe de Lépante ; le duc de Naxe enleva dans cette affaire six galères ennemies, dont il renforça sa marine.

Michel Paléologue, effrayé de tant de succès, et voyant qu'il allait être écrasé par la ligue formée contre lui, s'attacha à semer la division parmi les

Latins : il n'y réussit que trop bien; une guerre terrible allumée entre les Vénitiens et les Génois, eut bientôt achevé de perdre les affaires des Latins en Grèce. Il ne leur resta désormais d'espérance qu'en la personne de Charles d'Anjou, frère de saint Louis, qui venait de conquérir le royaume de Naples et la Sicile, et qui, par la rapidité de ses victoires, répandait la consternation jusques dans Constantinople.

L'empereur grec s'abaissa aux plus humbles supplications, pour obtenir la paix de ce prince, qui venait de s'allier à Baudouin, empereur détrôné : mais les espérances que ce traité faisait concevoir aux Latins, furent détruites en partie par la nouvelle direction que donnèrent en ce moment aux affaires de Charles d'Anjou, les revers de saint Louis en Égypte, et plus tard la mort de ce monarque devant Tunis.

Cependant les Vénitiens et les Génois, pressés par le pape et les croisés, conclurent à Crémone une trève de vingt quatre ans. Charles d'Anjou, après son retour, faisait les préparatifs d'une vaste expédition en Orient, et Paléologue, renfermé dans Constantinople, s'attendait déjà au siége de cette grande ville, et bornait tous ses soins à la défendre avec vigueur,

quand la mort de Baudouin déconcerta encore les projets des Latins, et mit fin à leurs espérances. Ce fut en vain que Philippe fit valoir les droits de sa naissance, prit le titre d'empereur, et maintint les traités conclus par Baudouin son père : toutes ses tentatives furent malheureuses. an 1272 ère vulg.

Les troupes de Charles d'Anjou furent défaites en Albanie, et les vêpres siciliennes le mirent hors d'état de prêter de nouveaux secours aux Latins d'Orient.

Les Vénitiens et le duc de Naxe furent contraints, par ces événemens, de rechercher l'alliance de Michel Paléologue, pour ne pas rester seuls exposés à la vengeance et au ressentiment des Grecs. L'empereur Paléologue ne jouit pas long-tems de ces succès inespérés ; il mourut en 1283, et laissa l'empire à son fils Andronic. 11 octob. 1283 ère vulg.

Le duc de Naxe, Guillaume Sanudo, mourut quelque tems après, laissant trois fils, Nicolas, Jean et Marc.

Nicolas Sanudo succéda aux états de son père, et n'ayant pu décider les Vénitiens à rompre la trève faite avec les Grecs, il envoya renouveler à Constantinople son alliance avec l'empire. an 1284 ère vulg. V^e. DUC.

La trève faite entre les Génois et les Vénitiens étant expirée en 1295, ces derniers envoyèrent, dans l'Archipel et dans la mer Noire, une flotte chargée de détruire les établissemens des Génois sur les côtes de l'Asie mineure.

Nicolas Sanudo s'allia aux Vénitiens, et contribua aux brillans succès de Morisini dans cette campagne.

Il accompagna aussi, l'année suivante, Jean Soranzo, amiral vénitien, et se trouva avec quatre galères à la prise de Caffa, ville de la Chersonèse, qui était l'en-
an 1298 ère vulg. trepôt du commerce des Génois. Il était aussi à la fameuse bataille que les Vénitiens perdirent près de l'île de Corfou, en 1299; il y fit des prodiges de valeur, vit périr la galère qu'il montait, et ne parvint que difficilement à s'échapper sur un bâtiment léger et à revenir dans son île de Naxe.

Une seconde flotte, équipée à Venise, n'eut pas plus de succès, quelque tems après. Marc Bassius, qui la commandait, fut battu dans le détroit de Gallipoli, et perdit seize galères. Le duc de Naxe fut blessé et fait prisonnier; il n'obtint sa liberté qu'au bout de trois mois, après avoir juré de ne plus porter les armes contre la république de Gênes.

Cependant, comme son courage ne lui permettait pas de rester dans l'inaction, il arma contre les mahométans, dont la puissance devenait redoutable de jour en jour, et courut les côtes d'Asie où il amassa d'immenses richesses, qu'il répandit ensuite dans les îles de sa domination.

Nicolas Sanudo saisit bientôt une nouvelle occasion d'acquérir de la gloire : Zacharie, fameux capitaine génois, avait résolu la conquête de l'île de Scio ; il vint mettre le siége devant la ville capitale ; mais la place était forte, bien munie, et Zacharie se voyait sur le point de renoncer à son entreprise, quand le duc de Naxe lui amena un secours qui décida sur le champ de la prise de la ville et de l'île entière de Scio.

Le duc de Naxe revint dans son île, où il mourut peu après cet événement. Il n'avait pas de postérité : Jean, l'aîné de ses frères, fut appelé à sa succession.

Jean Sanudo ne s'est illustré par aucun exploit militaire. La douceur de ses mœurs et son humeur paisible, lui avaient fait embrasser l'état ecclésiastique ; il fut arraché malgré lui à cette profession, pour monter sur le trône ducal. VIe. DUC.

Marc, son frère cadet, ne vit pas sans douleur ses

espérances ruinées par l'installation du nouveau duc; il fit éclater ses ressentimens, et se retira dans l'île de Milo, où tout le monde se déclara en sa faveur. Cependant, après quelques petits combats entre les troupes des deux frères, Marc renonça au duché de l'Archipel, et Jean laissa en toute souveraineté à son frère, l'île de Milo, pour en jouir, lui et ses descendans.

Tout fut ensuite tranquille dans les îles de l'Archipel, et Jean Sanudo coula ses jours en paix dans l'île de Naxe. Il eut une fille unique, qu'il maria à Jean Carcerio, souverain d'une partie de Négrepont. Il mourut à Naxe, après avoir mis son gendre en possession du duché de l'Archipel.

CHAPITRE II.

Ducs de la famille Dalle Carcere.

JEAN CARCERIO ou Dalle Carcere, septième duc de l'Archipel, descendait d'une famille originaire de Vérone. Le premier de cette famille qui passa dans le Levant, fut Ravin Carcerio, qui dut à son courage et aux grands services qu'il rendit aux Vénitiens et à Boniface, roi de Thessalie, la souveraineté de Négrepont. Ses descendans se partagèrent cette île; et Jean Carcerio, l'un d'eux, jouissait de Négrepont, sa capitale, et de son territoire, quand il épousa Florence Sanudo qui lui apporta en dot le duché de l'Archipel. Ce prince sut mettre ses nouveaux états à l'abri des incursions des Catalans, qui ravageaient alors la Grèce et s'emparaient du duché d'Athènes, après avoir défait Gonthier de Brienne. Le duc de Naxe, quoiqu'il eût envoyé des troupes contre ces aventuriers, n'eut rien à démêler avec eux par la suite, et vécut en paix dans son île. VIIe. DUC.

Il ne laissa à sa mort qu'un fils appelé Nicolas, qui n'était pas en âge de lui succéder. Sa femme, Florence Sanudo, épousa, en secondes noces, le brave Nicolas Sanudo, surnommé *Spezzabanda*.

VIIIe. DUC. Nicolas Sanudo, second du nom, était petit-fils de Marc Sanudo, seigneur de Milo, frère cadet de Nicolas Sanudo, cinquième duc de l'Archipel. Il avait mérité, par sa force et son courage, le surnom de Spezzabanda, et il ne fit depuis qu'accroître encore sa réputation. A peine eut-il épousé Florence Sanudo, qu'il prit le titre de duc de Naxe, laissant à Nicolas Carcerio la qualité de souverain de Négrepont, qui était l'apanage de sa famille. Mais il se chargea de la tutelle de ce jeune prince, pour lui conserver ses états; battit, en diverses rencontres, les Catalans qui les voulaient envahir, et leur enleva plusieurs places fortes qu'il réunit au domaine de son pupille.

Spezzabanda, bientôt après, prit part à des affaires plus importantes. Il s'allia à Andronic, petit-fils de l'empereur grec, et il se réunit, à Andrinople, à l'armée que ce jeune prince assemblait pour détrôner son aïeul.

L'empereur étant parvenu par accommodement à

détourner cet orage, ne songea plus alors qu'à se venger de Sanudo; et ce duc, demeuré sans allié, voyait toutes les forces de l'empire grec menacer ses états, quand l'empereur grec, mieux instruit de ses propres intérêts, consentit à une ligue offensive et défensive avec le duc de l'Archipel contre les Turcs.

Nicolas Sanudo équipa sur le champ trois galères et trois gros vaisseaux, et se rendit à Constantinople.

Othman régnait alors sur les Turcs; il avait, le premier, pris le titre de sultan, après s'être emparé de la Bythinie et de presque toutes les côtes de l'Asie mineure, d'où il désolait les îles et les provinces voisines. Le duc de Naxe se chargea de harceler les Turcs par mer, tandis que l'armée des Grecs devait les attaquer par terre, et pénétrer dans leur pays.

Spezzabanda, fidèle à ses engagemens, fut le plus dangereux ennemi des Turcs, et répandit partout la terreur de son nom. Othman, qui n'entendait parler que de ses exploits, forma la résolution d'envoyer ravager l'Archipel par représailles. Le duc de Sanudo était occupé dans l'île de Négrepont à appaiser quelques troubles, quand une flotte de galères, galiotes et brigantins turcs, descendit à Naxe et dans quelques

autres îles. Les barbares massacrèrent les habitans, brûlèrent les villages, saccagèrent les campagnes, et firent ensuite un nombre prodigieux d'esclaves.

On peut évaluer à quinze mille personnes la perte que fit le duc de Naxe, dans cette malheureuse expédition.

Son désespoir fut extrême, en apprenant à Négrepont cette terrible nouvelle. Il en partit sur le champ avec vingt galères, montées par les Naxiotes, que la cruauté des Turcs rendait furieux. Ceux-ci étaient encore à l'ancre, quand la petite flotte de Spezzabanda parut; ils voulurent s'enfuir, mais on ne leur en laissa pas le tems. On se précipita sur eux avec des cris de fureur, et ce ne fut bientôt qu'une horrible boucherie: Sanudo fit des prodiges; il coula à fond plus de vingt bâtimens de toute grandeur, et parvint à délivrer deux mille de ses sujets, que les Turcs avaient déjà chargés de fers.

Othman survécut peu à cette défaite. Orcan lui succéda, et se rendit plus fameux encore par ses emportemens contre les chrétiens. L'Attique, le Péloponèse, Négrepont, la Macédoine, furent tour à tour le théâtre de ses fureurs; il fallut enfin publier une croisade, pour arrêter ce torrent dévastateur.

Philippe de Valois, roi de France; Andronic, empereur des Grecs; Robert, roi de Naples; le roi de Chypre; le grand maître de Rhodes; les Vénitiens et le duc de Naxe, armèrent contre les infidèles; leur flotte n'était que de trente sept galères, mais la valeur suppléait au nombre; celle des Turcs, commandée par Morbassan et forte de cent cinquante vaisseaux, vint au devant des chrétiens et leur présenta le combat à la hauteur du mont Athos.

Les mahométans éprouvèrent la défaite la plus complète; quatre de leurs vaisseaux furent pris avec six mille esclaves; soixante galères furent entr'ouvertes et coulées; Morbassan, qui changea cinq fois de bord, fut forcé de prendre la fuite avec ce qu'il put sauver de sa flotte. an 1330 ère vulg.

Spezzabanda se distingua dans cette bataille par son courage accoutumé; il commanda l'avant-garde, et s'empara à la vue des deux flottes de la galère vice-amirale turque.

Andronic, petit-fils de l'empereur grec, qui déjà avait tenté de lui ravir sa couronne, profita de l'absence de son aïeul pour faire éclater contre lui une nouvelle conspiration; il réussit mieux que la pre-

mière fois dans son entreprise, et parvint à le détrôner. Le vieux Andronic fut confiné dans un couvent, où il mourut sous l'habit religieux et le nom d'Antoine.

an 1332 ère vulg. L'empire grec ne gagna rien à ce changement de maître. Le nouvel empereur s'aliéna tous les esprits par sa mauvaise politique, et perdit l'alliance des princes latins, qui pouvaient seuls le sauver de l'envahissement des Turcs.

Les Génois, attaqués dans leurs possessions par les Grecs, appelèrent à leur secours le duc de Naxe. Sanudo, pour faire diversion, descendit dans l'île de Mételin, et assiégea la capitale, dont il s'empara, ainsi que des places les plus considérables de l'île. Ce fut en vain qu'Andronic chercha ensuite à reprendre Mételin; Sanudo la défendit avec la même vigueur qu'il l'avait attaquée, et força l'empereur grec à en venir à un accommodement avec les Génois.

Cantacuzène, ministre perfide qui avait pris sur Andronic un entier ascendant, porta ensuite ce prince à conclure avec Orcan des traités, à l'aide desquels ce sultan entra dans l'empire, et étendit ses frontières jusqu'au Bosphore.

Andronic, s'apercevant trop tard des erreurs où

il avait été entraîné, chercha à regagner les Latins; mais il mourut de chagrin dans les lenteurs de ces négociations, laissant deux fils, Jean et Manuel, sous la tutelle du traître Cantacuzène.

A peine Andronic eut-il fermé les yeux, que Cantacuzène, exécutant ses infâmes projets, se fit proclamer empereur et s'allia à Orcan, auquel il donna sa fille en mariage. Cependant il voulut bien ensuite partager l'empire avec Jean Paléologue, qui, défait par l'usurpateur, fut contraint d'accepter ses conditions.

Cantacuzène, affaibli par les divisions intestines qui désolaient ses états et sa propre cour, ne jouit pas long-tems de l'alliance du sultan des Turcs. Rien ne put arrêter celui-ci, quand il eut trouvé le moment favorable pour porter un dernier coup à l'empire grec; et l'empereur vit, mais trop tard, qu'il ne lui restait de ressource que dans les Latins. Sa conduite, son usurpation, auraient dû éloigner de lui l'intérêt des princes de la chrétienté; et cependant ils furent touchés de sa position, et formèrent, pour le secourir, une ligue composée des Vénitiens, des Génois, des chevaliers de Rhodes, du roi de Chypre, du duc de Naxe et du duc d'Achaïe.

17 janv. 1345 ère vulg. La flotte des chrétiens s'assembla près de l'île de Scio, et prit la funeste résolution de débarquer une partie des troupes près de Smyrne, et d'attaquer en même tems la flotte turque qui assiégeait *cette ville*. Chacune de ces entreprises fut également malheureuse: les Génois furent taillés en pièces, en mettant pied à terre; les vaisseaux chrétiens, attaqués de tous côtés, furent pour la plupart détruits; tous les généraux périrent les armes à la main; et Spezzabanda, entouré d'ennemis qu'il avait immolés, trouva lui-même au milieu d'eux une mort glorieuse.

Nicolas Sanudo ne laissa qu'une fille qui épousa le seigneur de Sommaripa. Nicolas Carcerio, fils du dernier duc, lui succéda dans les états de l'Archipel, qui lui appartenaient de droit, mais à condition que le duché reviendrait à Marie Sanudo, sa sœur de mère, en cas qu'il mourût sans enfans.

IXe. DUC. Les ravages des Turcs, dans toute la Grèce, obligèrent ce nouveau duc à se liguer contre ces barbares avec les Catalans, maîtres du duché d'Athènes; avec Manuel Cantacuzène, gouverneur de la Morée pour l'empire grec, et avec les Français, possesseurs de l'Achaïe. Il remporta d'abord plusieurs avantages

dans le Péloponèse; mais l'abandon de l'Achaïe, par le prince Robert, occupé dans le royaume de Naples, et surtout une nouvelle division entre les Vénitiens et les Génois, achevèrent de perdre les Latins en Grèce.

Les princes chrétiens prirent parti, chacun selon son intérêt, dans la querelle de ces deux républiques, et se firent mutuellement la guerre. Carcerio se déclara en faveur des Vénitiens, et joignit ses vaisseaux à leur flotte.

Doria, qui commandait pour les Génois dans l'île de Scio, assembla une petite armée et alla assiéger Négrepont, qu'il prit et saccagea; mais ne pouvant garder cette conquête, il alla à l'île de Zia, qui faisait partie du duché de l'Archipel, et la réduisit sans peine, ainsi que la forteresse, défendue par cent hommes seulement.

Carcerio, irrité de cette perte, redoubla de zèle et d'efforts pour la cause de ses alliés; il paya lui-même de sa personne, pendant tout le cours de cette guerre. Elle se poussa avec vigueur, et une alternative de succès et de revers qui en prolongea la durée. Cependant Pisani essuya à la dernière bataille un échec si

considérable, que les Vénitiens furent contraints pour quelque tems de quitter la mer. Le duc de Naxe, échappé à cette défaite, se retira dans l'île de Scyros, où il se mit sur le champ en état de se bien défendre.

A peine avait-il fait les préparatifs nécessaires à la sûreté de la ville, qu'il fut forcé de la soutenir contre les attaques de six galiotes turques, qui vinrent faire un débarquement. Carcerio, sans donner aux ennemis le tems de se reconnaître et d'employer leurs forces, les chargea avec une telle vigueur, qu'il n'en laissa pas échapper un seul. Ses soldats s'étant jetés ensuite dans des barques légères, abordèrent les six galiotes, qui furent enlevées et ramenées dans le port, au milieu des cris de joie de tous les insulaires.

Le duc de l'Archipel, peu après cet événement, fut engagé dans la ligue que le pape Grégoire II formait contre les infidèles.

an 1372 ère vulg. Jean Paléologue, empereur de Constantinople; Louis, roi de Hongrie; Jean, prince d'Antioche; Raimond Béranger, grand maître de Rhodes; les républiques de Venise et de Gênes; Acciamoli, seigneur de Corinthe; Gatilinio, seigneur de Mételin; le marquis de Boudonne, gouverneur du duché d'Athènes,

et chef des Catalans, Frédéric, roi de Sicile, Léonard de Tochis, comte de Céphalonie et duc de Leucade, et plusieurs autres princes devaient assembler leurs troupes près de Thèbes, pour arracher l'Europe à la domination mahométane : mais de si nobles projets furent encore rompus par la division des Vénitiens et des Génois; et la plupart des confédérés retournèrent dans leurs états avec la gloire seulement d'avoir médité une entreprise grande et généreuse. Le duc de Naxe se retira dans son île, où bientôt une affreuse conspiration lui ôta la couronne et la vie.

François Crispo, seigneur de Milo, homme d'une ambition insatiable, avait depuis long-tems résolu d'usurper le duché de l'Archipel; et comme Carcerio n'avait pas d'enfans, il jugea l'instant favorable pour exécuter ses coupables desseins. Mais voulant arriver à son but par un seul crime, il alla avec quelques uns de ses affidés voir le duc de Naxe, qu'il fit assassiner à la suite d'une partie de chasse : feignant ensuite de craindre pour lui-même, il fit descendre de sa galère des troupes à l'aide desquelles il s'empara des forteresses, gagna les principaux habitans de l'île et se fit décerner la régence puis la couronne ducale.

CHAPITRE III.

Ducs de la famille de Crispo.

Crispo, maître de l'île de Naxe, sentit bien que l'appui des Vénitiens pourrait seul le maintenir dans son usurpation; il fit donc tous ses efforts pour se concilier leur protection et leur faveur, et sut y parvenir en leur cédant la partie de Négrepont, qui appartenait à Carcerio. Les Vénitiens en dépouillèrent le seigneur de Sommaripa, malgré ses droits et ses réclamations; puis voulant reconnaître l'important service de Crispo, ils le soutinrent hautement dans ses prétentions, et l'aidèrent enfin à faire reconnaître son autorité dans toutes les îles du duché de l'Archipel. Celle d'Amorgos refusa de le recevoir pour maître; mais le nouveau duc y envoya Jacques Crispo, son fils aîné, qui bloqua étroitement la forteresse et la força bientôt à capituler, faute de vivres; ainsi cette île subit le joug comme les autres.

Le règne de François Crispo fut troublé dans les commencemens par les inquiétudes que donnaient aux Grecs les progrès du sultan Bajazet; mais le fameux Tamerlan dissipa toutes ces frayeurs, en détruisant l'armée des Turcs, et mettant leur empereur dans les fers.

Le duc de Naxe, usurpateur heureux, vécut ensuite en paix et laissa ses états, en mourant, à Jacques Crispo, l'aîné de ses cinq fils.

Jacques Crispo, peu après son avénement à la couronne, fut le sujet d'une rupture entre les Vénitiens et les Turcs. Mahomet Ier., qui régnait sur ceux-ci, prétendait que le duc de Naxe devait lui rendre hommage comme empereur d'Orient; et sur son refus, il envoya trente galères ravager les îles de l'Archipel. XIe. DUC.

Les Vénitiens armèrent en faveur de leur allié, et chargèrent Lorédan de se joindre à la flotte de l'Archipel. L'amiral vénitien et le duc de Naxe cinglèrent vers Gallipoli où était l'escadre turque, qui, supérieure en nombre, ne craignit pas d'engager de suite le combat. Lorédan s'attacha à l'amiral ennemi, qu'il enleva après une lutte sanglante; et les Turcs, voyant la tête de Giali-pacha sur la poupe de la galère de Lorédan, découragés par ce terrible spectacle, ces-

sèrent de se défendre ; on en fit un grand carnage, et plusieurs furent pris dans leur fuite. Vingt sept galères, un grand nombre de prisonniers et trois mille esclaves chrétiens, dont on brisa les fers, furent le fruit de cette mémorable journée, qui couvrit de gloire l'amiral vénitien et le duc de Naxe.

Crispo revint dans son île, alors en proie à des troubles causés par l'ambition de ses frères. Les deux plus jeunes s'étaient révoltés contre celui que le duc avait chargé du gouvernement en son absence, et avaient formé plusieurs partis dans l'état. Ce ne fut qu'avec bien de la peine que Jacques Crispo put rétablir la paix dans sa famille ; peut-être même n'y serait-il point parvenu, si la présence des seigneurs de Sommaripa, qui réclamaient, à main armée, l'héritage de leurs ancêtres, n'eût fait cesser toutes les dissensions pour rallier les frères contre l'ennemi commun. Après la guerre qui se fit quelque tems entre ces deux familles, chacune garda ce qu'elle possédait, et les seigneurs de Sommaripa conservèrent Paros, Antiparos et Andros.

an 1438 ère vulg. Jacques Crispo mourut sans enfans à Naxe, en 1438, et laissa ses états à son frère Jean.

XIIe. DUC. Le nouveau prince, à son avénement au trône, vou-

lant ôter à l'ambition de ses frères tout motif de troubles et de désordres, et jouir en paix de ses états, consentit à partager entre eux quelques unes des îles qui lui appartenaient.

Il donna à Marc les îles de Nio et de Therasia; à Guillaume l'île de Naufio; à Nicolas celle de Santorini; et à ce prix il acheta la paix et la tranquillité. Il ne put cependant se défendre de prendre part à la guerre qu'eurent les Vénitiens, ses alliés, avec Amurat, premier sultan des Turcs; et il se trouva à la bataille qui fit perdre aux Vénitiens l'isthme de Corinthe et ensuite tout le Péloponèse.

Après cet événement, si funeste à la chrétienté, le duc de Naxe se retira dans son île, où il mourut, laissant un fils unique pour successeur.

L'épouse du duc défunt, chargée pendant quelque tems de la régence, craignant les troubles de l'intérieur et les guerres du dehors, et voulant assurer à son fils une protection puissante, donna aux chevalier de Rhodes, le monastère de Saint-Antoine avec tous ses revenus, pour être érigé en commanderie de leur ordre. Le chevalier Michel Casteltacios en fut le premier commandeur.

an 1453 ère vulg. XIIIe. DUC. Le prince Jacques Crispo fut reconnu duc de l'Archipel un an après; ce fut en 1453; époque à jamais mémorable, par la prodigieuse rapidité des conquêtes de Mahomet II, et par la prise de Constantinople.

Les Vénitiens, après avoir fait d'incroyables efforts pour soutenir l'empire d'Orient, craignant enfin pour eux-mêmes l'ambition et le ressentiment d'un jeune conquérant de vingt trois ans, parvinrent à en obtenir la paix; et le duc de Naxe eut le bonheur de s'y faire comprendre, et d'être reconnu du sultan comme duc de l'Archipel, et allié de la Porte ottomane.

Jacques Crispo ne jouit pas long-tems de la paix, à la faveur de ce traité; il mourut un an après son mariage, laissant la duchesse enceinte d'un enfant, dont la tutelle fut donnée à Guillaume Crispo, seigneur de Naufio. A la naissance de l'héritier de la couronne, XIVe. DUC. son tuteur lui donna le nom de Jean Jacques, et il prit soin de son enfance. François Santorini voulut, dans ces circonstances, faire valoir les droits qu'il prétendait avoir à la régence, et deux partis se formaient dans l'île, pour soutenir les prétentions des deux concurrens, quand la mort du jeune duc Jean Jacques vint ouvrir un champ plus vaste à leur ambition.

Mais les seigneurs de Sommaripa, loin d'avoir abandonné de justes prétentions, cherchèrent à profiter d'une occasion aussi favorable pour les faire valoir ; et l'Archipel, divisé en différens partis, allait devenir le théâtre d'une guerre, quand l'oncle et le neveu, oubliant leur ancienne querelle, se rapprochèrent par la crainte qu'inspirait l'ennemi de leur famille. Il fut donc convenu entre eux, que Guillaume Crispo conserverait le duché pendant sa vie, et que François, son neveu, lui succéderait. A la suite de cet arrangement, la tranquillité se rétablit, leurs forces s'augmentèrent, et le seigneur de Sommaripa fut contraint de retourner dans son île d'Andros.

Guillaume prit le titre de duc à l'âge de soixante ans : se trouvant alors en paix avec le Turc et ses voisins, il entreprit la visite de ses états, pour remédier aux désordres et aux abus introduits par une longue guerre. Il parcourut donc les îles de Milo, de Policandro, Siphano, Patmos et Nio ; et de retour à Naxe, il mourut au bout de six mois, après avoir indiqué pour successeur le seigneur de Santorini, selon la convention qu'ils avaient faite. XVe. DUC.

Le nouveau duc, dès le commencement de son XVIe. DUC.

règne, se vit forcé de faire, contre les Turcs, des préparatifs de défense : l'ambition de Mahomet, alors sur le trône ottoman, était pour tous ses voisins un sujet d'inquiétudes continuelles. Dévoré d'une soif de domination, que rien ne pouvait assouvir, à peine avait-il pourvu à la sûreté de ses anciennes conquêtes, qu'il songeait à en faire de nouvelles. Déjà les deux despotes de la Morée étaient tombés sous ses coups, que la république de Venise ne songeait pas même à se garantir. Mais bientôt de nouveaux succès de Mahomet vinrent tirer les Vénitiens de leur léthargie : Argos qui leur appartenait, tomba au pouvoir des Turcs, et ce fut alors que la république fit passer une armée dans le Péloponèse, et somma les alliés d'y joindre leurs forces. Le duc de Naxe envoya deux galères et quelques troupes à Napoli de Romanie. Les commencemens de la guerre furent heureux pour les chrétiens; toutefois leur fortune échoua devant Corinthe. Forcés d'abandonner la campagne, ils résolurent d'entreprendre le siége de Mételin, que Mahomet avait enlevé au seigneur Gattilusio.

Justiniani, amiral vénitien, aborda à Mételin avec toute l'armée chrétienne. Il attaqua vivement les for-

tifications de cette ville; mais sur la nouvelle de l'approche de la flotte turque, il fut contraint de lever le siége précipitamment, et de se retirer à Négrepont.

Cependant Mahomet II méditait une entreprise digne de sa fortune et de ses exploits. Il assembla une flotte de trois cents vaisseaux et la dirigea sur l'Eubée, pendant qu'avec une armée de cent vingt mille combattans, il traversait la Béotie, jetait des ponts sur l'Euripe, répandait ses quartiers dans l'île de Négrepont et formait le siége de la principale ville. Le gouverneur, Paul Heriso, s'immortalisa par la plus brillante défense; mais enfin la place, ouverte de toutes parts, fut enlevée d'assaut, et le reste des braves qui la défendait, fut massacré par les Turcs, irrités d'avoir perdu quarante mille hommes à ce siége.

La flotte vénitienne assistait à ce désastre sans pouvoir l'empêcher; elle se retira, et le duc de Naxe revint dans son île, où il passa deux ans dans de continuelles appréhensions du sort qui semblait menacer ses états. Il mourut à Naxe en 1472, laissant deux fils, Jacques et Jean, dont l'aîné lui succéda. an 1472 ère vulg.

Jacques Crispo songea d'abord à se ménager des alliés qui pussent garantir ses états des conquêtes du XVIIe. DUC.

redoutable Mahomet. C'est ce qui lui fit rechercher en mariage la fille de David Comnène, empereur de Trébizonde. Ce souverain avait conservé jusqu'alors son petit empire, fondé cent cinquante ans auparavant sur les bords de la mer Noire, par Isaac Comnène. Effrayé des rapides progrès de Mahomet, il venait de donner une de ses filles à l'empereur de Perse, et d'assurer ainsi aux chrétiens l'alliance de ce puissant monarque. Le duc de Naxe obtint la seconde fille de David, et entra dans la ligue de ces souverains contre les Turcs.

Les Vénitiens, le roi de Chypre, le grand maître de Rhodes armèrent de leur côté, et ravagèrent avec une flotte nombreuse les côtes de l'Asie mineure, de la Lycie et de la Pamphilie. Le prince de Caramanie, dépouillé par les Turcs de ses états, se joignit aux troupes persanes et remporta de grands avantages; mais enfin la victoire, quelque tems incertaine, re-
an 1478 ère vulg. tourna sous les drapeaux du puissant Mahomet. L'empereur de Perse, vaincu, fut trop heureux d'obtenir la paix : les chrétiens et le duc de Naxe se virent contraints de se soumettre aux lois du vainqueur; et le malheureux David Comnène, victime de cette guerre, perdit à la fois son empire et la vie.

Le duc de Naxe jouit d'une profonde paix, depuis cette époque jusqu'à sa mort, arrivée quatre ans après. Il ne laissa que deux filles, dont l'aînée, mariée à Dominique Pisani, devait hériter de ses états. Le duc, par les dispositions de son testament, intervertit cet ordre de succession, et donna le duché de l'Archipel à Jean Crispo, son frère.

Jean Crispo fut mis en possession de ses états et reconnu pour souverain, sans éprouver le moindre obstacle; mais ce fut par l'ingratitude et les vexations, qu'il paya l'attachement de ses peuples. Voulant retirer l'île de Santorini, que ses prédécesseurs avaient engagée pour de grosses sommes, il ne craignit pas d'accabler d'impôts ses malheureux sujets dont il excita le mécontentement; et bientôt il vit de toutes parts éclater des séditions contre lui. XVIIIe. DUC.

Les Naxiotes armés en voulaient à ses jours, et ils l'assiégèrent dans sa capitale, qui serait probablement tombée en leur pouvoir, si le duc n'eût été secouru à tems par des galères de Rhodes, qui parvinrent à l'arracher à la fureur des séditieux. Échappé à un aussi grand danger, Crispo ne sut point profiter des leçons de l'expérience, et abusa encore de la victoire: le

reste de sa vie s'écoula dans des troubles continuels, et l'on pense que la haine de ses peuples précipita le moment de sa mort, qui arriva après cinq ans de règne. Il laissa un fils unique qui lui succéda.

XIXe. DUC. D'abord la tranquillité sembla renaître avec François Crispo; mais bientôt il se trouva engagé dans la longue guerre que Bajazet, empereur des Turcs, déclara aux Vénitiens en 1492.

an 1492 ère vulg. Il alla joindre la flotte vénitienne à Napoli de Romanie, et se trouva avec quatre vaisseaux à toutes les opérations militaires de la flotte chrétienne. Il commandait l'une des cinq galères qui traversèrent audacieusement la flotte turque, pour entrer dans le port de Modon et secourir la garnison de cette place assiégée; et il eut la douleur de la voir enlever sous ses yeux sans pouvoir la défendre. Les habitans furent passés au fil de l'épée. La plupart des Modonais s'étaient empressés d'accourir au-devant du secours qu'ils appelaient de tous leurs vœux; les Turcs, qui épiaient chaque mouvement des assiégés, profitèrent de ce moment pour donner l'assaut, et ils s'emparèrent de la ville.

Le duc de Naxe, qui avait été la cause bien involontaire du désastre de Modon, traversa de nouveau

la flotte ennemie, et se retira dans l'île de Zante. Enfin, après douze ans d'une guerre sanglante, la paix se fit par l'entremise du roi de France, entre les Vénitiens et leurs alliés, et le sultan Bajazet.

Les Turcs furent fidèles au traité sous le règne de ce prince et celui de Sélim Ier., son successeur.

Le duc de Naxe, retiré dans son île, y mourut au bout de quelques années, laissant un fils qui lui succéda.

Sous le règne de Jean Crispo, duc de Naxe, Soliman II ne laissa aucun relâche aux chrétiens, et la perte qu'ils firent de l'île de Rhodes, dut leur annoncer la fin de leur domination dans le reste de l'Archipel. XXe. DUC. an 1522 ère vulg.

Les Vénitiens espéraient en vain, à l'ombre de la plus stricte neutralité, jouir de quelque repos; Soliman voulait la guerre, et sur le premier prétexte, il la leur déclara, ainsi qu'à leurs alliés.

La flotte turque, de retour du siége de Corfou, se rangea à la vue de Naxe. Le malheureux duc, sans moyen de défense, prévoyant les funestes intentions des barbares, tenta du moins de les désarmer par sa soumission; il se rendit sur le bord de Barberousse, pour appaiser sa rage; et pendant ce tems, il eut la douleur de voir les Turcs ravager ses états et en enlever an 1538 ère vulg.

tout ce qu'ils renfermaient de précieux. Cependant le duc obtint grâce; le Turc lui laissa même la possession de son duché, sous la condition d'être tributaire du grand seigneur, et de lui payer tous les ans six mille écus d'or. Crispo se soumit à toutes les conditions, et il ne crut pas acheter trop cher, à ce prix, la souveraineté de l'Archipel.

Barberousse alla ensuite assiéger Paros, qu'il espérait trouver sans défense; il ne put cependant s'en emparer qu'après avoir triomphé d'une résistance vigoureuse : de là, il se rendit vers Constantinople.

François Crispo maria sa fille à Jean François de Sommaripa, et lui donna pour dot les îles de Zia et de Micone. Il mourut deux ans après, laissant son duché à Jacques Crispo, son fils.

XXIe. et dern. DUC.

Jacques Crispo trouva les états de son père dans une déplorable situation. Les peuples, épuisés par les Turcs, ne pouvaient satisfaire à aucun impôt; les Grecs, en pleine révolte contre leur souverain, ne cherchaient qu'à se soustraire à sa domination; et le duc, par un funeste concours de circonstances, se trouvait être un de ces hommes marqués par le destin, comme pour être la honte de leur pays, et les der-

niers de leur race. Loin de réprimer les désordres qui régnaient dans ses états, il ne sut que les accroître; bientôt ils furent au comble, et sa conduite donna lieu à des plaintes si vives et si fréquentes de la part de ses sujets, qu'il fut dépouillé et chassé par ordre du grand seigneur.

L'île de Naxe fut donnée à un Juif, favori du sultan, an 1566 ère vulg.
nommé Jean Michez. En vain l'orgueil des Grecs se révolta contre un pareil choix; il fallut céder, et subir la loi d'un gouverneur que Michez envoya pour régner en son nom. Mais par un singulier bonheur, ce lieutenant, nommé Coronello, qui aurait dû être pour les Naxiens un objet d'exécration, puisqu'il était pour eux un gage d'asservissement, se fit au contraire chérir par ses vertus, et transmit à sa famille l'amour et l'estime des insulaires.

Depuis cette époque, le grand seigneur ne tint dans les îles de l'Archipel, ni gouverneurs, ni employés; ils auraient été à la merci des armateurs chrétiens et des bâtimens maltais qui croisaient dans ces parages.

Chaque île fut en conséquence appelée à choisir tous les ans ses magistrats, qui prirent le nom d'*Épi-*

tropes. Ils étaient chargés de lever les impositions, et garans du tribut qu'il fallait payer annuellement à la Porte. Du reste, le peu de séjour que firent les Turcs dans l'Archipel, la beauté de ces îles, la fécondité de leur terroir, la pureté et la salubrité de l'air qu'on y respire, y attirèrent, à diverses époques, un assez grand nombre de familles étrangères, qu'on y laissa vivre dans une entière indépendance.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

LIVRE V.

DEPUIS LA MORT DE SOLIMAN II JUSQU'A NOS JOURS.

CHAPITRE PREMIER.

Guerre de Chypre. — Ravages des Turcs à Céphalonie et Zante. — Bataille de Lépante. — On fortifie la ville de Corfou. — On bâtit le fort neuf. — Guerre contre les pirates. — Victoires de Cappello. — Guerre de Candie. — Tremblement de terre à Corfou. — Prise de Butrinto par les Turcs. — Défense de Parga par les Corfiotes. — Nouvelle commotion souterraine à Corfou. — Entreprise des Vénitiens contre Sainte-Maure repoussée. — Les Corfiotes et les Paxiotes arment contre les Leucadiens, et répriment leurs pirateries.

On a vu jusqu'à présent que l'histoire de la Grèce et celle des petits états attachés à sa politique et à ses intérêts, ne présente qu'un tissu d'usurpations, de brigandages et de guerres de dévastation, signalés par des crimes nouveaux. En vain les peuples

essayaient-ils quelquefois d'alléger le poids de leurs chaînes : elles retombaient plus lourdes et plus étroites, et tous ces efforts ne servaient qu'à leur révéler le secret de leur faiblesse ou de leur lâcheté.

L'époque où nous arrivons ne fut pas moins affligeante pour l'humanité : elle s'ouvrit par la conquête de l'île de Chypre, qui ne fut pour les Turcs que le présage de nouveaux triomphes. Ils ruinèrent ensuite Parga et Butrinto, et ravagèrent les îles de Céphalonie et de Zante, dans lesquelles ils firent plus de six mille esclaves. Ils descendirent même à Corfou, pour la piller; mais l'artillerie des forts, le courage des habitans, et quelque cavalerie napolitaine, qui se trouvait alors dans l'île, les forcèrent à se rembarquer avec pré-
an 1571 ère vulg. cipitation. Enfin la flotte chrétienne mit un terme à tant de désordres; elle arriva dans ces parages, toucha à Céphalonie, et remporta bientôt la célèbre victoire de Lépante. L'armée chrétienne était commandée par le fameux don Juan d'Autriche, frère naturel de Sanche Philippe II, et les Corfiotes s'y distinguèrent. Christophe Condocalli, l'un d'eux, aborda la galère capitaine de Rhodes.

Les Turcs, consternés de leur défaite, évitèrent soi-

gneusement toute nouvelle rencontre avec la flotte de don Juan d'Autriche ; Luzzari, amiral turc, se contenta de préserver Navarin et Modon, et refusa constamment la bataille : ce fut par cette sage conduite, qu'il fit perdre aux chrétiens une partie des fruits d'une si grande victoire. En effet leur flotte se divisa peu après, et les négociations pour la paix s'entamèrent bientôt entre la Porte ottomane et le sénat de Venise.

Les Turcs avaient construit un fort dans le voisinage de Cattaro [1] et menaçaient cette ville; Jacob Soranzo alla lui porter secours à la tête de trois mille Corfiotes. Le fort de Verbagno fut pris, l'ennemi repoussé, et la ville garantie par de nouveaux ouvrages. La paix se fit à cette époque entre les Turcs et les Vénitiens. Le sénat de Venise résolut de fortifier Corfou, selon l'importance du rôle que jouait cette place dans l'Adriatique. Les Corfiotes demandaient que leurs habitations fussent comprises dans les nouvelles fortifications; ils offraient, pour les bâtir, les matériaux de l'ancienne Paléopoli. Savorgnano, Morato et Vitelli, fameux ingénieurs de ce siècle, furent envoyés

an 1572 ère vulg.

[1] Ville forte de la Dalmatie vénitienne.

sur les lieux. Ils joignirent le bourg et la place du Levant à l'ancienne forteresse, couvrirent le tout par un front droit, composé de deux bastions avec leurs courtines, et par un fort bâti sur le mont Saint-Abraham, qu'on nomma le fort neuf. Tous ces travaux furent terminés en 1588.

an 1588 ère vulg.

Les Juifs avaient profité des désastres des Corfiotes et des malheurs de la guerre, pour se rendre nécessaires dans l'île; mais ayant abusé de l'influence que leur donnaient leur fortune et le crédit qu'ils commençaient à prendre dans le commerce, par l'invention récente du papier de change, ils se firent chasser en 1592.

an 1606 ère vulg.

Vers l'année 1606, il se manifesta, entre la république de Venise et Mahomet III, quelques intentions d'hostilité qui se réduisirent à de vains mouvemens, et la paix fut confirmée peu de tems après. Cette époque fut stérile en événemens pour les Iles Ioniennes: en 1616, les Corfiotes envoyèrent un régiment pour secourir l'armée vénitienne campée devant Gradisca, et le siége de cette place fut interrompu par une trève, que suivit la paix générale en 1617.

Cependant l'île de Corfou était le rendez-vous et la

place d'armes de toutes les flottes de la république. Ces flottes, montées par des hommes de toutes les nations et la plupart sans patrie, formaient des garnisons dangereuses dont les brigandages exaspéraient les insulaires qui ne cessaient de se plaindre. En 1621, 1624 et 1626, ils furent obligés de recourir à l'autorité du sénat, contre l'audace et la licence de ces hôtes incommodes, qui étaient pour l'île un véritable fléau. Le sénat fit droit à leurs réclamations; et il défendit par une loi aux marins ou rameurs des galères de descendre à terre, et aux capitaines d'y demeurer.

En 1627, la peste se répandit en Italie; les états de Venise en furent désolés, et l'île de Corfou en ressentit la funeste contagion; ses ravages cependant furent peu considérables, à cause des précautions et des mesures de salubrité que l'on se hâta de prendre.

Il s'éleva, en 1632, quelques troubles dans l'île, suscités par la dureté de la noblesse, et par l'impatience du peuple, jaloux d'obtenir quelques prérogatives; et le sénat fut forcé, dans cette circonstance, d'interposer son autorité pour rétablir la paix. Les inquisiteurs d'état, M. Contarini, Jean Cappello, et

M. A. Corraro, qui furent nommés à cet effet, imaginèrent pour y parvenir de faire renverser et enlever de l'île toutes les statues, armoiries, inscriptions et médailles qui, en conservant la mémoire des grands hommes des tems passés, n'étaient propres, disaient les inquisiteurs, qu'à fomenter l'ambition et l'esprit de révolte. C'est sans doute à de telles mesures qu'il faut attribuer la pauvreté actuelle de l'ancienne Corcyre, en monumens de l'antiquité : à peine y rencontre-t-on quelques traces de sa grandeur passée ; on n'y trouve plus même les ruines et les inscriptions citées par Porcacchi, O.-Dapper et Spon.

an 1633 ère vulg. Le provéditeur Cappello résolut, en 1633, de poursuivre jusques dans leurs repaires les nombreux pirates qui désolaient l'Adriatique. Ils s'étaient retranchés avec une nombreuse artillerie sur le rivage, près de Durazzo, et se disposaient à vendre chèrement leur vie. Cappello, après les avoir vivement canonnés, fit descendre ses troupes, et escalader de toutes parts leur enceinte, qui fut enlevée d'assaut ; et en peu de tems, la flotte et les richesses immenses de ces corsaires tombèrent entre les mains des Vénitiens et des Corfiotes.

L'amiral, vainqueur, revint à Corfou, après cette expédition utile et brillante. Voulant profiter de tous les avantages de la victoire, il fit couler à fond, près de l'église Saint-Nicolas, quatorze des bâtimens pris à l'ennemi, pour former un môle que la mer a détruit depuis. Venise en vit arriver d'autres dans son port; et un grand navire, portant pavillon impérial, fut envoyé en hommage au grand seigneur à Constantinople.

En 1640, la république vénitienne eut encore à réprimer des troubles survenus dans l'île. Quelques bandits, à la faveur d'une émeute, avaient enlevé des prisons plusieurs des leurs, condamnés pour crimes capitaux, et ils se disposaient à poursuivre leur coupable tentative, quand un capitaine général, envoyé à ce sujet, parvint à rétablir l'ordre et à punir les rebelles. an 1640 ère vulg

Ce fut encore à cette époque que les Turcs suscitèrent à la république de Venise la malheureuse guerre qui la priva d'un royaume. Ibrahim avait succédé à Amurat IV; il fit d'immenses préparatifs dans ses ports, et quoiqu'il parût les diriger contre Malte, le sénat ne négligea, de son côté, aucune précaution pour résister à l'orage.

Un commandant et un provéditeur général, pour les trois îles de la mer Ionienne, furent envoyés à Corfou. On augmenta les fortifications; un boulevard fut élevé pour défendre la porte Saint-Raimond, et près de cinq cents maisons attenantes furent démolies.

Les Turcs fondirent sur l'île de Candie, et s'attachèrent opiniâtrément à sa conquête. En vain les îles de Corfou, de Céphalonie et de Zante, envoyèrent à Candie de continuels secours; en vain des guerriers, accourus de divers royaumes de la chrétienté, se dévouèrent à sa défense avec un courage héroïque; en vain les flottes de Venise ravagèrent l'Archipel, pour affamer les ennemis: les Turcs, par leur valeur et leur persévérance, surmontèrent tous les obstacles, et se rendirent pour toujours maîtres de ce riche et beau pays. Je n'entrerai point dans le détail des opérations qui amenèrent cet événement, si fatal pour la république de Venise; elles n'ont aucun rapport avec cette histoire. Ce fut en 1669 que les Vénitiens évacuèrent entièrement l'île de Candie. La perte de cette contrée, dont la possession était pour eux d'un si grand intérêt, dut leur inspirer de nouvelles mesures de sûreté, pour garantir leurs autres possessions, menacées par les Turcs.

On fortifia, en 1647, la ville de Cassopo, pour la mettre en état de résister au débarquement qu'on pouvait craindre de ce côté; et ces craintes n'étaient pas sans fondement, car les Turcs, après avoir dévasté l'Épire et la Dalmatie, avaient sondé ce port, et l'on s'attendait chaque jour à une tentative de leur part sur Corfou. La peste, qui désola une partie de la Turquie en 1648, se fit légèrement ressentir dans cette île, du côté de Lefchimo; mais elle ne s'étendit pas dans le reste du pays. an 1647 ère vulg. an 1648 an 1649

On essuya, en 1650, une violente secousse de tremblement de terre; plusieurs édifices furent détruits et le bastion Saint-Athanase renversé : on se hâta de le reconstruire, et de réparer les ouvrages ébranlés. an 1650 ère vulg.

Un soulèvement qui eut lieu dans les bailliages d'Oros et d'Agiru, en 1652, fut appaisé promptement par les soins qu'y apporta le sénat.

Les Turcs, en 1654, s'emparèrent de Butrinto et de la tour des Étangs, qu'ils fortifièrent dans l'intention d'en faire une place du premier ordre. Ils privaient, par là, les Corfiotes de leur ancien domaine en terre ferme; mais ceux-ci y rentrèrent en 1660, et le conservèrent jusqu'à 1716. Parga, assiégée par les Turcs

pendant deux années consécutives, fut vigoureusement défendue par Benevite, Corfiote, dont l'héroïque valeur contraignit deux fois l'ennemi à lever le siége de la place.

Le provéditeur général, Marino Marcello, tenta, en 1658, une expédition contre Sainte-Maure. Les galères des îles de Corfou, Céphalonie, Zante, en firent partie : elle fut sans succès; les Turcs, qu'on croyait surprendre, se battirent en désespérés, et parvinrent à repousser cette attaque.

an 1665 ère vulg. Une courtine entière fut encore renversée en 1665, par suite de commotion souterraine; elle fut reconstruite par les soins de M. Foscarini, qui était alors provéditeur et capitaine général de Corfou.

L'île de Leucade était le repaire d'une foule de pirates, qui s'étaient rendus redoutables par leurs brigandages : le provéditeur général Valieri, permit aux Corfiotes d'armer en course contre eux. Bientôt sept brigantins furent lancés des côtes de Corfou et de
an 1668 Paxo, et les pirateries des Turcs furent réprimées.

an 1669 ère vulg. La paix suivit la prise de Candie par les Turcs. La république de Venise resta étrangère aux guerres de toute l'Europe contre Louis XIV, au siècle duquel

nous sommes enfin arrivés à travers tant de vicissitudes sanglantes, qui prouvent, comme on l'a dit, que l'histoire n'est guère que le martyrologe des peuples, toujours victimes de ceux qui s'arrogent le droit de les gouverner. Cette tranquillité ne fut troublée un moment que par les ambitieux desseins de Cara-Mustapha.

Ce visir, fier de l'alliance de Tékéli, chef des mécontens de Hongrie, ne craignit pas de braver à la fois l'Allemagne, la Pologne et la Moscovie; il ménagea même si peu les Vénitiens dans le même tems, qu'il les força de se joindre à cette ligue contre la Porte. La guerre fut donc résolue dans le sénat; mais la circonstance ne parut favorable, pour la déclarer, que lorsque la valeur de Jean Sobieski eut sauvé Vienne; que le grand visir, forcé dans ses lignes, eut perdu, dans sa fuite, une partie de son armée avec toute son artillerie; et que les Impériaux, après deux victoires consécutives, se furent emparés de Strigonie.

an 1683 ère vulg.

CHAPITRE II.

Guerre de la république de Venise avec la Turquie. — Succès de Morosini. Traité de Carlowitz. — Nouvelle guerre. — Perte de la Morée, de l'île de Tine, de Cérigo. — Siége de Corfou. — Reprise de Sainte-Maure, de Cérigo et de Cérigotto par les Vénitiens. — Traité de Passarowitz.

an 1684 ère vulg. MOROSINI ouvrit le cours de ses brillans exploits par la prise de l'île de Leucade. Il attaqua Sainte-Maure, fit brèche à ses remparts, et força, après plusieurs assauts, les Turcs à capituler.

Cette conquête fut suivie de celle de toute la province de Carnia [1], de la prise de Prévesa et des places les plus importantes de l'Albanie; enfin le fruit de quatorze années consécutives de victoires ou d'avantages sur les Turcs, fut pour les Vénitiens la conquête de la Morée, d'une partie de la Dalmatie, et des îles de Tine et de Scio : maîtres alors de la mer, il leur

[1] L'ancienne Acarnanie.

fut facile d'exiger le tribut dans toutes les îles turques de l'Archipel.

La paix de Riswick acheva de ruiner les affaires du sultan Mustapha II, en le privant de la puissante diversion que faisait la France aux efforts des Impériaux. Aussi le prince Eugène, après la célèbre bataille de Zenta, eut-il une constante supériorité sur l'armée ottomane. Le Turc sentit alors la nécessité de faire la paix. L'empereur Léopold, dont les vues se portaient sur l'Espagne, n'était pas éloigné de la conclure; et les Vénitiens avaient besoin de terminer une guerre dont le fardeau glorieux les accablait.

an 1698 ère vulg.

On fixa le lieu du congrès à Carlowitz, petite ville sur le Danube; et bientôt la paix se fit entre toutes les puissances belligérantes.

L'île de Leucade fut cédée à la république en toute souveraineté, et les îles de l'Archipel furent déclarées respectivement exemptes de tribut, ainsi que celle de Zante qui l'avait payé aux Turcs[1].

an 1699 ère vulg.

La république de Venise[2], étrangère aux grands

---

[1] Démét. Cantem. *Hist. Othom.* Liv. IV, §. 89.

[2] *Hist. de Venise*, Tome XII, Liv. XLVI.

intérêts de la succession d'Espagne, garda, pendant toute cette guerre, la plus stricte neutralité, malgré les intrigues des différens partis pour la lui faire rompre : elle sut préserver ses états de l'embrasement général, et conserva sa domination exclusive sur le golfe Adriatique, tandis que deux grandes puissances se disputaient le royaume de Naples, par terre et par mer. Enfin, les traités d'Utrecht et de Rastadt rendirent la paix à l'Europe; mais à cette époque, qui était pour les autres peuples celle d'une paix générale, les Vénitiens se virent menacés d'éprouver à leur tour le fléau de la guerre.

La Porte, encouragée par quelques succès qu'elle avait obtenus contre le czar Pierre, par l'épuisement où se trouvait l'empire d'Allemagne à la suite de la guerre de 1701, et par l'état où Charles XII avait mis la Pologne, crut l'occasion favorable pour reconquérir la Morée, et elle fit des armemens considérables contre la république de Venise.

Le sénat, informé de ces dispositions, ne put y ajouter foi que lorsqu'il vit les premières hostilités commencées en Dalmatie; il se prépara alors à soutenir seul le poids de cette nouvelle guerre.

Les Turcs enlevèrent d'abord aux Vénitiens l'île de Tine. Ils prirent ensuite Corinthe, Napoli de Romanie, dont les défenseurs et les habitans furent tous égorgés; et ensuite Modon et Malvoisie, dont les garnisons intimidées se rendirent presque sans coup férir. Ainsi, en une seule campagne, la république perdit toute la Morée. La Sonde et Spinalonga, les seules places qui lui restaient dans l'île de Candie, ainsi que l'île de Cérigo, tombèrent à leur tour entre les mains des Turcs, qui bientôt menacèrent les Iles Ioniennes. Le capitaine général Delphino chercha d'abord à mettre celle de Leucade en état de défense : il en arma les châteaux, en répara les fortifications, et prit enfin toutes les précautions que commandait la prudence; mais craignant ensuite de ne pouvoir conserver toutes ces îles, il fit ruiner les défenses de Sainte-Maure, dont il enleva l'artillerie et les munitions, qui furent, avec une partie des habitans, transportées à Corfou. an 1715 ère vulg.

La république de Venise parvint enfin cette année à obtenir, contre les Turcs, l'alliance de l'empereur d'Allemagne : le prince Eugène fut envoyé en Hongrie, pour opérer une diversion en sa faveur. Comme l'ennemi n'avait pu cacher ses projets sur Corfou, on

s'occupa, sans relâche, de la défense de cette île : les fortifications furent perfectionnées, et le fameux comte de Schulembourg y fut envoyé avec les régimens allemands qu'il commandait.

Les Ottomans n'espérant plus prendre les Vénitiens à l'improviste, allèrent d'abord soumettre Zante; leur flotte entra enfin dans le canal de Corfou, le 5 juillet 1716, et débarqua trente cinq mille hommes dans cette île, près des salines de Potamo.

Les assiégeans eurent bientôt fait toutes leurs dispositions, et ils attaquèrent en même tems les monts Saint-Abraham et Saint-Sauveur, sur lesquels les assiégés s'étaient retranchés. S'en étant emparés, ils y établirent leurs batteries; mais leur manière de diriger leur artillerie était telle que c'était toujours à pleine volée qu'ils tiraient sur les maisons; aussi les fortifications de Corfou étaient encore intactes quand ils tentèrent l'escalade. Ils furent repoussés avec une perte considérable à tous les assauts qu'ils donnèrent aux ouvrages extérieurs et au chemin couvert de la place.

Les assiégés, maîtres de la rade, établirent, sur l'écueil de Vido, une batterie de quatre pièces, qui enfilait les tranchées des Turcs. Cependant ceux-ci,

après avoir repoussé une sortie de la garnison, résolurent de livrer un assaut général, le 18 août. En effet, tout le camp prit les armes, et malgré le courage des assiégés, l'ennemi, après six heures de combat, se rendit maître de la demi lune de Saint-Antoine, où il se hâta d'établir une batterie. Ce revers jeta le découragement dans la garnison, et le provéditeur Lorédan ainsi que le général Schulembourg, voyant les mauvaises dispositions des troupes, résolurent de faire un dernier effort, pour chasser l'ennemi du poste important qu'il avait pris : une nouvelle sortie fut commandée ; le brave Schulembourg, à la tête de huit cents hommes, attaqua les Turcs dans leurs retranchemens ; les dispersa, et les poursuivit jusques dans leurs lignes. Ils laissèrent, sur la place, vingt étendards et deux mille morts. Cette affaire décida du siége, qui fut levé la nuit même, après quarante deux jours de tranchée. Les Turcs abandonnèrent, dans l'île de Corfou, soixante-dix pièces de canon, dix mortiers, deux mille chevaux et deux mille prisonniers. Ils perdirent à ce siége environ quinze mille hommes Leur flotte échappa heureusement à la poursuite de la flotte vénitienne, renforcée des différens secours arrivés d'Italie.

an 1716 ère vulg. Les vainqueurs s'emparèrent peu après de Butrinto, et rentrèrent dans l'île de Leucade qu'ils trouvèrent abandonnée par l'ennemi.

La guerre continua pendant deux ans encore : les Vénitiens obtinrent deux avantages considérables sur les Turcs ; cependant ils ne purent reprendre aucune place de la Morée. Les îles de Cérigo et de Cérigotto tombèrent seules en leur pouvoir, ainsi que les villes de Prévesa, Vonizza, Miochi et quelques autres en Dalmatie et en Albanie. Toutes ces conquêtes, qui ne leur offraient qu'une bien faible compensation de leurs pertes précédentes, leur furent assurées par le traité de Passarowitz, qui termina cette guerre en 1718.

an 1717 ère vulg.

CHAPITRE III.

Politique du sénat de Venise. — Décadence de cette république.

Dans toutes les guerres que Venise eut à soutenir contre la puissance ottomane, le premier soin de sa politique fut toujours de chercher des appuis et des défenseurs contre un aussi formidable ennemi. Le prince dont ils croyaient alors ne jamais payer trop cher les secours, était l'empereur d'Allemagne, devenu, par sa position, comme la sentinelle avancée des états chrétiens, et le plus incommode surveillant qui tint en bride Constantinople; mais ce souverain ne consultait guère les intérêts de la république vénitienne, ni les liens qui l'unissaient à elle, lorsqu'il éprouvait le besoin de conclure la paix, ou de porter ses armes ailleurs; ce qui, bien souvent, mit les Vénitiens dans le plus grand danger. Ils se trouvaient à la fin d'une guerre, épuisés par d'innombrables sacrifices, sans alliés, et forcés de soutenir seuls un fardeau qui les accablait : heureux alors, quand ils pouvaient

se trouver compris dans des traités généraux; mais s'ils n'y réussissaient point, les Turcs, profitant de leur abandon et de leur faiblesse, leur imposaient les conditions les plus désavantageuses. Ce fut ainsi que dans les derniers tems, la république de Venise, qui ne pouvait plus se passer d'alliés, fut sacrifiée à leurs intérêts, déchût de sa grandeur, perdit ses états, et enfin sa considération en Europe, par la *neutralité* qu'elle gardait dans les affaires du continent. Telle est l'alternative où se trouvent les *petits états*, que s'ils veulent conserver la paix, ils perdent leurs protecteurs et leurs alliés, et que, pour se les ménager, ils sont obligés de se sacrifier pour eux dans la guerre.

an 1718 ère vulg. Corfou, échappée à la fureur des Turcs, semblait destinée à éprouver tous les genres de malheurs; et à l'époque de la paix, cette île fut le théâtre d'une catastrophe épouvantable. La foudre tomba sur la citadelle, et mit le feu à trois magasins à poudre qui sautèrent à la fois. Toute cette forteresse, les fortifications et une partie de la ville, furent détruites entièrement; quatre galiotes et une galère coulèrent à fond dans le port, et les autres bâtimens de la flotte furent tous endommagés.

Le capitaine général Pisani, Morosini, son lieutenant, et quatre cents militaires, tant officiers que soldats, furent écrasés sous les ruines : un grand nombre d'habitans furent également victimes de ce désastre. On s'occupa bientôt de réparer tout le mal qu'avait entraîné un aussi terrible accident; des ingénieurs furent envoyés à Corfou, qui en agrandirent encore l'enceinte, et construisirent enfin les fortifications telles à peu près qu'on les voit aujourd'hui. Ce ne fut qu'après de longs travaux et avec des sommes immenses, qu'on parvint à leur donner la solidité, le relief et le développement qui en font un ouvrage régulier [1]. an 1722 ère vulg.

Les Turcs n'avaient point cessé leurs armemens, malgré la paix. Ils donnaient, il est vrai, pour prétexte, une expédition qu'ils méditaient en Perse; mais le sénat, accoutumé à la violation de leurs traités, ne pouvait être en sécurité sur leurs projets; et par une sage prévoyance de sa part, les îles de Leucade, de Céphalonie, de Zante, de Cérigo, furent mises dans un état imposant de défense.

Cependant la guerre éclata entre la Perse et la Tur-

---

[1] Voyez le plan dans l'*Atlas* de l'ouvrage, Pl. IV.

quie, ce qui n'empêcha point la république de continuer ses préparatifs; et ce ne fut qu'après la révolution qui détrôna Achmet III, et qui remplit de troubles tout l'empire ottoman, que Venise put espérer enfin d'être tranquille de ce côté.

de 1733 à 1748 ère vulg. La politique du sénat, qui le portait à maintenir constamment l'équilibre en Italie, entre la France, l'Espagne et l'Allemagne, lui fit adopter et conserver son système de neutralité, pendant les guerres de la succession de Pologne et celles de la maison d'Autriche. Les menaces même ne purent l'en faire départir; mais le peu d'influence de ce petit état donnait une faible importance à sa neutralité, et ce fut ainsi qu'il ne sut point conserver un appui, et qu'il perdit entièrement sa considération. La jalousie que manifestait le sénat aux moindres succès d'une des puissances belligérantes, et la mauvaise volonté qu'il témoignait au vainqueur, finirent par indisposer tous les souverains contre une république qui ne pouvait plus se faire craindre, et qui voulait cependant rester isolée.

La Porte ottomane, occupée du côté de la Perse, et inquiète des succès de Thamas Kouli-Kan, ne put prendre, avec la même chaleur qu'autrefois, les in-

térêts et le patronage des corsaires de Barbarie, qui désolaient la Méditerranée. L'Europe entière était révoltée de leur audace, et la république en souffrait plus qu'aucune autre puissance : elle arma contre eux; l'île de Cérigo, qu'ils attaquèrent, les canonna vivement et les força à la fuite. Le provéditeur général de Corfou prit aussi toutes les mesures convenables à la sûreté du golfe adriatique. an 1749 ère vulg.

Une discussion qui eut lieu entre le Saint-Siége et la république de Venise, au sujet du patriarcat d'Aquilée, fit bien connaître la faiblesse de celle-ci. Elle avait répondu avec hauteur à Benoît XIV, mais elle fut forcée d'accéder sans restriction au vœu de la cour de Vienne, qui intervint dans cette querelle.

Maximilien, Louis XII et Jules II, réunis, n'avaient pas aussi facilement imposé à cette république, deux siècles environ auparavant. an 1750 ère vulg.

Le sénat de Venise, depuis cette époque jusqu'à sa destruction, ne prit part à aucune guerre continentale. C'était donc en pleine paix que s'opérait la dissolution de cet état, autrefois si puissant. Le despotisme de son gouvernement, l'orgueil de ses nobles, l'abaissement du peuple, la vénalité des provéditeurs et de

tous les ministres de l'inquisition dans les provinces, furent les causes de cette décadence.

Pendant la guerre entre la Porte ottomane et la Russie, la république de Venise avait juré d'observer la plus stricte neutralité; elle fut violée par l'avarice et la perfidie de ses agens dans les Iles Ioniennes. Cet événement eut des suites funestes pour la république, qui fut forcée de donner à la Turquie toutes les réparations que cette puissance exigea avec hauteur. La conséquence la plus importante de cette violation fut de livrer aux Russes l'entrée de la mer Ionienne, une partie du commerce de la Morée, et les moyens de gagner les Grecs, qui, depuis cette époque, n'ont cessé de témoigner une grande inclination pour les Russes, et un penchant continuel à se révolter contre leurs souverains.

CHAPITRE IV.

Partage des états de Venise. — Occupation des Iles Ioniennes par les Français. — Prise de Cérigo, Céphalonie, Sainte-Maure, Zante, par les Turco-Russes. — Siége de Corfou. — Formation de la république des Sept-Iles.

La révolution française venait d'éclater, et déjà la guerre qui en avait été le résultat, s'étendait sur presque toute l'Europe. Le sénat de Venise, dans ces graves circonstances, voulut suivre sa politique accoutumée. Feignant d'abord de conserver la neutralité, il employait sourdement tous les moyens de destruction contre l'armée française victorieuse. Bientôt les succès brillans et signalés qu'elle obtint, portèrent sa jalousie au plus haut degré; et cette misérable passion l'emporta sur la crainte. On vit le sénat, séduit par le ministère anglais, lever enfin le masque, et se déclarer contre le vainqueur qui préparait la pacification de

an 1795 ère vulg.

l'Europe, en signant le traité de Léoben. Sur tous les points de l'Italie septentrionale, des mouvemens de révolte, préparés depuis long-tems, éclatèrent à la fois; les inquisiteurs et les troupes de Venise organisèrent ou exécutèrent le massacre des Français. Les faibles détachemens, des garnisons, les malades, les militaires isolés, furent impitoyablement égorgés.

A peine le général Bonaparte eut-il appris ces atrocités, qu'il prononça l'arrêt de destruction de ce gouvernement perfide; il annonça ses intentions dans un manifeste, et n'eut besoin que de quelques jours pour les mettre à exécution. Une escadre et des troupes françaises furent envoyées pour prendre possession des îles de la mer Ionienne et des arrondissemens continentaux, appartenant à Venise. Le général Gentili occupa Corfou en messidor an V de la république, et bientôt des garnisons françaises furent réparties dans les îles de Leucade, de Céphalonie, Thiaki, Zante, Cérigo, et les arrondissemens de Butrinto, Parga, Prévesa et Vonizza.

juillet 1797 ère vulg.

octobre 1797.

On organisa ces nouvelles possessions en trois départemens. Ils furent assurés à la France par l'art. 5 du traité de Campo-Formio, et les provinces de terre

ferme furent cédées à l'empereur par l'article 6 du même traité.

Les Grecs virent généralement avec plaisir, avec enthousiasme même, l'arrivée des Français dans leurs îles; depuis long-tems ils avaient eu trop à souffrir du despotisme de Venise, pour ne pas les considérer comme des libérateurs qui venaient briser leurs fers. an 1797 ère vulg.

Si, dans la suite, ces dispositions amicales ont changé, ce furent l'abandon dans lequel on laissa la faible division du Levant, les proclamations des Russes, les suggestions des anciens nobles, qui portèrent ces peuples à la révolte contre l'armée française; encore plusieurs d'entre eux sont-ils restés fidèles à la France, qu'ils ont servie avec dévouement, en exposant leurs propriétés et leur vie.

Au commencement de l'an VII, la Porte et la Russie, qui s'étaient unies contre la France, formèrent une armée chargée de reconquérir les Iles Ioniennes. Leur flotte parut dans la rade de Capsagli, au commencement de vendémiaire de la même année. Dans ce tems, Ali, pacha de Janina, devenu depuis si célèbre par ses cruautés et sa mort récente, commettait les premières hostilités contre les garnisons des arron- an 1798 ère vulg.

dissemens français, voisins de son pachalik : ce féroce musulman, jaloux et irrité du courage intrépide que nos soldats déployaient dans les batailles, voulant se venger sur tous ceux qu'il pouvait atteindre, essayait de glacer leur valeur par le spectacle odieux des cruautés inouies qu'il faisait commettre par ses Albanais.

octobre 1798 ère vulg. Le commandant du fort de Cérigo fut contraint de capituler, le 21 vendémiaire, après cinq jours de siége; et l'île tomba au pouvoir des Turco-Russes qui se portèrent aussitôt sur celle de Zante.

Les Zantiotes, les Céphaloniotes et les Leucadiens, à la nouvelle de l'approche d'une armée russe, se révoltèrent presque tous contre leurs faibles garnisons, qui restèrent assiégées par les rebelles dans des forts en ruines ou de mauvaises redoutes. La garnison de la forteresse de Zante, ayant à redouter un assaut de la part des paysans révoltés, se rendit à l'armée turco-
an 1798. russe, aussitôt qu'elle parut en rade, le 3 brumaire; et l'armée ennemie prit possession de cette île, le lendemain.

Les garnisons françaises de Lixuri et d'Argostoli, dans l'île de Céphalonie, attaquées par un grand nombre de rebelles, cherchèrent à se retirer sur la

forteresse d'Asso. Continuellement harcelées et manquant de tout sur leur route, elles furent désarmées par ces furieux, et n'échappèrent au massacre qu'en se rendant prisonnières des Russes, le 8 brumaire. Un petit nombre, qui s'était retiré dans l'île de Leucade, tomba entre les mains des paysans de cette île. Enfin, la forteresse de Sainte-Maure, attaquée le 8 brumaire, capitula le 22, après s'être vigoureusement défendue pendant quatorze jours de siége.

La flotte turco-russe, maîtresse de Cérigo, Zante, Céphalonie, Ithaque, évacuées par les Français le 5 brumaire, et de Leucade, parut dans le canal de Corfou, et commença à débarquer dans cette île, le premier frimaire, par la rivière de Potamo et la baie de Paleopoli : elle s'empara le même jour de l'écueil du Lazaret. Ali pacha s'était rendu maître, à cette époque, de Prévesa et du camp de Nicopolis, que sept cents Français ou Grecs avaient défendu avec un courage héroïque, pendant un jour entier, contre onze mille Turcs et Albanais.

Les arrondissemens de Parga, Vonizza et Butrinto ayant été pareillement évacués par les Français, l'armée turco-russe, renforcée de celle d'Ali, s'approcha

de Corfou, et dressa ses premières batteries contre cette place, le 6 frimaire. La garnison fit ce même jour une vigoureuse sortie. Le 8, les ennemis commencèrent à tirer, des batteries du mont Olivette et de Saint-Pantaléon : ils jetèrent dans la ville et dans le port, une assez grande quantité d'obus; enfin ils établirent, à la pointe du faubourg de Castrades, une autre batterie contre le fort Saint-Sauveur.

novemb. 1798. ère vulg.

Tous les ouvrages extérieurs furent défendus avec la plus grande intrépidité. Des sorties, faites avec courage et toujours à propos, firent payer cher aux ennemis chaque pas, chaque avantage. Le fort Saint-Sauveur, presqu'isolé et surpris par les Turcs, fut repris et conservé par la garnison, jusqu'à la fin du siége. Le vaisseau *le Généreux*, qui avait long-tems défendu la rade de Corfou contre la flotte turco-russe, fit voile pour Ancône, le 17 pluviôse. Les ennemis ne se décidèrent pourtant à attaquer l'île de la Paix, que le 11 ventôse. Toute l'escadre s'embossa vis à vis des batteries de cette île, qui furent bientôt démontées : alors des troupes de débarquement attaquèrent les Français de toutes parts; les assiégés firent en vain des prodiges de valeur; les Turco-Russes,

infiniment plus nombreux, soutenus par vingt cinq bâtimens de guerre et continuellement renouvelés, restèrent les maîtres de cette île. Ce fut le lendemain de cette action que la garnison de Corfou, dans l'impossibilité de se défendre plus long-tems, et réduite à neuf cents combattans, fit sa capitulation avec les amiraux russe et turc; elle obtint tous les honneurs de la guerre, et fut conduite en France. 6 mars 1799 ère vulg.

Les Russes, unis aux Turcs, rentrèrent en possession de cette île, la seule des îles vénitiennes dont ils ne fussent pas maîtres. Ils dûrent cette conquête au manque absolu de vivres, de munitions et de médicamens; au défaut de secours de toute espèce, et à la faiblesse de la garnison, qui eut cependant la gloire d'avoir soutenu, près de trois mois et demi, un siége des plus meurtriers.

Un an après cette expédition, les Turcs et les Russes convinrent entre eux, par un traité, de réunir en corps d'état, toutes les îles ex-vénitiennes, sous le nom de république des Sept-Iles, et de leur laisser l'indépendance et la liberté de choisir une constitution. La république septinsulaire fut en effet formée, proclamée et reconnue : mais la discorde et l'esprit de parti déchirèrent 21 mars 1800 ère vulg.

bientôt ce nouvel état. Les Russes, chargés de maintenir sa tranquillité intérieure et de protéger sou indépendance, envoyèrent des armées pour assurer l'une et l'autre, et par cela même le but fut manqué.

Les habitans, divisés d'opinions et d'intérêts, froissés par une grande puissance, se lassèrent bientôt d'une ombre de liberté, soumise à une influence étrangère et démentie par de nombreuses garnisons.

Ils regrettèrent la domination française, que leur légèreté les avait portés à secouer dans un tems de désastre. Mais déjà les malheurs qui, sans l'absence du héros de l'Égypte, n'eussent jamais pesé sur la France, étaient réparés par son retour.

Il s'était chargé du soin de la gouverner; et bientôt les ennemis, enhardis par de longs succès, qui menaçaient de l'envahir, étaient repoussés loin de ses frontières, et contraints à demander la paix.

La république septinsulaire vit ensuite s'élever cette nouvelle et puissante dynastie qui occupa les royaumes d'Italie et de Naples, et dès-lors elle dut prévoir que sa destinée ne resterait point étrangère à ces grands événemens.

Cependant ce n'était que des résultats d'une nouvelle

guerre que devait dépendre son sort : il semblait réservé à l'empereur des Français d'obtenir par les prodiges de deux campagnes, le droit de marquer à l'état de Venise et à ses possessions, la place qu'ils devaient occuper dans le tableau de l'Europe.

CHAPITRE V.

Précis des événemens qui mirent la France en possession des îles ex-vénitiennes.

an 1804. La paix régnait sur le continent ; l'empereur d'Autriche possédait l'état de Venise, qu'il devait à la modération de la France. Les Anglais, menacés dans leur île par des armées chargées de venger les droits des nations, eurent recours alors à leur politique ordinaire, et mirent tout en œuvre pour rejeter sur le continent et l'y rendre universelle, la guerre qui allait écraser leur pouvoir. Leur or leur trouva encore des alliés dans les cabinets des souverains, et des victimes parmi les soldats de ces rois qui s'endormaient sur la foi de ministres vendus.

an 1805. L'armée française, transportée subitement des rives de l'Océan sur les bords du Rhin, seconda partout l'activité incroyable du chef, qui partout, alors, la conduisait à la victoire; après une campagne de cin-

quante jours, elle alla dans la capitale même de l'Allemagne, signer une paix contre laquelle les Anglais devaient bientôt ourdir de nouvelles machinations.

L'armée d'Italie, commandée par le maréchal Masséna, n'obtenait pas moins de titres à la gloire. Après avoir passé l'Adige, sous les yeux des Autrichiens, elle leur livra différens combats, les repoussa de positions en positions, et les rejeta enfin dans les lagunes de Venise.

Cependant l'armée française appelée, par les nations étrangères elles-mêmes, *la Grande Armée*, ne bornait point ses travaux et ses avantages à la conquête de l'Autriche et à l'occupation de Venise : toujours infatigable, elle croyait n'avoir rien fait, s'il restait encore quelque chose à faire. Les Russes avaient à peine paru en Moravie, que déjà la bataille d'Austerlitz, en les dissipant, avait couronné dignement cette belle et glorieuse campagne.

L'empereur d'Autriche, à la suite de cette victoire, an 1805.
demanda et obtint la paix, qui fut signée à Presbourg, le 26 décembre 1805.

Par l'article 4 du traité, l'empereur d'Allemagne et d'Autriche renonçait, tant pour lui que pour ses

héritiers et successeurs, à la partie des états de la république de Venise, à lui cédée par les traités de Campo-Formio et de Lunéville; le territoire de l'antique république de Venise se trouvait réuni, à perpétuité, au royaume d'Italie.

L'époque de l'évacuation des pays vénitiens, par les Autrichiens et les Russes, et de leur prise de possession par les Français, fut fixée par l'article 23, qui était ainsi conçu : « Immédiatement après l'échange des ratifications du présent traité, des commissaires seront » nommés de part et d'autre, pour remettre et recevoir, » au nom des souverains respectifs, toutes les parties » du territoire vénitien non occupées par les troupes » de Sa Majesté l'empereur des Français, roi d'Italie.

» La ville de Venise, les lagunes et les possessions » de terre ferme seront remises dans le délai de quinze » jours; l'Istrie et la Dalmatie vénitiennes, les bouches » du Cattaro, les îles vénitiennes de l'Adriatique, et » toutes les places et forts qu'elles renferment, dans » le délai de six semaines, à compter de l'échange » des ratifications. »

an 1806. En vertu de ces clauses, les Autrichiens remirent aux Français, Venise et les états de terre ferme qu'ils

avaient en leur pouvoir; mais les Russes, loin de remplir les obligations contractées, se hâtèrent d'occuper Cattaro avec les îles de la Dalmatie; et, pour pouvoir mieux les défendre, ils firent insurger, contre les Français, les Monténégrins, nation presque sauvage qui habite la chaîne des montagnes Noires, et qu'un entier isolement et le choix de demeures inaccessibles tiennent dans un continuel état de rébellion et d'armement.

L'empereur des Français, qui n'employait qu'à regret la force des armes pour l'exécution d'un traité qu'il observait fidèlement, n'opposa qu'une faible armée aux Russes et aux Monténégrins. Cependant le général Lauriston, son aide de camp, (aujourd'hui ministre de la maison du roi de France), qui commandait cette armée, obtint de grands avantages sur les uns et les autres; et, quoiqu'il leur fût constamment inférieur en forces, il sut contraindre les Russes à se rembarquer, et repousser les Monténégrins jusqu'au pied de leurs montagnes.

Jusques là les îles ex-vénitiennes restaient entre les mains des Russes; mais il appartenait aux ennemis mêmes de la France d'ajouter, par une dernière im-

prudence, ces importantes possessions, aux agrandissemens que trois coalitions contre elle lui avaient successivement procurés.

an 1806. Le roi de Prusse, venait de s'allier à la Russie et à l'Angleterre contre la France; il se porta vers ses frontières à la tête de nombreuses légions. Bientôt surpris à l'improviste par la grande armée que commandait l'empereur en personne, les Prussiens se virent entourés par les vainqueurs d'Austerlitz, accourus en toute hâte de leurs cantonnemens. Les premiers avaient l'avantage du nombre; mais les savantes marches de leur adversaire leur avaient enlevé celui de la position. Le premier choc fut terrible, cependant la victoire ne resta pas long-tems indécise. Jamais troupes ne furent plus facilement dissipées que celles à qui le grand nom de Frédéric avait laissé la réputation d'invincibles : jamais monarchie ne s'écroula plus rapidement que celle qui avait été comme fondée par le génie de l'un des hommes les plus illustres de l'histoire moderne : en huit jours, le royaume de Prusse était presque effacé de la carte. Après une campagne d'hiver et une semaine d'opérations, l'empereur Napoléon dictait, l'été suivant, des lois sur

les bords du Niémen, et rendait à l'un des rois vaincus par lui, les états que, pour servir la haine de l'Angleterre, il avait si légèrement compromis sans avoir su les défendre.

La Pologne vit flotter les étendards français; l'ombre de cette république monarchique se souleva du tombeau où l'avaient précipitée les partages de 1772, 1793 et 1795.

Le traité de Tilsit fixa de nouveau le sort de la république septinsulaire; par ce traité, les Russes en mirent les Français en possession; ils évacuèrent le territoire dans le mois d'août 1807.

Le général César Berthier, nommé gouverneur général de ces contrées, leur annonça leur sort, et régla l'organisation provisoire de leur gouvernement, par la déclaration suivante, publiée sous la date du 1er. septembre 1807. an 1807.

« La république septinsulaire fait partie des états » qui dépendent de l'empire français. Les habitans » des Sept-Iles sont sujets de S. M. l'empereur des » Français et roi d'Italie. Les armes et les étendards » de l'empire leur sont communs. Toutes cités dépendantes de la république septinsulaire, conserveront » provisoirement la présente organisation.

» La liberté des cultes est maintenue, et la religion » grecque sera la religion dominante.

» Les tribunaux de justice continueront à prononcer » sur les matières criminelles, correctionnelles, civiles » et autres, comme par le passé. Les lois et autres » actes judiciaires seront maintenus dans toute leur » vigueur.

» Le sénat continuera d'exercer ses fonctions jus- » qu'à nouvel ordre. Une députation sénatoriale de » cinq membres, se réunira tous les lundis et jeudis, » pour présenter son travail au gouverneur, et lui » proposer tout ce qui pourra contribuer à la félicité » publique. Le sénat devra faire confirmer tous décrets » et délibérations par le gouverneur général, au nom » de S. M. l'empereur et roi. Ils n'auront aucune force » sans cette approbation.

» Les secrétaires d'état sont réduits à trois. » Mr. Sordina est chargé du département des finances, » Mr. Flamburiari de celui de l'intérieur, et Mr. Gara- » zin des départemens réunis de la justice et de la » police générale. Le secrétaire d'état des affaires » étrangères est supprimé.

» Il y aura, près du gouverneur général, un conseil » privé, qu'il réunira toutes les fois qu'il le jugera

» convenable. Il sera composé des trois secrétaires » d'état et de Son Excellence le président du sénat. » Le général Cardeneau, commandant les troupes, » est chargé de tout ce qui regarde le militaire.

» Il sera remis au gouverneur général un état de » tous les magasins et de tous objets quelconques, » meubles et immeubles, qui ont été cédés par S. M. » l'empereur de toutes les Russies; il lui sera pareil- » lement remis un état de toutes les sommes dues au » gouvernement septinsulaire, par S. E. Monsei- » gneur le plénipotentiaire Moncenigo, au nom de » S. M. l'empereur de Russie. Les troupes septinsu- » laires à la solde du gouvernement actuel, sont con- » servées sur l'ancien pied, et continueront à recevoir » la même paie jusqu'à nouvel ordre.

» Les Albanais, qui étaient au service russe, sont » licenciés, et passent provisoirement à celui de France. » Ils seront payés par le gouvernement septinsulaire, » et distribués dans les diverses îles.

» Toutes les troupes organisées dans les Sept-Iles, » ne pourront recevoir d'ordre que du gouverneur ou » d'un commandant français. Elles prêteront serment » de fidélité à Sa Majesté l'empereur et roi, et jure-

» ront de rester unies aux troupes françaises, dont » elles feront partie, contre tous les ennemis de l'em- » pire français. L'état major des Albanais résidera » provisoirement à Corfou. Il sera levé parmi eux une » compagnie qui sera incorporée dans la garde du » gouvernement. En outre, deux compagnies de chaque » corps d'Albanais seront réunies à chaque régiment » français, pour faire le service de chasseurs des » montagnes.

» La présente ordonnance sera notifiée aux membres » du sénat, pour être exécutée dans sa forme et teneur » le jour de sa publication.

» Il en sera respectueusement adressé une copie par » Mr. le gouverneur, à S. M. l'empereur des Français » et roi d'Italie, son souverain. »

Ici finissait, avec le Livre V, la partie historique du manuscrit de Mr. S***. Un homme de lettres qui a résidé long-tems dans les Iles Ioniennes, s'est chargé de compléter ce travail, en le continuant jusqu'à ce jour. Le lecteur ne s'étonnera donc pas si le chapitre suivant lui semble rédigé dans un esprit et avec un style un peu différens de ceux qui caractérisent le reste de l'ouvrage.

(*Note des Éditeurs.*)

CHAPITRE VI.

Les Français perdent la possession des Iles Ioniennes. — Les Anglais leur succèdent à titre de *protecteurs*. — État de ces îles depuis cette époque jusqu'à nos jours.

PENDANT les six années que la France occupa les Sept-Iles, il ne s'y passa rien de mémorable. Les habitans, heureux sous une administration sage et éclairée, jouissaient enfin d'une tranquillité parfaite, et rien n'eût manqué à leur félicité, s'ils eussent pu reprendre le cours de leurs opérations commerciales. Cependant, malgré la douceur avec laquelle ils étaient régis, ces peuples souffraient impatiemment la domination française. Toujours inconstans, ils soupiraient après une révolution qui leur rendît leur ancienne indépendance, ou même qui leur donnât d'autres maîtres. Cet amour de la nouveauté, qui leur avait coûté si cher quelques années auparavant, lors-

de 1807 à 1813.

que les Russes, secondés par eux, étaient parvenus à expulser nos troupes, devait encore leur causer de nouveaux malheurs. Sans doute, s'ils eussent réfléchi, ou plutôt s'ils eussent pu réfléchir, leur sort actuel leur eût semblé préférable à toutes les incertitudes de l'avenir, et les promesses du plus égoïste des gouvernemens n'auraient fait aucune impression sur leurs esprits trop crédules. En effet, jamais vainqueur n'avait usé de la victoire avec la modération que montrèrent les Français : oubliant les anciens torts des insulaires, qui avaient déjà récompensé leurs services passés par la trahison et l'assassinat, ils leur avaient laissé leurs lois, leur culte, leur gouvernement : rien n'était changé, et la république des Sept-Iles, enclavée dans l'immense empire de Napoléon, n'avait rien perdu de sa primitive liberté. Au contraire, peut-être qu'à la faveur d'une protection puissante, les lois avaient acquis plus de vigueur sans qu'il eût été porté aucune atteinte aux droits des citoyens. Le sénat existait encore, et le pouvoir presque illimité dont jouissait le gouverneur français, n'avait pas été jusqu'à influencer les décisions de ce corps suprême. Que désiraient donc les Ioniens, et que

pouvaient-ils attendre d'un nouveau changement? Rien de bon, sans doute; mais ils le désiraient par suite de leur légèreté naturelle, et peut-être aussi par une vieille antipathie contre les Latins. Quoiqu'ils n'eussent qu'à se louer, eux et leurs prêtres, de la tolérance des Français, leurs vœux étaient en faveur des Russes, dont ils avaient déjà oublié les vexations récentes; et des vues mercantiles, si ce n'est le vain espoir d'obtenir bientôt une prépondérance marquée sur les destins de l'Archipel, au moyen d'une force maritime imposante, les déterminèrent seules à trahir la cause du grand empire qui les protégeait.

Il n'entre point dans mon sujet d'examiner les causes qui préparèrent la chute de cette monarchie colossale, dont l'étonnante progression avait frappé l'Europe d'une sorte de stupeur : la conséquence naturelle des revers successifs de nos armées en Russie, en Allemagne et sur les bords du Rhin, fut la défection ou la révolte de toutes les provinces qui n'obéissaient qu'à regret à des lois imposées par la force. La douceur des agens français ne suffisait point aux vaincus; nos conquêtes pesaient pour ainsi dire sur eux, et ce poids importun leur rendait notre do-

mination odieuse. La Hollande, les États de la confédération germanique, et plus tard l'Italie entière, oubliant nos bienfaits pour ne plus se rappeler que nos victoires passées et nos calamités présentes, tournèrent contre nous les armes qu'ils devaient à notre clémence. Les habitans des Iles Ioniennes n'attendaient qu'une occasion semblable pour nous donner un nouvel exemple d'ingratitude : elle se présenta, ils se hâtèrent de la saisir.

Dès la fin de 1813, quelques insulaires, aveuglés par de fausses illusions, tramèrent sourdement la révolte de leur patrie, je pourrais dire sa ruine. Ils implorèrent le secours et la protection des Anglais, se disant les organes de la volonté de leurs compatriotes, et ces assertions n'étaient que trop fondées. La Grande-Bretagne, dont toute la politique est d'étendre sa domination ou son influence, profita avec empressement d'une circonstance si opportune. Déjà son commerce, devenu plus florissant que jamais dans les états ottomans, depuis la conquête de Malte, sentait le besoin d'acquérir, au sein même de l'Archipel, des établissemens où des forces permanentes fussent toujours prêtes à le protéger. Les Ioniens ne savaient

pas que leur démarche imprudente favorisait les plus chères espérances du cabinet de Saint-James, et que la politique insidieuse de ce cabinet avait déjà décidé de leur sort futur. Ils ne savaient pas qu'en implorant la générosité d'un peuple qui n'en eut jamais pour les vaincus, ni même pour le faible assez imprudent pour se placer sous sa tutèle, ils ouvraient sous leurs piéds un abîme de misères, dont bientôt ils ne pourraient plus mesurer la profondeur.

Il est vrai que, séduits par l'espérance que leur en avait donnée la Russie, les Ioniens comptaient de bonne foi sur leur retour à la liberté : Alexandre, en déclarant la guerre aux Français en 1812, avait formellement annoncé à la face de l'Europe que, si le succès couronnait son entreprise, les Sept-Iles seraient érigées en république. Mais les peuples sont-ils donc toujours destinés à servir de jouets à l'ambition des cours ; et les preuves sans nombre de leur versatilité qui se reproduisent tous les jours, ne suffisent-elles pas encore pour donner la juste mesure de la confiance qu'elles méritent ! Nous n'avons point de raisons de douter que la Russie n'eût effectivement le noble dessein d'affranchir les îles de l'Adriatique ; cependant

elle n'eut pas la force de s'opposer à leur asservissement, et ces contrées malheureuses furent sacrifiées à des considérations politiques. Un seul mot de l'autocrate du Nord eût suffi peut-être; il préféra manquer à ses promesses, plutôt que de froisser l'insatiable ambition de l'Angleterre : ce n'était pas la première fois que de semblables rétractations avaient lieu (pour ne point me servir d'une expression plus énergique) : les chefs des Ioniens auraient dû le savoir; ils sont responsables envers leur patrie des suites funestes de leur ignorance, et leur aveugle précipitation a causé tous ses maux.

an 1813. A peine le gouverneur de Malte et l'ambassadeur britannique à Constantinople, eurent-ils reçu les propositions insensées des Grecs de Zante et de Céphalonie, qu'ils se hâtèrent de répondre à leurs vœux. Une escadre était prête; elle se dirigea sur l'Adriatique, et Zante, Céphalonie, Ithaque et Cérigo se rendirent volontairement. L'occupation n'eût éprouvé aucune résistance si les faibles garnisons françaises, qui se trouvaient dans chacune de ces îles, n'eussent lutté quelque tems contre les efforts de l'ennemi. Mais que pouvait une poignée de braves attaqués tout

ensemble, et par la population qui aurait dû les seconder et par des troupes bien supérieures en nombre? Ils capitulèrent, et le pavillon des Sept-Iles flotta sur toutes les forteresses, où jusqu'alors avaient brillé les couleurs françaises. Il est à propos de remarquer que, dans ce premier moment, les Anglais affectèrent le plus grand désintéressement; ils paraissaient agir dans des vues bienveillantes : loin de montrer des prétentions qui eussent pu inspirer aux habitans des craintes réelles pour l'avenir, ils s'empressèrent de proclamer partout l'indépendance : ils participèrent comme amis et alliés à toutes les fêtes publiques; ils comblèrent l'ivresse générale, en autorisant la réintégration des corps de magistrats qui existaient avant la domination française; et ce qui d'ailleurs était bien de nature à dissiper tous les doutes, s'il en restait encore dans les esprits, ce fut l'autorisation que leur chef donna solennellement d'arborer le drapeau national de la république. A Constantinople, l'ambassadeur anglais s'empressa de déclarer au divan que les Sept-Iles étaient réorganisées en république, et que tous les navires de ce nouvel état porteraient désormais le pavillon ionien, déjà reconnu par toutes les puissances

alliées : lorsqu'au mois de mars 1800, les Turco-Russes, après avoir expulsé les Français, convinrent de rendre aux Sept-Iles leur ancienne liberté. Cependant toutes ces démonstrations astucieuses cachaient la plus noire perfidie : le but des Anglais était de se rendre maîtres des îles, et de capter l'affection des habitans par des dehors trompeurs, pour mieux les opprimer ensuite.

Bien qu'à l'exception de Corfou, toutes les îles de l'Adriatique qui avaient appartenu aux Vénitiens fussent occupées par les troupes anglaises avant la fin de 1813, la république ionienne ne recouvra pas immédiatement tous ses droits. Les commissaires et les officiers généraux de la Grande-Bretagne donnèrent pour prétexte de leur manière de procéder, la résistance opiniâtre de Corfou, siége du gouvernement, capitale naturelle de la confédération septinsulaire. Il ne vint à la pensée de personne que ce délai cachait une perfidie : l'éclatante publicité donnée à l'occupation, les protestations solennelles de deux grandes puissances paraissaient être des garans trop sûrs pour qu'on osât même suspecter la loyauté et le désintéressement des protecteurs. Le sénat n'était pas encore

libre; mais la nation n'en était pas moins régie par ses propres lois et administrée par des magistrats sortis de son sein : les officiers anglais, dans toutes leurs proclamations, soit en prenant possession des îles qui se livraient à eux avec confiance, soit dans la suite, répétaient toujours, fidèles aux instructions secrètes qui leur avaient été données, « que la Grande-» Bretagne n'avait en vue dans cette expédition que » l'expulsion des Français et la délivrance d'un peuple » opprimé. » Renouvelant ainsi un acte de trahison, dont heureusement l'histoire ne fournit que peu d'exemples, l'Angleterre fit dans l'Adriatique ce qu'elle avait fait dans les Indes : elle foula aux pieds toutes les lois de l'honneur; et abusant de la crédulité d'un peuple faible et confiant, elle sut cacher ses projets criminels sous le voile spécieux de l'amitié.

Cependant la garnison française de Corfou, sous les ordres du général Donzelot, bravait les vains efforts de l'ennemi à la faveur des remparts qui la protégeaient. Elle sut résister, jusqu'à la fin de la guerre, aux attaques combinées des troupes anglaises et de toute une population soulevée par l'appât irrésistible d'une indépendance prochaine. Le siége eût été bien

plus long sans doute, et l'intrépidité des Français eût peut-être triomphé, si les grands événemens survenus en Europe n'avaient mis un terme à tant de courage et de persévérance. Dès que l'avis officiel de la capitulation de Paris et de la chute de Napoléon parvint à Corfou, le général, cédant à l'urgence des circonstances, se vit enfin obligé d'abandonner une place
Mai 1814. qu'il avait si vaillamment défendue. Les Anglais en prirent possession au nom des puissances belligérantes, et le commandant français, en quittant l'île de Corfou qui avait été le théâtre de son dévouement et de ses talens militaires, fit aux Ioniens des adieux touchans, dont toutes les expressions doivent retentir aujourd'hui au fond des cœurs de ces malheureux insulaires. Les leçons tardives de l'expérience leur ont appris à connaître leurs véritables ennemis. Ils savent maintenant à quel prix l'Angleterre vend aux nations ses funestes services.

A peine l'embarquement des troupes françaises était-il effectué, que le sénat ionien, composé de représentans élus dans chaque île, s'assembla à Corfou. Ce corps suprême, formé des mêmes personnages qui avaient été choisis par le peuple sous le protectorat

des Russes, avant la dernière occupation des Français, n'éprouva d'abord aucune entrave dans ses délibérations. Le premier acte authentique qui signala sa réunion, fut une espèce de mémoire adressé à l'empereur de Russie, dans lequel on rappelait à ce souverain ses anciennes promesses, « de rendre aux îles » leur indépendance, dont les hasards de la guerre les » avaient privées. » Peut-être que cette pièce aurait été présentée au congrès, et qu'on eût fait droit à de si justes réclamations, si l'Angleterre, qui n'avait plus besoin de feindre, ne s'y fût soudain opposée. Le général Campbell arriva bientôt à Corfou avec le titre de commissaire des puissances alliées. Il déclara que le gouvernement britannique ne reconnaissait point l'existence d'un peuple ionien indépendant. Sa proclamation, conçue en des termes bien différens de toutes celles que les Anglais avaient publiées jusqu'à ce jour, fit sur les insulaires l'impression la plus terrible. C'est alors que, comparant ce manifeste plein de hauteur et dicté par l'esprit du despotisme le plus absolu, avec les derniers adieux du général Donzelot, ils reconnurent ce qu'ils avaient perdu et ce qu'ils avaient à craindre. Cependant, comme les peuples

aiment à s'abuser, on espérait encore que les grandes puissances alliées et surtout la Russie interviendraient dans cette affaire. Mais le commissaire britannique ne laissa pas long-tems ces malheureux dans une pareille incertitude, bien moins pénible encore que la réalité. Toutes les lois nationales furent, pour ainsi dire, abrogées, et ce que les Français vainqueurs, possesseurs des Iles Ioniennes à titre de conquêtes, n'avaient point fait, un général anglais, établi provisoirement à Corfou en qualité de protecteur, osa l'entreprendre. L'autorité civile et militaire fut concentrée tout entière en lui seul; il ne connut de lois que sa volonté, et bientôt un renversement général des institutions et des statuts qui étaient les seuls garans des droits nationaux, préparé par le chef d'un pouvoir si inique, fut exécuté par ses ordres. L'université, l'académie, les presses d'imprimerie et tous les établissemens qui peuvent concourir au perfectionnement de l'esprit humain chez un peuple libre, furent abolis : les citoyens furent soumis à une police sévère, faite par des aventuriers étrangers, vil ramas de mercenaires, que Campbell avait amenés de la Sicile. Les malheureux insulaires, revenus de la stupeur où les avait plongés une con-

duite si étrange, tombèrent dans une sorte de désespoir : ils étaient traités bien plus durement que s'ils eussent subi la loi d'un vainqueur, eux qui s'en étaient remis avec tant de confiance à la générosité de l'Angleterre. Jamais un joug si onéreux n'avait pesé sur leurs têtes, et le séjour des armées turco-russes leur offrait peut-être des souvenirs moins pénibles que ne l'étaient les maux présens dont la Grande-Bretagne les accablait.

Il ne restait plus qu'une seule imprimerie à Corfou, et le chef anglais s'en était emparé. La terreur était à son comble. Des tribunaux militaires provisoires, qui semblaient présager la formation de cours martiales, condamnaient les citoyens sur un simple soupçon, et les moindres murmures contre tant d'injustices et de perfidies étaient punis comme des crimes capitaux. Cet état de choses dura trop long-tems pour les malheureux Ioniens ; le traité de Paris, signé le 5 novembre, assignait aux Iles Ioniennes un rang honorable parmi les états de l'Europe ; mais les diplomates qui accordèrent ainsi les intérêts politiques des grandes puissances si long-tems ennemies, commirent une faute impardonnable en laissant à l'Angleterre le soin

d'assurer l'indépendance des Ioniens, et de veiller à leur bonheur. Il est vrai que les ministres britanniques n'omirent rien de ce qui pouvait leur laisser le libre exercice d'une sorte de patronage sur ces îles : ils parvinrent à obtenir que la Grande-Bretagne en serait déclarée la protectrice. Il ne leur en fallait pas davantage. Ce titre les autorisait à s'immiscer dans toutes les affaires des insulaires; il est impossible que les souverains eux-mêmes ne l'aient pas senti : l'exemple de la confédération germanique protégée naguère par Napoléon, devait leur donner la mesure du genre de protection que l'Angleterre accorderait aux Iles Ioniennes.

Cet article important du traité de Paris ranima cependant le courage des Ioniens. Ils crurent qu'ils seraient bientôt débarrassés de leurs oppresseurs, et que l'heure de la liberté approchait enfin. Mais l'arrivée du général Maitland, avec le titre de *Lord Haut Commissaire* de la Grande-Bretagne, anéantit à jamais tout espoir de retour à l'indépendance. Déjà l'on avait employé toutes sortes d'intrigues pour rendre illusoires les clauses du traité de Paris. L'Angleterre, si vivement intéressée à se conserver les Iles

Ioniennes, s'était efforcée de rendre plausible l'occupation de ces contrées. Ses agens diplomatiques représentaient les insulaires sous les couleurs les plus odieuses. Jamais, selon eux, les îles de l'Adriatique ne pourraient jouir d'une liberté sage, sans l'intervention d'une puissance protectrice, assez forte pour réprimer les excès d'une populace effrénée, et pour arrêter l'anarchie qui serait la conséquence infaillible d'un affranchissement sans restriction. On crut à la sincérité de ces observations astucieuses, ou plutôt on parut y croire : Maitland arriva sur ces entrefaites. Les insulaires, délivrés de la tyrannie du général Campbell, s'attendaient à voir la conduite de ce chef blâmée par le gouvernement britannique; ils ne pouvaient même se persuader qu'elle eût été tracée par le ministère, tant elle était contradictoire avec les premières proclamations! Cependant le général Maitland déchira le voile qui couvrait encore à demi toutes ces honteuses machinations. L'un des premiers actes de son installation à Corfou, fut une proclamation dans laquelle il déclarait aux habitans « que la Grande- Fév. 1816.
» Bretagne approuvait tous les actes de son prédéces-
» seur, et l'investissait d'un pouvoir égal au sien. » En

observant avec attention la marche suivie par le nouveau commissaire, on ne peut s'empêcher de remarquer une sorte de disparate entre ses premières *déclarations* et sa conduite ultérieure. Lui, qui avait *proclamé la* sanction donnée par le ministère anglais aux mesures arbitraires du général Campbell, ne craignit pas de révoquer bientôt après des assertions aussi authentiques : soit qu'il voulût, par ce moyen, se concilier l'affection des insulaires, soit qu'il eût des motifs personnels pour en agir ainsi, *il s'éloigna tout à coup du* système adopté par Campbell : d'autres *proclamations* cassèrent ou annulèrent les dispositions les plus importantes de ce dernier. Ses vues administratives *furent* incriminées, et les hommes dont il s'était servi, honteusement disgraciés. Le général Maitland abolit aussi le monopole des grains comme inutile et odieux, quoiqu'il eût été établi par son prédécesseur : il porta même les choses au point de nommer une commission, chargée de recevoir les plaintes de ceux qui avaient été en butte aux persécutions ou aux injustices de Campbell : enfin plusieurs des sentences rendues par lui, furent rapportées. Et cependant, quoique l'administration fût assujettie à un système tout-à-fait op-

posé au précédent, les insulaires étaient encore bien loin de s'applaudir de leur nouveau gouverneur.

Il ne m'appartient pas de prononcer en dernier ressort sur la conduite du général Maitland : la carrière des hommes publics appartient à l'histoire, et le noble lord sera un jour jugé par elle. Cependant, comme dans cette analyse rapide des événemens arrivés de nos jours dans les Iles Ioniennes, il importe de faire connaître les instrumens de l'oppression anglaise, je me permettrai quelques réflexions générales sur le caractère et l'administration du lord haut commissaire.

Long-tems employé dans les Indes, le général Maitland revint en Europe avec des idées conformes aux hommes et aux choses dont il avait eu la gestion jusqu'alors : il se figurait les Européens passifs et abrutis comme les Indous; il croyait peut-être qu'un agent investi de la confiance du gouvernement pouvait se permettre, sans aucun risque, toute espèce d'innovations et de mesures arbitraires. Dans l'Inde, l'éloignement de la métropole ainsi que l'apathie des habitans, étaient une sorte de garantie pour l'impunité des chefs et des grands officiers qui dépassaient les

bornes de leurs pouvoirs; il raisonna sans doute de même à l'égard des peuples du vieux monde, sans réfléchir que, ces causes n'existant plus, les effets devaient être différens. Appelé d'abord au commandement de l'île de Malte, le noble lord trouva à peu près l'application de son système. Cela ne doit point étonner; habitués à une obéissance tout aveugle, plus avides de gain que de liberté, les Maltais ne murmurèrent point des caprices de leur gouverneur, ou s'ils trouvèrent quelquefois ses mesures un peu arbitraires, ils ne portèrent jamais leurs plaintes jusqu'au tribunal suprême de l'opinion européenne. Le général Maitland, nommé lord haut commissaire des Iles Ioniennes, apporta à Corfou les préventions dont il était imbu; mais il fut bien étonné lorsqu'au lieu d'une population ignorante et servile, il trouva des hommes éclairés, versés dans la jurisprudence, et jaloux de maintenir les droits de leur patrie. Il sentit qu'il lui serait indispensable de modifier sa théorie administrative. S'il se permettait une transgression, les papiers publics en instruisaient l'Europe avant même que l'on en eût connaissance en Angleterre : le sénat de Corfou combattait ses vues avec une énergie à la-

quelle il n'était point accoutumé; il vit bien alors que les hommes changent comme les contrées, et que ce que l'on peut oser impunément avec les uns, est intempestif et dangereux avec les autres.

Éclairé par l'expérience, le noble lord, sans renoncer entièrement à son système favori, prit des mesures pour en assurer l'exécution, de manière à ne nuire ni à sa propre réputation ni à ses intérêts. Le sénat, composé de peu de membres représentant les principales îles, et présidé par le prince Commuto, gênait ses vues de domination; il résolut de s'affranchir d'une surveillance aussi incommode. Il commença par déclarer au président qu'il ne reconnaissait point cette illustre assemblée pour la représentation nationale des Sept-Iles, mais seulement pour celle de Corfou. Les sénateurs en appelèrent vainement à l'art. 4 du traité de Paris, qui confirmait l'organisation présente du gouvernement ionien, jusqu'à ce qu'on eût rédigé pour ces îles une charte constitutionnelle, dont l'approbation serait soumise au peuple dans la personne de ses représentans. Or, le sénat avait été créé sous la république fondée par les Russes; les Français l'avaient conservé et les Anglais l'avaient trouvé existant. Ils de-

vaient donc le maintenir jusqu'à la fin; mais le commissaire britannique éluda toutes ces dispositions. Pour se rendre maître des délibérations de ce corps, dont il avait déjà circonscrit le pouvoir dans des bornes si étroites, il imagina d'y faire entrer un homme perdu dans l'opinion publique, sans caractère et sans honneur, ami du pouvoir dans quelque main qu'il se trouvât, et par-conséquent tout dévoué à lord Maitland. Cet homme se nommait Théotoki; le commissaire lui conféra le titre et les prérogatives de président du sénat, quoiqu'il sût combien un pareil choix indignait tous les habitans honnêtes. Théotoki entra parfaitement dans les vues de son protecteur; nous verrons bientôt qu'il ne contribua pas faiblement aux malheurs de ses compatriotes.

Après ce premier pas vers la tyrannie, le général Maitland ne se contraignit plus : il fit renouveler par Théotoki la déclaration qu'il avait faite au sénat, et, sur l'opposition qu'elle éprouva de la part de ce corps, le président suspendit les séances. Cependant les sénateurs, révoltés de tant d'injustices, adressèrent au général un mémoire, dans lequel ils invoquaient encore, avec énergie et dignité, l'exécution du traité de

Paris; mais lord Maitland ne voulut rien entendre et se contenta de répondre, en renvoyant le mémoire, qu'il ne pouvait recevoir de communication que par l'intermédiaire du président, et que d'ailleurs il en référerait au gouvernement anglais pour décider la question. Quelques jours après, quatre sénateurs du nombre de ceux qui avaient le plus résisté aux instances et aux sommations du lord haut commissaire, furent dégradés ignominieusement, et le gouverneur annonça qu'il agissait ainsi en vertu des ordres exprès du gouvernement.

Une longue série d'infortunes commença dès-lors pour les habitans des Iles Ioniennes. Théotoki fit circuler une adresse, en engageant le peuple à la signer. C'était une sorte de délégation au lord haut commissaire, pour l'autoriser à rédiger lui-même une charte constitutionnelle. Tous les hommes en place et dépendans du gouvernement, qui refusèrent leur adhésion à cette indigne manœuvre, furent destitués sous divers prétextes; enfin le général Maitland, après avoir ainsi éloigné le seul corps qui lui faisait ombrage, effrayé la multitude des hommes en place par la crainte des destitutions, et terrifié le peuple par la

multiplicité des châtimens, quitta Corfou pour se rendre en Angleterre. Il allait, disait-il, recevoir les instructions du monarque britannique pour la rédaction de la charte constitutionnelle, et cette pièce législative, si long-tems attendue, devait être promulguée à son retour. Les Ioniens le virent partir sans éprouver de regrets; il s'était trop montré l'ennemi des libertés publiques, pour qu'on pût désirer la continuité de son administration. Cependant il avait eu l'art de se faire des partisans dans toutes les îles, et son influence se conserva toujours sous le gouvernement du général qu'il nomma pour commander en son absence.

Je n'entrerai pas dans le détail de toutes les scènes affreuses qui précédèrent et suivirent, à Céphalonie, Zante, S[te].-Maure et Corfou, la révolution de la Grèce; je ne dirai pas que des villages entiers furent ravagés, et leurs habitans passés au fil de l'épée ou suppliciés par la main du bourreau. Tous ces actes barbares, indignes d'un peuple généreux, et que rien ne saurait excuser, remplissent le cadre des années qui viennent de s'écouler. En vain les agens anglais ont-ils prétendu que l'intérêt des Ioniens en général rendait néces-

saires les supplices et les cruautés dont toutes les îles devinrent le théâtre; ce n'était pas aux yeux de deux peuples barbares dans leurs vengeances, qu'il fallait, pour ainsi dire, donner l'exemple de la férocité. D'ailleurs, quel était le crime des Ioniens? Grecs de religion, d'origine et de sentimens, pouvaient-ils demeurer insensibles à l'infortune de leurs frères? Pouvaient-ils ne point former des vœux pour leurs succès, ne point coopérer à leurs triomphes? Victimes de l'ambition et de la duplicité anglaises, ne leur était-il point permis de désirer eux-mêmes leur propre liberté, qu'on s'obstinait à leur ravir en dépit des actes les plus solennels? Si l'Angleterre avait voulu dès le commencement mériter la bienveillance des Insulaires, il lui eût fallu remplir ses engagemens; elle aima mieux y manquer que d'acquérir des droits éternels à la reconnaissance de tout un peuple; elle devait donc s'attendre à voir ce même peuple, désabusé d'une manière si terrible, soupirer après l'heure de la délivrance. Mais l'ambition ne raisonne pas; elle se joue également et des espérances et du malheur des peuples : elle se nourrit, pour ainsi dire, de dissimulation et de parjure. Cependant, puisque la politique avait

porté la Grande-Bretagne à la perfidie, elle aurait au moins dû racheter un pareil attentat par une espèce de compassion pour des opprimés, et ne pas combler la mesure par des atrocités dont elle sait que l'équitable histoire consacrera l'odieux souvenir, et fera justice un jour.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE ET DE LA PARTIE HISTORIQUE.

LIVRE VI.

DESCRIPTION ET STATISTIQUE.

CORFOU.

CHAPITRE PREMIER.

Description de l'île. — Sa division en cantons. — La Capitale. — Les ports. — Les îles et écueils qui l'entourent.

L'ILE de Corfou est située dans la mer Ionienne, à l'embouchure du golfe de Venise, sur la côte d'Albanie, dont elle est séparée par un canal de trois ou quatre lieues de largeur, nommé canal de Corfou. Elle gît par le 17e. degré 48 minutes de longitude à l'ouest de Paris, et par le 39e. degré 40 minutes de latitude nord. Cette île a dix huit lieues dans sa plus grande longueur, c'est-à-dire du sud-est au nord-ouest; huit dans sa plus grande largeur vers le nord; deux et

trois lieues seulement au sud. Son circuit est d'environ quarante quatre lieues. Elle forme, en s'amincissant du nord vers le midi, une courbe rentrante à l'est et saillante du côté opposé, ce qui lui donne la figure d'un croissant ou d'une faux; de là, sans doute, le nom de Drépanum, ΔΡΕΠΑΝΟΝ, que lui avaient donné les anciens. Celui de Corfou, qu'elle porte aujourd'hui, vient, dit-on, de la qualité de son sol âpre et montueux.

La côte orientale de l'île offre plusieurs hâvres ou enfoncemens, où les vaisseaux peuvent aborder sûrement. Tels sont la rade de Corfou, le port Gonin, la baie de Paléopoli, celle d'Ipso et le hâvre de Cassopo.

Le cap Drasti est la pointe la plus septentrionale de l'île. La côte occidentale, jusqu'au cap Blanc qui la termine au midi, est couverte de rochers escarpés; elle ne forme que deux anses assez considérables et assez profondes pour recevoir un navire et favoriser un débarquement. L'une est celle de *Paleo Castrizza*, qui se compose de trois petits ports séparés; celui de Paleo Castrizza, celui de San Nicolo, et celui de la Trinité; l'autre est le *Porto Timone*, situé à droite de l'entrée de la baie d'Affiona. Il est couvert par l'écueil de Caravi, et à l'abri de tous les vents.

L'île de Corfou était anciennement divisée en quatre parties, nommées balies ou bailliages, qui étaient Oros, Agirù, Mezzo et Alefchimo. Le sénat de Venise en a fait depuis sept cantons, qui prenaient leurs noms des principaux bourgs de l'île; nous suivrons la nouvelle division qui vient d'être assignée en neuf cantons ou chefs-lieux de légions de Cernides.

1°. CORFOU renferme la capitale et ses faubourgs; le port Gouin; les salines de Castrades; celle de Potamos, et en outre deux bourgs et neuf villages.

La ville de Corfou, située vers le milieu de la côte orientale, est grande, très-forte et bien peuplée. Elle est bâtie dans une espèce de presqu'île, et n'offre ainsi du côté de terre qu'un front à défendre[1]. Il est couvert par deux forts détachés, placés sur le mont Saint-Abraham et le mont Saint-Sauveur. Le faubourg de Castrades est formé de l'ancienne ville appelée par les Grecs, Chrysida et Palæopoli: on y voit encore quelques ruines, et l'on y trouve souvent des mé-

[1] Voyez la Pl. III (*Plan de Corfou*), dans l'Atlas qui accompagne cet ouvrage. Cette Planche, quoique portant le N°. III, se trouve la IVe., par suite d'une erreur du graveur.

dailles; et d'anciennes inscriptions, entre autres, celles placées sur le portail de l'église nommée *Panagia de Palæopoli*, témoignent que ce fut l'empereur Jovien qui la fit bâtir. Près de là sont les fameux jardins du roi Alcinoüs, qu'Homère a chantés en ces termes :

« Jamais les arbres de ces jardins ne sont dépour-
» vus de fruits; un doux zéphir entretient leur vigueur
» et leur sève, et pendant que leurs fruits mûrissent,
» il s'en développe sans cesse de nouveaux : la pomme,
» prête à être cueillie, en laisse voir une qui commence
» à naître; la grenade et l'orange, prêtes à tomber, sont
» remplacées par d'autres oranges qui se colorent,
» et par d'autres grenades; l'olive onctueuse semble
» poussée par la jeune olive qui lui succède; et la
» figue ridée fait place à une autre qui la suit. La
» vigne y porte des raisins en toutes saisons : pendant
» que les uns sèchent au soleil dans un lieu décou-
» vert, on coupe les autres et l'on foule dans le pres-
» soir ceux que le soleil a mûris les premiers. »

Cette peinture est à peine exagérée; elle pouvait seule donner une idée de la fécondité de cette terre, et de l'étonnante force de végétation qui s'y développe pendant les mois de février, mars, avril et mai. Il est

vrai que, passé cette époque, le soleil détruit son propre ouvrage et brûle les plantes tardives qui n'auraient point encore fructifié; mais cette saison a dû suffire au laboureur pour semer et recueillir; elle a suffi à la terre pour le récompenser de ses travaux.

La citadelle occupe la pointe de la presqu'île; elle est séparée de la ville par un front de fortifications et par un fossé que remplissent les eaux de la mer. Sur un rocher de deux cents pieds de haut se trouvent, au milieu de la citadelle, les ruines de l'ancien château de la Cloche, détruit en 1718. Sur un autre rocher moins élevé, est le château de Mer, destiné à la défense du port et de la darse, appelée Mandrachio.

Au milieu de la rade de Corfou, à huit cents toises environ des batteries de terre, s'élève l'écueil de Vido, autrefois l'île Pytie, qui semble placé par la nature pour couvrir et défendre ce beau mouillage. On a récemment construit quelques ouvrages sur cet écueil. La surface de cette petite île, quoique très-pierreuse, était couverte autrefois d'oliviers et de vignes; il y avait aussi quelques habitations; mais la nécessité de la fortifier et de la défendre en a fait acheter le fond par le gouvernement, qui en a fait raser tous les arbres,

afin d'y établir les ouvrages nécessaires à la sécurité du port.

Au nord de l'île, à mi-distance de terre, se trouve l'écueil du Lazaret, qui, à raison de son peu d'élévation et d'étendue, a été désarmé des deux batteries qu'on y avait élevées en 1797. Il y a une maison de santé, vaste et bien disposée. Entre cette île et celle de la Paix, s'élève un troisième écueil qui se nommait anciennement Condinolissi; ce n'est plus qu'une petite roche peu élevée au-dessus de l'eau, qu'on appelle maintenant Calogero.

2°. SANTO MATTIA, bourg bâti près des ruines de l'ancienne Gardichi, ville épiscopale, détruite par les Sarrasins. Non loin de ce lieu se trouve le lac Goricia, vallée considérable, toujours couverte d'eaux saumâtres, auxquelles on n'a pu encore donner de cours. La rivière de Messongi prend sa source dans cet endroit, coule à l'est, et va se décharger dans le canal de Corfou. Ce canton comprend les bourgs de Strongille, Stavrò, et sept villages.

3°. GASTURI. Ce canton est fort peuplé; il renferme les bourgs de Gasturi, Saint-Deca, Benizze, Sinarades, Chinopiastes et dix villages. Dans l'étendue

de ce canton se trouve le mont Isthone, remarquable par un des événemens de l'histoire de Thucydide.

4°. AGRAFUS. Ce canton est un des mieux cultivés de l'île. On commence à s'y livrer à la culture du grain, en sacrifiant quelques oliviers, dont le nombre est prodigieux, et en défrichant le pied. Il contient les bourgs d'Agrafus, Caruzades, Cavalari et huit villages.

5°. PERITIA. Dans ce canton se trouve le port Cassopo, situé près de l'emplacement de l'ancienne Cassiope, au pied du mont Cassius. On y voit quelques ruines d'un fort qu'y fit bâtir l'empereur Emmanuel Comnène. Sur la montagne, il y a une église révérée des marins, sous le nom de la *Madona de Cassopo*. Ce canton renferme aussi le mont Saint-Salvador, point le plus élevé de l'île, les bourgs de Peritia, Siniès et huit villages. La petite rivière de Strinilla le traverse. Il est le plus rapproché du continent, dont la pointe de la Serpa n'est distante que d'environ cinq cents mètres. Le port de Cassopo est défendu par une bonne batterie.

6°. MAGULADES. Dans ce canton se trouve le cap Sidari, situé vis à vis l'île de Fano; au pied de ce village est une plage défendue pour une batterie et

un corps de garde. Le canton de Magulades est bien arrosé et bien cultivé, quoique fort montagneux; son extrémité septentrionale est le cap Drasti. Il renferme les bourgs de Magulades, Perulades, Velonades et dix villages.

7°. SPAGUS. Ce canton est bien cultivé. On commence aussi à y semer plus de grain, et à apporter plus de soin dans la confection du vin, qui y est meilleur que dans le reste du pays. La baie d'Affiona et le Porto-Teissone, la grande baie de Paleo-Castrizza, et ses trois ports, les ruines du château Saint-Ange, au pied duquel est le cap Palaerum des anciens, sont situés dans ce canton, qui renferme dix bourgs ou villages. Paleo-Castrizza est un couvent grec, où l'on a formé un bel établissement militaire et une batterie pour la défense du port.

8°. SCRIPERO. Il se trouve dans ce canton plusieurs petits marais, qu'il a été jusqu'ici impossible d'assainir et de cultiver. La grande vallée de Ropa, qui y est située, est également marécageuse et souvent couverte d'eau; mais on y cultive avec succès le maïs, dont on fait une récolte considérable. La rivière de *Stravo-Potamo* baigne ce canton, qui contient les bourgs de

Corochiana, Gliapades, Scripero, Ducades, et quatre villages. Vis à vis du canton de Magulades, à la distance de deux ou trois lieues au nord, sont situées, en forme de demi-cercle, les îles de Fano, Merlera et Stramochi, qui contiennent quelques habitations et à peu près huit cents habitans. On y récolte des olives et du grain pour deux ou trois mois de nourriture.

9°. LEFCHIMO. Ce canton prend son nom de la pointe de Lefchimo, autrefois le *cap de Leucymne*. Il est considérable par son étendue et le nombre de bourgs et de villages qu'il contient. Le principal est celui de Melichia, situé sur le bord de la rivière de Potami et de la mer. Les salines de Lefchimo pourraient produire assez de sel pour la consommation de tous les habitans de l'île.

Le cap Blanc, extrémité méridionale de l'île de Corfou, est situé, dans ce canton, à trois lieues et demi de l'île de Paxo. Ce canton renferme les bourgs de Melichia, Potami, San Théodoro, Perivoli, Argirades et vingt et un villages.

CHAPITRE II.

Port et rade de Corfou. — Système de leur défense extérieure.

La rade de Corfou, placée dans un emplacement que forme la côte de l'île, est couverte par le *cap de Sidero* au sud, par l'écueil de Vido à l'est, ainsi que nous l'avons déjà dit, et par celui du Lazaret, au nord. Les vaisseaux y sont à l'abri de tous les vents, et il était facile de les y mettre à l'abri de toute entreprise hostile. Il a suffi, pour y réussir, de construire, sur l'île de Vido, un fort et des batteries qui croisent leurs feux avec l'île de Sidero et avec celle du fort neuf; des bâtimens embossés en courtines entre ces batteries, dans les passes méridionale et septentrionale de la rade, en compléteraient la défense, de manière à ne laisser aucune inquiétude. Dans tous les cas, la défense de la place est essentiellement liée à celle de la rade, lors même qu'il ne s'y trouverait pas un seul

bâtiment; et la nécessité de fortifier Vido était si grande, que l'ennemi, une fois maître de l'écueil qui couvre sa rade, eût obtenu sur la ville un tel avantage qu'il lui eût été facile de la foudroyer, ainsi que le port.

Comme on ne peut supposer Corfou menacée que par un ennemi maître de la mer, c'est de ce côté qu'il est essentiel de porter de grands moyens de défense; d'autant plus que les Vénitiens l'ont entièrement négligé, pour entasser dans l'intérieur de l'île, par une quantité surabondante d'ouvrages, des fortifications destinées à repousser les attaques du Turc, leur ennemi naturel, et qu'ils ne pouvaient redouter que par terre.

CHAPITRE III.

Population. — Productions. — Culture. — Industrie. — Climat.

La population entière de l'île de Corfou est à peu près de cinquante mille ames. Ce nombre suffirait à une culture médiocre, si la plus grande partie n'habitait la ville ainsi que les bourgs, et ne négligeait le travail de la terre.

Le sol de Corfou, formé d'argile mêlée de terre calcaire et caillouteuse, est propre à toute espèce de végétation. Il est particulièrement fertile en olives, raisins, cédrats, limons et orangers; les habitans n'en retirent guère du grain que pour trois mois de subsistance, parce qu'ils en négligent la culture.

La superficie totale étant de 3,271,005 myriamètres, on peut estimer la partie inculte à............. 817,751

La partie cultivée à..................... 2,453,254

TOTAL....... 271,005

SAVOIR :

En oliviers	1,799,053
Vignes	408,876
Terres à grain	245,325
TOTAL	2,453,254

Le nombre des oliviers est si considérable que, dans bien des parties, leurs branches s'entrelacent et se nuisent les unes aux autres.

La prime qu'accorda le sénat de Venise pour la plantation de cet arbre dans l'île, a contribué à en augmenter le nombre, et à faire négliger tous les autres produits; peut-être aussi les habitans préfèrent-ils, par paresse, la culture des arbres qui demande peu de peine, à celle des grains, qui demande plus de soins. Un autre avantage propre à l'olivier, pour ces peuples paresseux, c'est que le produit en est *biennal* et exige par conséquent moins de travail et d'assiduité.

Le vin de Corfou est d'une qualité médiocre, quoiqu'il n'ait que le défaut d'être trop fort; mais on néglige, comme nous venons de dire, tout moyen d'en augmenter la quantité par des plantations, et la qualité par une meilleure méthode et plus de soin dans la confection.

On fait le même reproche à l'huile que les Corfiotes retirent de leurs olives. Ils s'y prennent comme les Espagnols, c'est-à-dire qu'ils les laissent mûrir jusqu'à ce qu'elles tombent d'elles-mêmes. Ils les entassent et les laissent fermenter ensuite plusieurs mois, avant de les moudre ; ce qui contribue à rendre l'huile âcre et des plus désagréables. Au reste, la quantité qu'on en retire est fort considérable, et souvent des pressoirs sont occupés pendant les dix huit mois qui suivent la récolte. On en compte dans l'île mille quatre vingts, tous d'une forme antique et désavantageuse.

On récolte, dans un bois voisin de Lefchimo, cinq à six cents sacs de noix de galle, qu'on transporte à Ancône.

Le seul genre d'industrie des Corfiotes consiste dans diverses fabriques de rossolis, dont la qualité est très-estimée ; mais ces établissemens, quoique susceptibles de s'améliorer, n'ont pris depuis long-tems aucun accroissement.

Les Corfiotes font aussi quelques toiles de coton et des poteries pour leur usage. Ces insulaires semblent donc négliger toute nouvelle source de richesses ; ils n'ont même aucun bâtiment marchand, aucune ma-

rine, quoique leur situation offre tant d'avantages de ce côté.

Les grandes chaleurs se font sentir à Corfou pendant six mois de l'année ; elles sont alors de vingt huit à trente degrés, et l'on éprouve souvent des secousses de tremblemens de terre.

La saison des pluies vient ensuite, et l'on recueille, dans des citernes, l'eau douce dont on fait usage le reste de l'année, dans les parties où il ne se trouve point de sources ou de ruisseaux. Il gèle rarement, et quand cela arrive, la glace a fort peu d'épaisseur; aussi la végétation est-elle presque continuelle dans tout le pays.

CHAPITRE IV.

Religion. — Mœurs. — Costumes.

Il y eut à Corfou un évêque latin, dès les premiers tems de la religion; cette église fut érigée en archevêché en 1600.

La ville et l'île renferment en outre plusieurs *églises* latines; mais le plus grand nombre des Corfiotes suit le rit grec. Il existe un *protopapa*, dont l'établissement remonte à Charles d'Anjou; ce protopapa est nommé par les habitans, et choisi dans une famille noble de l'île.

Corfou renferme un assez grand nombre de couvens grecs. L'histoire fait foi de la vénération toute particulière qu'ont les Corfiotes pour Saint Spiridion, auquel ils s'adressent dans toutes leurs calamités; son église est la cathédrale de l'île, et c'est la plus riche à cause des dons nombreux que lui font les fidèles, pour obtenir la protection du Saint.

Il y a aussi à Corfou un grand nombre de Juifs, qui habitent un quartier séparé de la ville.

Il s'y trouve également une académie et un théâtre, sur lequel on représente des opéras et des ballets italiens.

Les Grecs d'à présent sont généralement superstitieux; ceux des Iles Ioniennes, en particulier, sont fiers et vindicatifs : leur bravoure consiste presque toujours à surmonter tous les dangers, pour se venger d'un ennemi ou punir une injure. Peut-être cette valeur, bien dirigée et mieux entendue, les rendrait-elle parfois encore dignes de leurs ancêtres.

Le langage des Corfiotes est l'italien et le grec vulgaire; ils sont fort rusés et ont généralement l'imagination vive, de l'esprit, et beaucoup de sagacité. Ils sont bien faits, robustes et adroits, sobres par antipathie pour le travail, et jaloux de leurs femmes qu'ils traitent assez mal.

Le costume des Grecs est à peu près le même dans toutes les Iles Ioniennes.

Les hommes portent une veste courte, sans collet, avec des manches fort larges. Elle est ornée de galons d'or, d'argent ou de cordonnet. Un gilet égale-

ment sans collet, et orné de galons et de boutons, se porte croisé sous cette veste. La culotte est large; elle est ordinairement de toile de coton bleue, fabriquée dans le pays, faite à la manière des Turcs, et retenue par une ceinture qui se noue sur le côté.

Les bas sont de coton ou de laine, serrés sous le genou par une jarretière extérieure. La chaussure consiste dans des souliers de cuir ordinaire, ou dans des sandales recouvertes de bandes de peau. La tête est couverte d'une longue bande de toile de coton, roulée en turban, et souvent seulement d'une petite calotte de couleur. Quelquefois ils portent un manteau nommé Levantine, court et garni d'un capuchon. Leurs armes sont des fusils, des pistolets et des poignards; c'est la chose dont les Grecs peuvent le moins se passer, aussi ne les quittent-ils point.

Les femmes portent un gilet et une camisole de drap, ornée de galons; le jupon, de la même étoffe, est galonné pareillement, avec un tablier d'indienne. Pour coiffure, elles tressent leurs cheveux, s'en font une guirlande, mariée avec un ruban de couleur, et la recouvrent d'un schall de mousseline fine.

Elles portent aux doigts, au cou et aux oreilles,

une infinité de bijoux et d'ornemens. Les Grecs aiment la musique; c'est, avec le jeu et la boisson, l'ame de leurs fêtes et de leurs plaisirs. Elle se compose de violons, de hautbois, de guitares et de tambourins : quoique discordante et peu harmonieuse, elle les excite à la danse, qui est, comme leur humeur, gaie, vive et bouffonne.

Les Corfiotes sont en général adroits à tous les exercices du corps, et entretiennent leurs dispositions naturelles par des courses, des joûtes et le tir des armes à feu.

CHAPITRE V.

Gouvernement.

Les Iles Ioniennes, accablées sous le despotisme du sénat de Venise, n'avaient point encore ressenti la secousse imprimée par la révolution française au reste de l'Europe; elles ne pouvaient se livrer d'elles-mêmes à un noble élan, ni suivre une généreuse impulsion.

Tout sentiment d'énergie, tout principe d'honneur était détruit depuis long-tems chez les Insulaires. La tyrannie et la vénalité des gouverneurs, la bassesse et l'ambition des nobles orgueilleux, et cependant accoutumés à l'humiliation de gémir sous un joug qu'ils appesantissaient à leur tour sur le peuple, avaient porté au comble la dégradation morale. Les grandes îles donnaient des fers aux plus petites, les nobles aux citadins, ceux-ci au peuple de la campagne : le lien de l'usure seul, en resserrant ces chaînes, en augmentait le poids et en assurait la durée : enfin les

maux des Insulaires étaient infinis; et il ne leur restait pas même l'énergie du désespoir, quand les Français arrivèrent dans ces îles, au mois de juin 1797.

Le général Gentile, qui les commandait, y proclama les premiers principes de liberté et de bonheur. Il affranchit le peuple de la tyrannie des nobles, les îles de Paxo et d'Ithaque de la domination des autres, et forma, de toutes les îles et des arrondissemens continentaux qui en dépendaient, trois départemens:

Celui de Corcyre, qui comprenait Corfou, Paxo et Parga;

Celui d'Ithaque, réunissant Sainte-Maure, Preveza, Vonizza, Ithaque et Céphalonie;

Celui de la mer Égée, comprenant Zante et Cerigo.

Des municipalités et des magistrats pour la police furent créés dans chacune de ces îles; elles reçurent enfin à peu près l'organisation qu'avait à cette époque la république française. Ces institutions et ces améliorations obtinrent l'assentiment général des Insulaires; elles leur inspirèrent surtout pour leurs libérateurs des sentimens de reconnaissance et d'attachement qu'ils auraient dû toujours conserver depuis.

Les Iles Ioniennes étant tombées au pouvoir de

l'armée turco-russe, au mois de mars 1799, l'amiral russe Uschacoff y abolit le mode de gouvernement institué par les Français, et leur donna une constitution par laquelle il rétablissait les anciens conseils de nobles, mais en y admettant ceux des Insulaires que leur fortune et leur éducation rendraient susceptibles d'obtenir la noblesse.

Il fit élire, par les îles, des députations chargées de soumettre à l'approbation des cours de Saint-Pétersbourg et de Constantinople cette constitution.

Ces deux cours adoptèrent, le 21 mars 1800, une convention qui réglait l'état politique de la république septinsulaire.

Mais pendant la durée des négociations à ce sujet, les députés ioniens, au lieu de soumettre à l'approbation de la Porte la constitution qui leur avait été donnée par l'amiral Uschacoff, firent entre eux un pacte qu'ils osèrent présenter comme le vœu de la nation, et qui fut déclaré, sous l'autorisation du Reis-Effendi, *constitution de l'état*, et mis en vigueur sur-le-champ.

Bientôt des réclamations s'élevèrent de toutes parts contre les principes de cette constitution, qui assurait

aux anciens nobles et leurs priviléges et leur despotisme héréditaire. Des divisions éclatèrent entre les îles, puis parmi les citoyens; enfin un soulèvement général les plongea dans une entière anarchie. Leucade, Ithaque, Céphalonie se détachèrent de la confédération, et adoptèrent chacune un mode particulier de se gouverner. Zante, enracinée dans la révolte, et qui avait, dès le mois de septembre 1799, changé les gouvernans que lui donnait la constitution russe; qui résistait depuis aux ordres et aux menaces du sénat; qui avait même repoussé, par la force, l'attaque d'un détachement septinsulaire, envoyé de Corfou pour occuper sa forteresse; Zante porta aussi plus loin que les autres îles l'esprit de rebellion, et arbora le pavillon anglais, le 7 février 1801.

Le sénat de Corfou fut contraint de recourir à une assemblée des députés du peuple. Ceux-ci, réunis au corps délibérant, réformèrent la constitution byzantine, et en adoptèrent une autre, au mois de novembre 1801. Elle fut mise aussitôt à exécution, et l'autorité législative établie sous le nom d'*Ortoranda*.

Mais les nobles n'avaient point renoncé aux honneurs et aux avantages qu'on leur avait ravis. Ils ne

voyaient la patrie que dans ces avantages, et pour les recouvrer, ils songèrent à faire intervenir les étrangers dans leurs affaires; et quels étrangers? Ils s'adressèrent aux Turcs, leurs dignes alliés, et à force d'intrigues à Constantinople, ils obtinrent du Caïmacan un ordre qui annullait la constitution de l'Onoranda, et rétablissait la Byzantine.

Les Turcs ni les Russes ne pouvaient alors fournir aux nobles les forces nécessaires pour mettre à exécution ce décret; ils s'adressèrent aux Anglais, toujours prêts à attenter aux libertés des pays qui ne sont pas le leur, et qu'on trouve toujours pour quelque chose dans les violences commises contre les peuples. Les Anglais fournirent donc deux frégates, avec lesquelles ils rentrèrent à Corfou. L'Onoranda résista d'abord; elle avait pour elle la masse des habitans; mais, moitié par force, moitié par composition, elle se laissa dissoudre, et la constitution fut proclamée et remise en vigueur le 20 février 1802.

Cependant ni la présence des Anglais, ni l'approche des Russes ne purent comprimer cette fois l'horreur du peuple pour cette constitution : il se leva en masse, désola les campagnes, se porta vers la ville,

et les partis étaient sur le point d'en venir aux mains, quand les Russes arrivèrent à Corfou, au mois d'août 1802. Ils sentirent l'impossibilité de laisser aux Iles Ioniennes cette funeste constitution; en conséquence, M. de Moncenigo, ministre plénipotentiaire russe, fit quelques réglemens provisoires, qu'il proclama par un manifeste en septembre 1802, et autorisa chacune des îles à nommer et à envoyer à Corfou des députés, pour convenir entre eux des bases fondamentales d'une nouvelle constitution. Toutes se soumirent à cet ordre. Les députés se réunirent à Corfou, au nombre de quarante, se formèrent en assemblée constituante, et nommèrent une commission de neuf membres, chargée de préparer le travail qui devait ensuite être présenté à la discussion et à la sanction de l'assemblée. Cette commission, désignée par lui, se soumit à son plan et à ses vues; et telle fut l'influence de ce ministre sur toute la députation, que le projet de constitution, ayant été présenté à l'assemblée constituante le 23 novembre, fut discuté et adopté en entier le même jour.

Cette influence du ministre, et cette précipitation de l'assemblée renversaient, dès sa création, tout l'édifice constitutionnel, en détruisant l'illusion de liberté

de suffrages et d'examen réfléchi, attachés au choix d'une constitution. Aussi, jamais loi ne fut-elle moins respectée et plus souvent violée que celle-là. La cour de Russie y proposa d'abord des réformes et des changemens. Une commission de dix membres fut chargée de dresser le projet de ces modifications, pour le soumettre au sénat et à M. de Moncenigo.

La nouvelle rédaction fut envoyée à la cour de Saint-Pétersbourg, qui, après de nouveaux changemens tendant à centraliser et augmenter le pouvoir exécutif, arrêta enfin un plan définitif qu'elle adressa à son ministre plénipotentiaire. Celui-ci convoqua à Corfou le corps législatif, qui s'assembla le 10 décembre 1806 ; le projet fut reçu et approuvé sans restriction, le 15 du même mois.

Cependant les événemens ne permirent pas la mise en activité de cette dernière constitution, et c'est celle de 1803, qui subsistait dans les îles, mais toutefois avec de nombreuses modifications, quand les Français les occupèrent en 1807. Elles furent gouvernées alors conformément au décret impérial du 10 novembre 1807, en conservant celles de leurs anciennes institutions que ce décret avait respectées.

PAXO.

Description de l'île de Paxo. — Population. — Culture. — État et estimation des différentes productions par année.

L'ILE de Paxo est située à trois lieues au sud de Corfou, et celle d'Antipaxo, dans la même direction, à mille mètres environ de l'île de Paxo.

Cette dernière a deux lieues du nord-ouest au sud-ouest; sa plus grande largeur est d'une lieue du sud-ouest au nord-est; elle a environ quatre lieues et demie de tour.

Cette île a quatre ports assez bons; l'un d'eux, celui de Gajo, pourrait recevoir des frégates. Il est couvert par un écueil, sur lequel il y a une batterie qui peut défendre avantageusement les deux passes.

Cette île est remplie d'oliviers. L'huile que les

habitans en retirent est plus estimée que celle d'aucune autre des Iles Ioniennes ; elle produit en outre un peu de vin.

Les Paxiotes tirent de l'île d'Antipaxo, qui a près d'une lieue de tour, un peu de froment; mais cette ressource est loin de suffire à la consommation.

Cinquante quatre familles, formant près de quatre mille individus, composent la population de l'île; cette population est répandue sur toute la surface du pays, et occupe des habitations séparées.

Le bourg de Gajo seul contient une cinquantaine de maisons.

Il ne se trouve pas du tout d'eau douce dans l'île de Paxo.

LEUCADE.

CHAPITRE PREMIER.

Description de l'île de Leucade et de la forteresse de Sainte-Maure. — Population. — Productions. — Importations et exportations.

L'ILE de Leucade ou de Sainte-Maure, qui fut autrefois une presqu'île de l'Acarnanie, est séparée maintenant du continent par un canal de sept lieues de long, qui a du fond partout, excepté à sa partie septentrionale, large seulement de quatre cents mètres, qui est barrée par des bancs de sable et de petites îles, partie à sec, partie inondées, desquelles on peut communiquer à gué avec le continent.

C'est sur le milieu de cet attérissement qu'est située la forteresse de l'île, nommée Sainte-Maure, laquelle gît par 18 degrés 20 minutes de longitude, et 39 degrés de latitude nord.

L'île de Leucade a, dans sa plus grande longueur

du septentrion au sud, environ dix lieues ; il est à remarquer qu'un quart au moins de cette dimension appartient à un contre-fort de l'île, qui, faisant une pointe assez étroite, s'avance vers le sud, et forme à son extrémité le promontoire si connu sous le nom de *Rocher de Leucade*.

La plus grande largeur de l'île est de près de cinq lieues. Le chef-lieu se nomme Amaxichi, peuplé de quatre à cinq mille ames : l'île entière contient trente cinq villages et quinze mille habitans.

La forteresse de Sainte-Maure est située au milieu des lagunes, à une demi-lieue de l'ancienne ville de *Leucas*, dont on trouve encore quelques vestiges.

C'est un petit hexagone très-irrégulier, flanqué par sept tours et deux bastions, ayant demi-lune, contre-garde et chemin couvert. La difficulté de ses approches en fait la principale force, et elle est par cette raison susceptible d'une assez bonne défense [1].

---

[1] On ne communique au front de mer que sur de petits bateaux nommés *monoxila*. Le *monoxilon* est long de quinze à vingt pieds, sur un pied et demi de largeur, et autant de hauteur ; il est fait d'un tronc d'arbre, et va à la rame, quelquefois même avec une voile.

Il y a entre l'île de Leucade et la langue de terre inondée qui la joint au continent, un bel aqueduc, long de plus de mille deux cent soixante mètres, qui sert de pont de l'une à l'autre, bien qu'il n'ait guère qu'un mètre de largeur.

Le meilleur port de l'île est celui de Climeno, placé à l'est, en face et à trois lieues de la terre ferme; il offre un bon fond, une bonne tenue, et peut recevoir jusqu'à des vaisseaux de guerre.

L'île de *Méganissi*, située au sud-est de Leucade, forme avec elle un canal de deux lieues de longueur et cinq à six cents toises au moins de largeur. Elle est habitée, cultivée, et dépend de l'île de Leucade dont elle fait partie.

Le sol de Leucade, quoique très-montueux, est fertile en grains, vins, olives, citrons, amandes. Il s'y trouve aussi quelques pâturages et des salines, qui sont d'un produit considérable. L'étendue entière du territoire de l'île, formé d'une bonne qualité de terre, serait susceptible de culture; mais le défaut de population restreint à un sixième de la superficie sa partie en rapport. Les habitans ne cultivent de blé que pour un tiers de leur consommation. Ils ne font également

de vin que pour leur usage; tout leur superflu consiste en huile et en sel.

L'île de Leucade avait autrefois des bois de chêne et d'autre nature; il n'en reste que sur le sommet des montagnes; encore s'en trouve-t-il peu, et celui qui reste est d'une exploitation difficile. L'île est pourvue de sources abondantes, dont quelques-unes fournissent assez d'eau pour faire tourner des moulins.

Les communications sont mauvaises, les côtes inabordables; elles n'offrent d'abri que dans le canal de Sainte-Maure; ce qui fait sentir la nécessité de le rouvrir et de le rendre navigable partout : car les dangers qu'il présente par ses bancs de sable, et ceux qu'on éprouve à doubler le cap de Leucade, en éloignent les barques marchandes, qui trouveraient dans cette île un entrepôt commode pour leurs cargaisons, et de nouveaux objets de spéculation. Cet avantage s'étendrait d'ailleurs à toutes les îles environnantes, dont il faciliterait les communications et le commerce avec la côte de Turquie.

Les habitans de l'île de Leucade sont de la religion grecque, et ont un évêque particulier. Ils ont été de tout tems fort adonnés à la marine; aussi leurs mœurs

se ressentent-elles de cette inclination qui les a portés à la piraterie. Plus d'une fois les habitans des îles voisines ont été contraints de se liguer pour réprimer leurs brigandages.

CHAPITRE II.

Défense de l'île de Leucade.

L'ILE de Leucade, outre le désavantage d'être exposée à un débarquement sur une partie de la côte qui borde le canal de Sainte-Maure, a l'inconvénient de pouvoir être attaquée par terre. La forteresse de Sainte-Maure est parfaitement située pour la défendre sous ce dernier rapport; mais l'importance et la force de cette place sont loin de répondre à cet objet. Voici peut-être ce qui serait nécessaire pour qu'elle parvînt à ce but.

Il faudrait d'abord faire aux fortifications les réparations d'entretien dont elles ont grand besoin; creuser au pied du front des lagunes et du front de mer des fossés, qui, éloignant les sables qui s'y amoncèlent, augmenteraient le relief de ces fronts et les garantiraient du danger de l'escalade qu'ils ont à courir. Il

faudrait aussi réparer les logemens, la plupart en ruines, et en bâtir pour quatre cents hommes.

En avant du front d'Épire, le banc qui communique au continent, s'élargit et forme une plage de près de trois cents mètres de longueur et de cent cinquante de largeur. C'est le point le plus menacé de l'île. C'est là que commenceraient les approches, et qu'on pourrait établir des batteries capables de ruiner en un instant les défenses de la place.

Il est donc indispensable d'occuper fortement cette plage. Toutefois, comme elle est dominée à la distance de mille mètres par le continent, on pourrait se réduire à la protéger par une redoute fermée, placée à l'extrémité du banc, et communiquant avec la place par une caponnière bien défilée. On inonderait facilement les abords de cet ouvrage, et l'on placerait, dans le centre de la redoute, un corps de garde blindé qui servirait de traverse. On obtiendrait de ce front, par ce moyen, toute la défense désirable.

Il faudrait aussi jeter quelques redoutes sur la plage qui se trouve de l'autre côté de la forteresse, vers la tête de l'aqueduc.

L'île de Leucade n'étant plus attaquable que par

mer, on la mettrait en état de défense, en établissant, le long du canal de Sainte-Maure, quelques batteries de côtes, et en occupant, par une forte redoute, la presqu'île de Climeno, qui couvre le meilleur et le plus beau port de l'île.

CÉPHALONIE.

CHAPITRE PREMIER.

Description. — Villes. — Forteresses. — Villages. — Divisions de l'île. — Anciennes ruines.

L'ILE de Céphalonie est située dans la mer Ionienne, vis à vis du golfe de Patras, entre les îles de Zante, d'Ithaque et de Leucade; elle a soixante trois lieues de circuit, et forme une ovale aplatie d'un côté, dont le plus grand diamètre est du nord au sud.: longitude, 18 degrés 45 minutes : latitude, 38 degrés 45 minutes. Cette île est remarquable par la quantité de baies qu'elle présente, mais surtout par le port de Céphalonie ou d'Argostoli, qui est formé par un petit golfe de dix lieues de tour, et qui présente lui seul trois ports commodes, profonds et d'un ancrage excellent.

Le canal de Viscardo, qui sépare cette île de celle

d'Ithaque, présente également de très-bons abris, entre autres le val d'Alessandria. Le val d'Asso est aussi une assez bonne darse, défendue par la forteresse d'Asso.

Les caps les plus remarquables sont, celui de Viscardo, qui s'avance au nord vers l'île de Leucade; celui de Capro, qui se dirige vers la terre ferme, et celui de Carogra qui forme, avec le cap Schinario de l'île de Zante, le canal de Zante, dont la navigation est dangereuse.

L'île de Céphalonie renferme deux villes et deux forteresses.

Argostoli, maintenant la capitale de l'île, est située à droite de l'entrée du golfe de ce nom, sur le bord de la mer; elle est composée de quelques centaines de maisons éparses, à un seul étage et sans aucune apparence; les tremblemens de terre, fréquens dans cette île, renversent ordinairement les maisons les plus considérables, et découragent ceux qui seraient tentés d'y bâtir. Cette ville n'est pas fermée, est malsaine par sa position, au pied d'une chaîne de montagnes qui encaissent le golfe, et renferme peu d'habitans. La ville de Lixuri, située à l'orient de l'île, dans une

position plus agréable qu'Argostoli, n'offre qu'un amas de décombres et ne contient plus aucun édifice public; la cathédrale latine qui s'y trouve est en ruines et ne peut plus servir.

Le château de Céphalonie a été bâti sur le sommet d'une colline par Léonard de Tochis, restauré par les Turcs, et fortifié par les Vénitiens, qui lui ont donné le nom de San Giorgio. Il est distant de deux lieues d'Argostoli, dans l'intérieur de l'île. Il se ressent, comme toutes les habitations de l'île, des désastres des tremblemens de terre, et il est dans un état de ruines qui ne permettrait pas d'y faire une longue résistance. On trouve au pied de ce château un bourg assez considérable qui s'étend sur la mer.

La forteresse ou plutôt le camp retranché d'Asso a été bâti par les Vénitiens en 1595, pour servir de retraite aux habitans du pays, en cas d'invasion. Il est situé sur une montagne fort élevée qui s'avance dans la mer, et l'on n'y peut communiquer que par des sentiers étroits et difficiles. Sa configuration, qui suit les mouvemens du terrain, est fort irrégulière, et le système de défense très-mal entendu; mais la position n'en reçoit pas moins des lieux mêmes une force

naturelle qui remplit assez bien sa destination d'utilité. Elle renferme la cathédrale grecque de l'île, la maison d'un provéditeur, et quelques magasins dans l'un desquels est logée la garnison.

Au pied de la montagne d'Asso est un petit port qui peut contenir quatre galères; mais elles y seraient peu en sûreté.

L'île de Céphalonie était divisée en dix-neuf appartenances, sous chacune desquelles il y avait quelques bourgs ou villages, qui ont pris leurs noms des familles qui les habitent. Souvent un bourg n'a que trois maisons; les plus considérables en ont au plus vingt. Les noms de ces appartenances sont :

Pedemonte.	Coronus.	Potamiana.
Livato.	Bacli.	Malta.
Cossimia.	Pirghi.	Thalamies.
Platies.	Samo.	Pattichi.
Leo.	Pilaro.	Atterra.
Scala.	Erisso.	
Valtia.	Tinea.	

Dans le district de Scala on trouve, sur le bord de la mer et sous l'eau, les vestiges d'une ancienne cité dont on distingue encore quelques parties, quand la mer est calme et l'eau transparente.

Le district de Coronus renferme, sur le sommet d'une montagne, les ruines d'un ancien château nommé encore *Paleo Castro*.

Dans le district d'Erisso, près du cap Viscardo, on voit quelques vestiges de l'ancienne Petilie, et non loin de là, au couchant, sont aussi les ruines de Dulichium.

Samo prend son nom et occupe l'emplacement de l'antique Samos, l'une des principales villes de l'île, qui fut ruinée par les Romains.

Le mont Enos, célèbre au tems des anciens Grecs, a conservé le même nom ; il est couvert d'une forêt, et sa base produit ces plantes aromatiques dont le suc fournit d'excellent *rossolis*.

CHAPITRE II.

Population. — Mœurs. — Produits. — Commerce. — Température. — Religion.

La population de Céphalonie se monte à soixante mille ames. Cette population ne s'adonne guère aux travaux de l'agriculture; les Céphaloniens, naturellement paresseux, mais avides de gain, négligent la terre, dont la mise en valeur nécessite trop de peines et de bras, et préfèrent se livrer au commerce maritime. On estime que les plaines ou vallées cultivées forment au plus un sixième de la superficie de l'île.

Les insulaires ont encore utilisé, par différens genres de productions, un autre sixième pris dans les montagnes, ce qui porte la totalité du terrain en rapport au tiers de la superficie du sol. Si on divise ce tiers en cent parties, le rapport des genres du produit peut se calculer ainsi qu'il suit :

Parties occupées par les oliviers	10
Par les raisins de Corinthe	16
Par les vignes de toute espèce	25
Par la culture du coton	4
Par les grains, légumes et autres productions diverses	45
TOTAL	100

Les Céphaloniens sont vifs, spirituels, industrieux, et ne craignent pas d'abandonner pendant quinze ou vingt ans leur patrie, pour s'enrichir. Ils courent les mers, s'établissent partout où ils trouvent à faire quelque profit, fondent des colonies dans la mer Noire, dans l'Asie mineure, dans l'Égypte; et après nombre d'années, ils reviennent, avec ce qu'ils ont amassé, couler paisiblement leur vieillesse au sein de leur famille. Les persécutions des Vénitiens, qui voulaient empêcher cette émigration momentanée, ont causé la presque dépopulation de l'île, dont les habitans ne revenaient plus, une fois qu'ils en étaient sortis.

L'île de Céphalonie produit des oliviers, des mûriers, l'espèce de frêne qui donne la manne, du blé, et toutes sortes de légumes. On y a même essayé avec

succès la culture de l'indigo et de la canne à sucre. Mais le raisin de Corinthe et l'huile d'olive sont les principaux produits du pays ; ils rapportent le plus avec le moins de travail, quoique les vices de la culture leur donnent, en général, une infériorité marquée en comparaison de l'huile et des raisins de Corinthe récoltés à Corfou et à Zante.

Céphalonie fournit aussi une petite quantité de coton, qu'elle exporte brut ; beaucoup de vignes, dont elle tire un vin appelé *muscat blanc*, qui est fort estimé chez l'étranger ; un peu de miel, de cire et de fromage. Elle nourrit un certain nombre de bœufs et de troupeaux, et possède deux manufactures ; l'une d'excellent rossòlis, et l'autre de toile de coton, appelée *dimito*, dont on exporte une grande quantité en Morée et en Romélie.

Quels que soient ces produits du terrain et de l'industrie, ils ne suffiraient pas aux besoins de l'île, sans les sommes qu'y fait entrer le gain considérable de plus de cent cinquante bâtimens marchands, tant grands que petits, construits, équipés et entretenus par les insulaires.

Les costumes des Céphaloniens sont les mêmes que

ceux des Corfiotes. Ils professent la religion grecque, mais ils sont moins superstitieux que les autres habitans des Iles Ioniennes.

La température est la même que celle de Zante et de Corfou; l'île est également sujette aux secousses de tremblemens de terre qui sont fortes et fréquentes. Le manque d'eau douce est aussi un des grands inconvéniens du pays.

ITHAQUE.

Description. — Mœurs. — Commerce.

L'ILE d'Ithaque est située au nord-est de Céphalonie, dont elle est séparée par le canal de Viscardo. Elle renferme un excellent port, très-spacieux et très-commode, nommé *Vati*, dont l'entrée est au levant, vis à vis la Romélie. Elle est peuplée de quatre mille habitans, dont les mœurs se ressentent de la nature âpre du pays.

Les Ithaciens sont d'ailleurs, comme les Céphaloniens, sobres et industrieux; ils cultivent leur île, dont ils retirent, à force de peines et de travail, du raisin de Corinthe qui passe pour être bien supérieur à celui des autres îles, et quelque peu d'huile d'olive assez estimée. Ils font aussi, avec un très-petit nombre de barques, un commerce assez borné sur les côtes de

la Romélie, dans les canaux de Sainte-Maure et dans les golfes de Lépante et de Patras. Ils étaient primitivement gouvernés par les Céphaloniens, dont ils ont conservé le costume et les mœurs, en professant la même religion.

ZANTE.

CHAPITRE PREMIER.

Description de l'île. — La forteresse. — Productions. — Industrie. — Mœurs. — Population. — Importations et exportations.

L'ILE de Zante est située dans la mer Ionienne, vis à vis du golfe de Lépante, à cinq lieues de la côte de Morée. Longitude 19 degrés : latitude 38°.

Elle s'étend du nord au sud-est et au sud-ouest. Elle a huit lieues de longueur, six de largeur et à peu près vingt deux de circuit.

Son territoire se divise en trois parties : la montagne, le bas de la montagne et la plaine.

La grande montagne commence au midi, près du port Chieri, et environne toute l'île au couchant jusqu'au nord. Dans cette partie, il y a quatorze bourgs ou villages, et trois couvens de caloyers grecs.

Outre cette principale chaîne de montagnes, deux autres, qui sont séparées par de profondes vallées, bordent les côtes de l'île au nord et au levant. Sur celles-ci, l'on trouve encore six villages.

Au pied de la montagne, sont situés le bourg de Chieri et quatorze villages.

La plaine est renfermée entre ces montagnes, au milieu de l'île.

La ville de Zante est située au fond d'une rade très-ouverte, qui se trouve sur la côte orientale de l'île, entre le cap Crionero et la pointe de Scopo. Elle est grande et bien bâtie. Les maisons n'ont cependant que deux étages, à cause des fréquens tremblemens de terre qui s'y font ressentir. Elle renferme quatorze mille habitans. Il y a un évêque grec et un évêque latin : les Juifs y ont une synagogue. La rivière de Camura, la seule qui soit dans l'île, coule à côté de la ville au sud.

La forteresse de Zante est placée sur le sommet d'une montagne qui domine la ville de très-près.

C'est une enceinte formée d'une muraille assez mal flanquée par quelques tours, bastions ou redans.

Les portes d'entrée sont couvertes par deux demi-

lunes en bon état. Le reste de la fortification, négligé depuis long-tems, entr'ouvert en quelques endroits par les tremblemens de terre, n'est pas susceptible de défense. Les bâtimens et chapelles qui s'y trouvent sont également en ruines, et ne pourraient contenir la plus faible garnison.

Cette forteresse renferme une source très-précieuse d'eau douce.

Au midi de la ville de Zante, en traversant trois lieues de plaine, on trouve le port et la rade de Chieri, abrités par la petite île de Maratonissi.

C'est au fond de cette anse que sont situées les sources de goudron, dont parlent Hérodote [1], Pline [2] et plusieurs autres historiens naturalistes. Il n'en reste que deux. La poix y surnage dans une eau douce et limpide. On en retire environ cent tonneaux tous les ans. Les exhalaisons de ces sources, et celles du bassin marécageux qui les contient, rendent ce quartier malsain et dangereux.

Entre la ville de Zante et le port de Chieri, s'élève,

---

[1] Herodot. Lib. IV.

[2] Plin. Lib. XXXV, cap. XV.

sur une pointe avancée dans la mer, le mont Elatus, célèbre dans l'antiquité par son temple de Diane; c'est aujourd'hui le mont Scopo, sur lequel il ne reste aucun vestige d'antiquités.

Du côté du levant, au-dessus de la ville de Zante, la côte forme une anse, entre la pointe de Schinario et la pointe des Salines. L'écueil de Saint-Nicolas est situé à l'entrée de cette baie qui manque de fond.

Les salines de Catesturi pourraient donner un bénéfice considérable, si l'on en exportait les produits; mais les Zantiotes étant dans l'usage de saler les olives dont ils se nourrissent, le sel que réclame cette préparation, absorbe presque tout ce que rendent les salines.

L'île de Zante est fertile en olives, raisins, oranges, cédrats et limons; c'est sans contredit la plus riche et la mieux située des îles de la mer Ionienne [1]; aussi l'a-t-on nommée Fleur du Levant, Fleur de Zacynthe et l'Ile d'or [2].

---

[1] *Inter Cephalloniam et Achaiam, cùm oppido magnifico, tum fertilitate præcipua Zacynthos, aliquando appellata Hyrie.* Plin.

[2] Boterus.

Elle justifie mal aujourd'hui l'épithète de *nemorosa*, que lui donna Virgile [1]; car on n'y trouve plus de bois; elle ne produit guère de froment, de maïs, d'orge et de légumes que pour alimenter, pendant trois mois, sa population. Pour le reste de l'année on a recours à la Morée. La récolte du vin est plus abondante : il s'en exporte près de la moitié.

Si l'on divise la partie cultivée de l'île de Zante en soixante parties, le rapport sera comme il suit :

Parties occupées par les oliviers................	20
Grains de diverses sortes.....................	5
Raisins de Corinthe..........................	21
Vignes....................................	14
TOTAL...........	60

L'huile que les Zantiotes retirent des olives qu'ils ne mangent point, n'est pas beaucoup meilleure que celle de Corfou, quoique les habitans aient plus de soins de leurs oliviers; mais la rareté des moulins ou pressoirs, qui oblige à entasser ces fruits pendant un long espace de tems, est un grand obstacle au

[1] *Jam medio apparet fluctu nemorosa Zacynthos.*

Æneid, Lib. III.

perfectionnement de la fabrication. On en exporte à peu près, tous les deux ans, trente deux mille barils du poids de soixante quatre kilogrammes chacun; (environ cent trente livres).

Les vignes qui produisent le raisin de Corinthe, sont situées dans une plaine de cinq lieues de longueur sur trois de largeur, à l'abri des montagnes qui bordent la côte. Ce raisin se recueille au mois de septembre. On l'expose au soleil pendant quelques jours, pour le faire sécher. On l'entasse ensuite dans des magasins, où il se presse tellement qu'on ne l'en retire qu'avec un certain effort, pour l'encaisser et le vendre. On estime à trente neuf mille deux-cents quintaux décimaux, la quantité moyenne de ce raisin qui s'exporte annuellement.

La population entière de Zante est de trente deux mille ames: outre qu'ils sont assez agriculteurs, les Zantiotes s'adonnent à la marine et au commerce. Ils sont industrieux, vifs, braves et bons marins; mais on leur reproche trop de rudesse dans le caractère. Ils sont aussi excessivement jaloux.

La religion grecque est dominante dans l'île. Le costume est le même que celui des Corfiotes.

Les Zantiotes ont des manufactures de toiles et d'étoffes de soie, et filent le coton très-fin. On en exporte pour Smyrne et Constantinople, jusqu'à la valeur de 100,000 francs par an. On fait aussi à Zante une liqueur excellente, nommée *jenorroidi*.

L'air est bon dans l'île de Zante, où, pendant l'été, des chaleurs réglées sont tempérées par les vents. Les tremblemens de terre y sont fréquens, mais il en résulte peu d'accidens.

CHAPITRE II.

Défense de l'île de Zante.

Le mauvais état de la forteresse de Zante ne permet pas d'en espérer la moindre résistance. C'est donc sur les points abordables de la côte qu'il faudrait porter la défense de cette île, et dans ce cas seulement la forteresse y contribuerait, en dirigeant des feux sur le centre de la rade.

Un point essentiel à occuper est d'abord le cap Crionero. Il faudrait y établir une batterie de canons, dont la destination serait de défendre les abords de la rade de ce côté, et l'approche de l'anse des salines. Une autre considération bien importante pour l'établissement de ce poste, serait l'avantage de la fontaine d'eau douce qui y est située, et qui est d'une utilité indispensable pour tous les habitans.

Il faudrait ensuite placer, entre le cap Crionero et

la ville, sur un tertre un peu avancé en mer, une autre batterie qui défendrait le centre de la rade et l'approche de Zante, par des feux croisés avec ceux d'une troisième batterie qui occuperait le mamelon de Gips, au delà du Lazaret. La quatrième enfin serait placée au cap Scopo, sur une pointe escarpée et dans la position la plus avantageuse, pour compléter la défense de la côte orientale de l'île.

La rade de Chieri présente un autre point de débarquement à défendre; mais on pourrait se borner à y placer un poste d'avertissement, à cause des dangereuses exhalaisons qui s'émanent de ce bassin et qui en rendent le séjour mortel. Encore ce poste serait-il placé sur la pointe élevée qui est à droite du port.

Il y a sur le revers des montagnes qui font face au port Chieri, une position qui, avec quelques légers ouvrages, offrirait un bon camp retranché; on y tiendrait une petite troupe, qui, réunie au poste de Chieri et aux habitans des environs, pourrait faire une résistance vigoureuse à l'ennemi débarqué, et l'empêcher de pénétrer dans la plaine.

Tout le reste des côtes de l'île est inabordable.

CÉRIGO.

CHAPITRE PREMIER.

Description de l'île. — Rades d'Antemone et de Capsali. — Forteresse de Cérigo et fort de Saint-Francisco. — Population. — Productions. — Température.

L'ILE de Cérigo est située à l'ouest de l'Archipel, qu'elle termine en quelque sorte au sud et à cinq lieues du cap Malio[1] de Saint-Ange, c'est-à-dire l'extrémité méridionale de la Morée. Longitude, 24 degrés. Latitude, 36 degrés 25 minutes. Elle peut avoir sept lieues de longueur, cinq de largeur et vingt de circuit.

La côte de Cérigo, bordée partout de rochers escarpés, n'offre qu'un port sûr et commode; c'est l'échelle de Santo-Nicolo, située au fond de la vaste rade d'Antemone. Deux écueils inhabités, nommés

[1] Autrefois *Promontor. Maleæ.*

les Dragonières, couvrent cette rade et y forment des abris avantageux.

Un autre petit enfoncement, nommé aussi le port Santo-Nicolo ou Porto-Tino, est placé au nord de l'île, en face de la Morée; il n'est praticable que pour de petites barques.

Au sud est la rade de Capsali, divisée en deux baies par une pointe de terre avancée, et couverte aussi par un écueil, nommé l'Ovo. Elle n'est tenable qu'à certaines époques de l'année, et manque de fond presque partout.

C'est à gauche de cette rade qu'est situé, sur un escarpement de deux cents pieds au-dessus de la mer, le fort de Cérigo, autour duquel quatre à cinq mille Cérigotins se sont établis.

Le site de cette forteresse, élevé et presque inaccessible, a cependant l'inconvénient d'être dominé de très-près par des montagnes placées à sa gorge dans l'île. Son enceinte, qui suit les irrégularités du rocher, est d'un grand développement [1], mais elle manque de logemens et d'abris.

---

[1] L'enceinte de cette forteresse a six cents mètres de développement. *Voy.* dans l'Atlas les deux vues qui y sont relatives.

Toutes ses défenses sont d'ailleurs en mauvais état. Deux citernes, dont l'une est placée dans le château, l'autre dans la ville, fournissent assez d'eau douce pour les besoins de la garnison.

Les Vénitiens ont construit, en 1725, un fort, nommé Santo-Francisco, pour défendre le port Santo-Nicolo. Il est à gauche de son ouverture et il protége la rade d'Antemone.

Ce fort est en assez bon état, et il pourrait, avec quarante hommes de garnison, remplir parfaitement sa destination.

Au fond de la baie de Tine, qui est en face de la Morée, est bâti le bourg de Potamo, qui contient cinq cents habitans. L'île renferme, en outre, une vingtaine de villages; sa population entière peut être de huit mille ames.

On trouve dans les montagnes de cette île quelques anciennes ruines; mais on n'y connaît pas d'antiquités remarquables. Une grotte taillée dans le roc, sous la forteresse, passe pour avoir été la demeure de saint Jean. Elle attire la dévotion des habitans, et est visitée chaque nuit par les moines d'un couvent voisin, nommé Saint-Jean de la Grotte.

L'aspect de la côte de Cérigo, couverte de rochers arides, n'offre, au premier coup d'œil, qu'un pays âpre et stérile. On trouve cependant dans son intérieur des vallées fertiles et de beaux pâturages. Il n'y manque même que des bras, pour en tripler facilement le revenu. Les productions sont les mêmes que dans les autres îles ex-vénitiennes; mais sa population n'est pas le quart de ce qu'elle pourrait être.

Le gibier y abonde; on trouve surtout des lièvres, des cailles, des tourterelles et des faucons.

La pêche est très-abondante dans les environs, mais les Cérigotins ne sortent pas de leur île, et ils ne sont nullement industrieux.

L'air est très-bon, et tempéré par des pluies fréquentes.

CHAPITRE II.

Défense de l'île de Cérigo.

Les deux seuls points abordables de l'île de Cérigo, sont la rade de Capsali et celle d'Antemone; c'est donc là d'abord qu'il faudrait établir des batteries pour défendre leur approche et s'opposer à un débarquement.

La rade de Capsali est séparée en deux baies par une pointe de terre. Il serait convenable de l'occuper par une batterie, dont les feux croisés avec ceux d'une deuxième batterie placée à droite de l'entrée de la rade, et les feux de la forteresse défendraient parfaitement tout le mouillage et le rendraient inexpugnable.

La forteresse de Cérigo a, comme je l'ai dit plus haut, le désavantage d'être dominée de très-près à sa gorge; mais la difficulté de monter des canons sur les rochers escarpés diminue cet inconvénient; la chose importante serait de se mettre à l'abri de la fusillade,

au moyen d'un bon parapet. C'est ce qui manque essentiellement à la défense de la forteresse, dans tout son pourtour; mais il serait surtout indispensable d'en établir, avec une plate-forme, sur le front où est la grande rampe et la porte d'entrée.

Les longs côtés de la forteresse sont inabordables à cause de l'escarpement du rocher; il faudrait cependant aussi en relever les murs pour se garantir de l'enfilade. Le côté de l'est est défendu par une plate-forme et un bastion que l'action des pluies a dégradés, et qui ont besoin, comme tout le reste de la fortification, d'être réparés.

L'augmentation des logemens est aussi indispensable dans cette forteresse, qui, avec les améliorations que j'indique, un armement de vingt pièces de canon, et deux cents hommes de garnison, pourrait faire une bonne défense.

On pourrait encore, avec deux batteries, défendre l'entrée de la belle rade d'Antemone. L'une serait établie à droite du fort Santo-Francisco et protégerait tout le mouillage; l'autre, placée sur la pointe opposée, croiserait ses feux avec ceux du fort.

Le fort Santo-Francisco est en bon état: ses parapets

ont la hauteur et l'épaisseur convenables; il contient les logemens et magasins nécessaires à sa garnison, et il pourrait, avec un armement de huit pièces de canon et quarante hommes, résister au moins quelque tems. Ce qui s'oppose toutefois à ce qu'on doive en attendre une longue défense, c'est qu'il occupe un espace on ne peut plus resserré, et qu'il est absolument dépourvu d'eau douce.

CÉRIGOTTO.

Description de l'île de Cérigotto.

L'ILE de Cérigotto est située dans l'Archipel, entre Cérigo et Candie, dont elle est à égale distance, à peu près huit lieues. *Elle a trois lieues de circuit.* Sa côte forme plusieurs anses, entre autres une assez bonne rade, au fond de laquelle il y a un port.

Le sol en est montueux et ressemble à celui de Cérigo; les pentes des montagnes et les étroites vallées qui les séparent, sont couvertes de pâturages. On y trouve aussi des lièvres, des cailles et des faucons. L'île de Cérigotto est habitée par trente quatre familles, formant environ deux cents individus. Ils y vivent misérables et sans se livrer à aucun genre d'industrie, parce que rien ne les garantit des corsaires barbaresques, qui les dépouillent souvent du peu qu'ils possèdent.

Cette île se nommait anciennement Épla et Égiala, et dépendait de l'île de Cythère.

Elle a toujours appartenu depuis aux possesseurs de Cérigo.

Une autre petite île ou écueil, appelé Cervi, est situé au nord de Cérigo, dans le golfe de Colochina. C'était autrefois la presqu'île d'Onugnatos.

Entre sa pointe et l'île de Cythère commençait le dangereux détroit du cap Malée, si redouté des Anciens. L'île de Cervi est habitée par des Turcs de la Morée.

NAXOS.

Description et statistique de l'île de Naxos. — Antiquités. — Nomenclature des villages de cette île.

L'ILE de Naxos ou Naxie est située dans l'Archipel, au milieu des Cyclades, par 43 degrés 40 minutes de longitude, et 37 degrés 5 minutes de latitude. Elle forme à peu près un ovale, dont l'une des extrémités est dirigée vers le nord-est, et l'autre vers le sud-ouest. Elle a l'île de Paros à l'ouest, à la distance de trois mille cinq cents toises; plusieurs petites îles ou écueils sur les côtes, du même côté; celle de Stenosa au nord-est; les îles de Nio, Nycaria, Amorgos, Mycône, Délos, etc., l'entourent à une plus grande distance.

La côte de Naxos, généralement élevée, n'offre aucun port qui réponde à l'importance que donnent à cette île sa grandeur et sa fertilité. Ceux qui s'y trouvent, manquent de fond, ou bien sont exposés au

vent du nord, d'est et de sud-est. Il faut donc attribuer l'ancienne puissance de cette république à la possession de Paros et d'Andros, qui offraient d'excellens ports à la marine de ces insulaires.

Naxia, la capitale de l'île, est située sur la côte occidentale, vis à vis de la petite île de Strongyle, célèbre par son temple de Bacchus, dont il reste encore de belles ruines.

Elle est dominée par un château, bâti par Marc Sanudo, qui fut premier duc de l'Archipel; c'est assez dire qu'il serait d'une médiocre défense. Une tour carrée qu'il renferme en forme le donjon. C'était plutôt l'asile d'une partie des habitans de l'île contre l'autre, qu'une citadelle capable de résister aux efforts d'une puissance étrangère. De cette haine invétérée des Latins contre les Grecs, est venue sans doute la négligence du Naxiote à défendre son île contre les pirates, pour s'enfermer dans une tour d'où il pût se garantir des attaques de son voisin, ou même chercher à le molester.

On trouve dans l'île de Naxos la montagne de Zia, nommée par les Anciens le mont de Jupiter; c'est la plus élevée de l'île. Une autre se nomme encore

Corono, de Coronis, nourrice de Bacchus; Fanari est aussi une montagne assez considérable; elles étaient toutes célèbres par les beaux marbres qu'on en tirait. On tire maintenant de quelques-unes d'elles une prodigieuse quantité d'émeri, dont on fait une branche d'exportation.

Les vallées de cette île sont délicieuses. Les principales, celles de Pérato, de Mélanez, de Darmilla, sont couvertes d'orangers, d'oliviers, de limoniers, de cèdres, de citronniers, de grenadiers, de figuiers et de mûriers.

Les plaines de Naxia, d'Engarez, de Corchi, de Sangzi, de Sidera Petra, de Potamides et de Livadia, sont également fertiles; l'île entière est arrosée par une quantité de fontaines et de ruisseaux qui en font un lieu de délices.

Naxos produit d'excellent vin. Les Naxiotes cultivent fort bien la vigne, quoiqu'ils la laissent traîner par terre jusqu'à huit ou neuf pieds du tronc; ce qui fait que, dans les grandes chaleurs, le soleil dessèche trop les raisins, et que la pluie les fait pourrir plus facilement que dans les pays où les vignes sont soutenues par des échalas.

Bien qu'il n'y ait point à Naxos de port propre à y attirer un grand commerce, on ne laisse pas d'y faire un trafic considérable en orge, vin, figues, coton, soie, lin, sel, bœufs, moutons, mulets, émeri et huile.

On n'y brûle que de l'huile de lentisque, quoique celle que donnent les olives y soit à fort bon compte; on réserve cette dernière pour le commerce.

La pêche de Naxos, la douane et les salines ne sont affermées que huit cents écus; aussi le quintal de sel ne s'y vend pas plus de quatre sols.

Les Turcs en tiraient annuellement à peu près six mille écus : ils eussent pu porter ce revenu bien plus haut, s'ils eussent mis les habitans à l'abri des pirates qui les rançonnaient souvent.

L'île de Naxos renferme une quarantaine de villages, et cependant la population est à peine de dix mille ames. Les Grecs y sont en bien plus grand nombre que les Latins; et ceux-ci, descendant des anciens propriétaires de l'île, ont conservé une morgue insupportable. Aussi les Turcs n'avaient-ils pas lieu d'appréhender des révoltes. Les Grecs et les Latins s'épiaient mutuellement pour dénoncer au cadi le

moindre mouvement des uns et des autres; et le Grand Seigneur, rassuré par l'inquiète inimitié de ces insulaires, les gouvernait avec quelques familles turques, en leur laissant la faculté de nommer leurs administrateurs.

Il y a deux archevêques à Naxos; l'un grec et l'autre latin. Chacun a un revenu assez considérable: sa métropole, plusieurs églises, des monastères et un clergé nombreux. Les religieux des différens couvens de l'île exercent la médecine et ont de très-bonnes pharmacies.

Les Latins ont généralement les coutumes et l'orgueil vénitien. Les Grecs ressemblent pour les mœurs et le costumes à ceux des Iles Ioniennes. Ils sont fort peu industrieux, montent par des échelles à leurs tours, faute d'escaliers, et n'ont d'autres occupations que celles de l'agriculture, de la chasse et de la pêche, sans cultiver ni les sciences, ni les arts industriels.

L'île de Naxos présente encore plusieurs antiquités remarquables.

On trouve, au bas de la montagne de Zia, un bloc de marbre avec cette inscription, en langue grecque:

Montagne de Jupiter, protecteur des troupeaux.

On y voit la grotte où l'on prétend que les Bacchantes célébraient leurs orgies.

Vers le port d'Apollonos, on trouve quelques vestiges du temple que les Athéniens avaient élevé à Apollon, sur la côte opposée à l'île de Délos.

Sur l'écueil de Strongyle, près du château, on voit les ruines du temple de Bacchus. Elles consistent en une très-belle porte, restée debout parmi des monceaux de marbre et de granit.

Cette porte, qui n'est que de trois pièces de marbre blanc, est du meilleur goût dans sa simplicité; deux pièces en font le montant, et la troisième le linteau. Le seuil était de trois pièces; on a emporté celle du milieu. La porte dans œuvre a dix huit pieds de haut, sur onze pieds trois pouces de largeur; le linteau a quatre pieds d'épaisseur; les montans de même, sur trois pieds et demi de largeur. Tous les marbres étaient cramponnés avec du cuivre; car on en trouve encore des morceaux parmi les ruines.

Je donne ici la liste exacte des villages de l'île, dont il m'a été impossible de faire figurer les noms sur la carte que j'en ai tracée dans l'Atlas joint à cet ouvrage (*Voyez* Pl. XI.) Le peu d'étendue de l'échelle

que j'avais adoptée, ne me permettait pas d'entrer dans d'aussi grands détails. Ces villages sont :

COMIAQUI.
VOTRI.
SCADOS.
CHECREZ.
APANO SANGRI.
CATO SANGRI.
CHERAMOTI.
SIPHONES.
MONI.
PERATO.
CALOXILLO.
CHARAMI.
FILOTI.
DAMARIONA.
VOURYOURIA.
CARCHI.
ACADIMI.
MORGUITIA.
KINIDARO.
AIOLAS.
Vingt Églises grecques.
Sept Couvens grecs.

SCALARIA, où se fabriquent les marmites.
COUCHOUCHERADA.
GIRAMOS.
DENNALA.
MELANEZ.
COURNOCORIO.
EUGAREZ.
DANAIO.
TRIPODEZ.
APANO LAGADIA.
CATO LAGADIA.
METHOCHI.
PYRGOS.
APANO PATAMIA.
CATO PATAMIA.
AITELMI.
VAZOKILOTISA.
S[e]. ÉLEUTHÈRE, dont la tour s'appelle *Fasouilla*.
Trois Couvens latins.

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER LIVRE.

CATALOGUE

DES

MÉDAILLES DES ILES IONIENNES,

DONT LES PLANCHES SE TROUVENT A LA FIN DE L'ATLAS.

LE seul Catalogue des Médailles des Iles Ioniennes atteste non seulement la haute antiquité de la civilisation de ces îles, mais encore le degré de puissance où elles étaient parvenues. Nous avons la preuve de cette prospérité par les monnaies anciennes de ces îles, conservées dans divers cabinets de l'Europe. Mais, comme on ne peut supposer que toutes les personnes qui liront cette histoire soient versées dans l'étude de l'antiquité, un simple catalogue de ces médailles serait insuffisant pour répandre quelqu'intérêt sur les deux planches insérées dans cet ouvrage. Il nous a donc paru convenable de faire précéder notre petit travail de quelques notions préliminaires sur la

science numismatique en général ; nous avons en outre semé quelques observations partielles dans ce catalogue, à mesure que la description pouvait y donner lieu.

Suivant Mr. Cousinery, ancien consul général dans la Turquie : « Dès l'époque de l'invention de l'art » monétaire [1], que la théologie des Anciens fit con- » sidérer comme d'institution divine, chaque peuple » consacra exclusivement sa propre monnaie à ses » dieux protecteurs. Les rois n'y eurent d'autre part » que celle de la faire frapper, d'y représenter la di- » vinité qu'ils avaient adoptée, et d'y faire graver leur » nom. » Et plus bas : « Il était réservé à Alexandre » de partager ce culte avec les Dieux, et d'être le » premier des mortels, après les tems héroïques, à » qui les peuples de la Grèce accordèrent spontané- » ment ce qu'on appela dans la suite droit d'image, » *jus imaginis*. ».

D'après ce principe invariable, nous devons reconnaître sur les médailles des Iles Ioniennes, outre les images des divinités protectrices pour lesquelles leurs

---

[1] *Magasin encyclopédique*, février 1810, p. 283.

habitans avaient le plus de vénération, quelques figures de ces héros auxquels elles devaient quelque célébrité. La description qui suit, nous en fournira plus d'un exemple.

CORCYRE.

CORCYRE, surnommée *la Grande*, pour la distinguer d'une autre île du même nom, située également dans le golfe Adriatique, et dont il sera question plus bas, fut anciennement habitée par les Argiens, les Liburnes et les Étruriens d'Eubée. Elle porta successivement le nom d'Argos et de Schérie, jusqu'à l'époque où un exilé de Corinthe, nommé Chersicrate, vint y fonder une colonie, la 2e. année de la 11e. Olympiade, et lui donna le nom de Corcyre.

N°. 1.

BR. Tête de la nymphe Corcyre, tournée à gauche; petite lyre devant la tête.

R. ΖΕΥΣ ΚΑΣΙΟΣ. — Jupiter Cassius tourné à gauche, assis sur un siége, et tenant la haste de la main droite.

CORCYRE, selon la mythologie, était fille du fleuve Asopus, dans l'Achaïe; Neptune, en étant devenu amoureux, l'enleva et la conduisit dans l'île de *Schérie*, à laquelle elle donna son nom. Quelques écrivains ont prétendu que ce fut dans l'île du golfe Adriatique, appelée *Corcyra Nigra*, aujourd'hui

Curzola, et non dans *Corcyre la Grande*. Cette médaille prouve évidemment la fausseté de leur assertion.

Voyez le N° 3 pour l'explication du revers.

N°. 2.

BR. Tête de Neptune diadémée, à gauche, un trident derrière, dauphin dessous.

R. ΚΟΡΚΥΡΑ. — *Diota*, ou vase à deux anses.

Corcyre étant devenue une des puissances maritimes les plus formidables de la Grèce, les Corcyréens ont dû honorer Neptune d'un culte particulier; c'est ce qu'atteste le nombre considérable de médailles de Corcyre où se trouvent la tête de ce dieu, ainsi que les emblêmes de la navigation.

N°. 3.

BR. ΖΕΥΣ ΚΑΣΙΟΣ. — Jupiter Cassius assis sur un siége, tenant la haste de la main gauche.

R. ΑΓΡΕΥΣ. — Jupiter Agreüs, debout dans un temple distyle, tenant de la main droite une corne d'abondance.

Cette médaille est restée long-tems incertaine; mais il est hors de doute aujourd'hui qu'elle appartient à Corcyre. On trouve ce même type sur les médailles frappées en l'honneur des empereurs romains.

Le revers de cette médaille, étant un peu usé, a induit en erreur Eckhel et d'autres antiquaires, qui ont cru lire ΑΡΓΕΥΣ au lieu d'ΑΓΡΕΥΣ, et voir un serpent au lieu d'une corne d'abondance. Ce dernier emblême convient parfaitement à l'épithète ΑΓΡΕΥΣ, formée de l'adjectif grec ἀγρεῖος, rus-

ticus, agrestis, donné à Jupiter sur cette médaille. Il désigne ici le dieu protecteur des champs et des marchés.

Quant au mot ΚΑΚΙΟΣ, c'est encore un surnom de Jupiter, qui provient, selon Echkel, d'un temple élevé en l'honneur de ce dieu à Cassopé, ville ancienne de Corcyre, d'après le témoignage de Pline et de Suétone.

A quoi l'on peut ajouter que le culte de Jupiter pouvait bien avoir été transporté à Corcyre de Cassopé ou Cassiopé, ville située dans l'Épire.

N°. 4.

AR. Tête de Bacchus imberbe, couronnée de lierre, à droite.

R. Pégase volant à droite dans le champ. — Deux monogr.

Le second monogramme, que l'on trouve si souvent répété sur ces sortes de médailles, est un signe suffisant pour les admettre parmi les médailles de Corcyre. Si cet indice n'était pas d'un assez grand poids, le Pégase qui y est représenté leverait tous les doutes, ce type étant le même que celui de Corinthe, métropole dont relevait Corcyre. Le cheval Pégase était regardé par les Anciens comme un symbole de la navigation.

N°. 5.

AR. Tête de Minerve casquée, à droite.

R. ΚΟΡ. — Grappe de raisin entourée d'une couronne de lauriers.

N°. 6.

BR. Tête de femme voilée, tournée à droite; derrière la tête un dauphin.

R. Galère, avec les initiales de Corcyre en monogramme.

Nous avons déjà fait connaître que la puissance navale des Corcyréens était exprimée sur leurs médailles, par le navire, attribut de Neptune.

N°. 7.

BR. KOP. — Victoire tournée à gauche, tenant une couronne de chaque main.

R. Aigle, la tête tournée à gauche; dans le champ une couronne de chêne.

Cette médaille, ainsi qu'une autre de la même île représentant, d'un côté, Bacchus monté sur une panthère, et de l'autre un Faune remplissant un vase, au moyen d'un autre vase qu'il tient sur l'épaule, a été plusieurs fois un sujet de discussion entre les antiquaires. Les uns attr[illegible] à cette médaille à *Corcyre la Grande*, les autres, parmi lesquels Neuman et Echkel, à *Corcyra Nigra* dont nous avons parlé plus haut. Sans entrer dans leurs discussions, qu'il nous soit permis de dire que des types tels que l'*Aigle* et la *Victoire*, symboles de la force et de la puissance, ne peuvent appartenir à une île à peine connue dans l'histoire.

N°. 8.

BR. Tête de Jupiter, couronnée de lauriers, à gauche.

R. KO. — Tête de bœuf au milieu d'une couronne de lauriers.

N°. 9.

AR. ΚΟΡΚΥΡΑΙ. — Partie antérieure d'un bœuf, tournée à droite.

R. ΣΩ. — Jardins d'Alcinoüs; grappe de raisin, feuille de lierre.

Le bœuf est un des types les plus communs de l'île de Corcyre; il y est représenté comme emblême de la fertilité de l'île et de la richesse de ses troupeaux.

Quant au revers de la médaille n°. 9, l'opinion des antiquaires est très-partagée. Selon Béger, il représente les jardins d'Alcinoüs, célébrés par Homère. Les numismates qui l'ont suivi ont adopté son opinion. Nous aimons mieux croire, quant à nous, avec les avant Barthélemy, qu'il ne s'agit ici que d'un simple ornement de convention, adopté par les Corcyréens et employé ensuite par les habitans de Dyrrachium et d'Apollonie, colonies de Corcyre.

N°. 10.

BR. ΚΟ[illegible] *Diota.*

R. ΣΩ. — Grappe de raisin.

N°. 11.

AR. ΚΟΡΚΥΡΑΙ. — Grand astre entre les rayons duquel on lit le nom de Corcyre.

R. Grand vase; dans le champ à gauche un petit *diota*, à droite une aiguière.

Ces types sont assez communs sur les médailles de Corcyre; le petit *diota* est ici un emblême de Bacchus; les vases

de cette forme étaient spécialement consacrés à son culte. Quant aux lettres Σ Ω, ce sont probablement les initiales d'un nom de magistrat.

MÉDAILLES IMPERIALES DE CORCYRE.

Soumis à la puissance romaine, les Corcyréens, comme la plupart des peuples de la Grèce, représentèrent, sur leurs monnaies, l'effigie des empereurs, en conservant toutefois quelques-uns des types relatifs à leur culte particulier. Les plus communs sont le cheval *Pégase* et la *Galère;* ils conservèrent le premier en mémoire de leur origine, et le second comme un emblême de leur puissance maritime.

LEUCAS,

COLONIE FONDÉE PAR LES CORINTHIENS ET LES CORCYRÉENS.

N°. 1.

BR. Tête d'Apollon laurée, à droite.

R. ΛΕΥΚΑΔΙΩΝ ΦΙΛΗΜΩΝ. — Lyre.

N°. 2.

AR. Diane debout à droite, vêtue de la *stola*, le croissant sur la tête, et tenant de la main droite l'*acrostolium*; à ses pieds un cerf; derrière, un aigle sur un sceptre; le tout dans une couronne de lauriers.

R. ΛΕΥΚΑΔΙΩΝ ΛΕΩΝ. — Proue de vaisseau. Deux monogrammes.

N°. 3.

AR. Tête d'Hercule jeune, ou, selon quelques antiquaires, tête d'Alexandre.

R. ΔΑΜΗΑΟΣ. — Massue avec un monogramme; le tout dans une couronne de lauriers.

Cette île, fameuse par le Saut de Leucade, honorait particulièrement Apollon, surnommé *Leucadien*. Diane et Hercule vraisemblablement avaient aussi leur temple dans cette île.

N°. 4.

AR. Tête de Minerve casquée, à droite; à gauche un caducée, et la lettre Λ.

R. Cheval Pégase volant à gauche, la lettre Λ dessous.

Presque toutes les Colonies de Corinthe adoptèrent les types de la médaille si connue de leur métropole, qui représente, comme celle-ci, d'un côté la tête de Minerve, de l'autre le cheval *Pégase* volant. Corcyre est la seule de ces colonies qui se soit refusée à cet usage; la haine qui subsista toujours entre ces deux états, et leurs dissentions continuelles expliquent ce manque d'égards religieux de la colonie envers la mère-patrie. Le passage suivant, extrait du précieux ouvrage de M. Raoul Rochette sur *l'établissement des colonies grecques* [1], vient puissamment à l'appui de cette opinion. « Les colonies

[1] Tome I, page 42.

» grecques, dit ce savant auteur, étaient dans l'obligation » d'envoyer tous les ans des députés à la patrie commune, » pour y offrir des sacrifices aux dieux nationaux. Cet acte de » piété, qui se pratiquait même chez des nations étrangères, » telles que les Carthaginois à l'égard des Tyriens leurs fon- » dateurs, fut universellement usité chez les Grecs, et nous » en avons la preuve dans un passage de Diodore, où les » Corinthiens reprochent aux Corcyréens d'être les seuls » colons qui s'affranchissent de ce devoir sacré : διὰ το μόνος » τῶν ἀποικων μὴ πεμπειν τα καθεισδισμένα ἱερεῖα τῆ μητρόπολει. » Thucydide, écrivain plus exact et d'une plus grande auto- » rité, fait aussi entrer ce grief parmi les accusations des Co- » rinthiens. Jamais dans les assemblées communes des deux » peuples, dit-il, les Corcyréens ne rendaient à leurs an- » cêtres les honneurs qui leur étaient dus, et ne déféraient » aux Corinthiens les prémices des sacrifices, comme le fai- » saient les autres colonies, ὥςπερ ἀι ἄλλαι ἀποικιαι. Or, par » ces derniers mots qu'il a soin d'ajouter, Thucydide témoigne » clairement combien était général l'accomplissement de cette » loi violée par les seuls Corcyréens. »

Il ne paraît pas étonnant, après la lecture de ce passage, qu'un peuple qui, par haine contre sa métropole, foulait aux pieds des usages si religieusement observés, n'eût pas daigné, à l'instar des autres colonies, admettre sur ses monnaies des types pareils à ceux de la mère-patrie.

ITHAQUE,

COLONIE DE LEUCADE, APPELÉE PLUS ANCIENNEMENT NERICIA.

N°. 1.

BR. Tête d'Ulysse couverte du *pileus*.

R. ΙΘΑΚΩΝ. Α. — Coq tourné à gauche.

N°. 2.

BR. Tête de Minerve casquée, à droite.

R. ΙΘΑΚΩΝ. — Homme nu debout, tenant une lance.

N°. 3.

BR. ΙΘΑΚΩΝ. — Tête d'Ulysse couverte du *pileus*.

R. Foudre au milieu d'une couronne de lauriers.

N°. 4.

BR. Tête d'Ulysse, couverte du *pileus*.

R. ΙΘΑΚΩΝ. — Tête de Minerve casquée à droite.

Ces quatre médailles sont tirées de l'ouvrage de M. de Bosset [1]; elles ont été trouvées, d'après le même auteur, à *Aito*, dans les ruines qui se trouvent sur le penchant de la colline, depuis l'Acropolis jusqu'au port *Malo*; elles sont d'une extrême rareté. La tête couverte du *pileus* est évidemment celle d'Ulysse : l'effigie de Minerve qui se trouve au revers

[1] *Essai sur les Médailles antiques des îles de Céphalonie et d'Ithaque.*

de deux d'entre elles, confirme cette opinion. Quant au coq, il est représenté ici non-seulement comme emblême de la vigilance naturelle à Ulysse, mais encore comme un symbole de Minerve, qui chérissait cet oiseau à cause de ses qualités belliqueuses.

CÉPHALLÉNIE.

Les Téléboens sont les peuples les plus anciens qui se soient établis dans cette île. Un prince de la maison de Persée y avait fait aussi un établissement. Enfin Amphiction en fit la conquête et la donna à Céphale, dont elle a tiré son nom.

N°. 1.

BR. KE. — Tête d'Apollon tournée à droite, et couronnée de lauriers.

R. Tête de belier à droite, un petit aigle dessous.

Cette médaille a été attribuée par Eckhel à l'île de *Ceos*; mais quelle que soit son opinion et celle de Jacob Gradenigo, on doit plus naturellement penser qu'elle appartient à Céphalonie, dont le belier est un des principaux types. Les médailles de Paléa, de Cranium et de Samé offriraient des preuves suffisantes à cet égard, si nous n'avions à ajouter que jamais on n'a vu de médailles de Céos représentant une tête de belier.

N°. 2.

AR. ΠΑ. Tête jeune tournée à droite.

R. ΚΕΦΑΛ Homme assis sur un rocher, à droite, et tenant un dard de la main gauche.

N°. 3.

AR. Tête de Cérès couronnée d'épis, à gauche; dans le champ, les lettres Π Α.

R. ΚΕΦΑΛΟΣ. — Homme assis sur un rocher, à droite, et tenant un dard de la main gauche.

N°. 4.

AR. Un belier tourné à gauche; dans le champ la lettre Π.

R. Un épis dans une aire carrée en creux.

N°. 5.

BR. Tête de femme à gauche.

R. Un grain d'orge dans un Π; au-dessus un dauphin à droite.

N°. 6.

BR. Tête casquée de Pallas, de face.

R. Une couronne de lauriers, au milieu, les lettres Π Α.

CRANIUM.

N°. 1.

BR. Homme nu debout, tenant une lance de la main gauche.

R. Un monogramme.

N°. 2.

BR. Tête de bœuf, de face.

R. La lettre Κ.

N°. 3.

BR. Tête de belier, à droite.

R. ΚΡΑ. — Pied de bœuf.

N°. 4.

AR. Tête de belier à gauche. Un monogramme.

R. Aire en creux, divisée en quatre parties.

PRONOS.

N°. 1.

AR. Tête jeune, imberbe.

R. ΠΡΩΝΩΝ. — Massue.

SAMÉ.

N°. 2.

BR. Tête de Minerve, à droite.

R. ΣΑΜ. — Tête de belier, à gauche; caducée devant; au-dessous un monogramme.

N°. 3.

AR. Tête de Pallas casquée, de face.

R ΣΑΜΑΙΩΝ. — Belier à droite.

N°. 4.

BR. Tête jeune diadémée, à droite.

R. Chien lévrier assis sur ses pattes de derrière.

L'île de Céphallénie contenait dans son sein quatre villes: Paléa, Cranium, Samé et Pronos, et une cinquième nommée

Taphos, dont nous ne possédons point de médailles; ce qui fait conjecturer que sa destruction est antérieure à l'invention de l'art monétaire.

Les plus jolies médailles de Céphallénie sont à coup sûr les deux médailles de Paléa, n°. 2 et 3. Voici ce que dit à ce sujet M. de Bosset, qui les a publiées dans son recueil. « Ce » qui a porté Eckhel à donner à l'île en général les médailles » où se trouve la légende ΚΕΦΑΛΟΣ avec un homme assis » sur un rocher, ayant une lance à la main, c'est qu'on y » reconnaît évidemment Céphale tenant le trait si fatal à sa » femme Procris, qui le lui avait donné. Mais on ne peut » douter que ces médailles ne soient uniquement de Paléa. » Les lettres Π Α que l'on remarque sur celles qui sont bien » conservées, l'indiquent assez; d'ailleurs elles se trouvent » presque toutes exclusivement dans les ruines de cette an- » cienne ville. »

Selon le même auteur, Céphale étant fils de Mercure, le belier devait lui être consacré : ce qui paraît expliquer la raison pour laquelle cet animal est représenté sur un grand nombre de médailles des villes de Céphallénie, et sur celles de l'île en général.

Le chien lévrier que l'on voit sur les médailles de Samé, est probablement encore un emblême qui a rapport à Céphale; ce pourrait être le fameux *Lœlaps* qui fut donné à ce héros avec le trait infaillible. Quant au grain d'orge qui se trouve sur les monnaies de Paléa, les Anciens se sont servis assez souvent

de cet emblême soit dans la Sicile, soit dans la Grèce, comme d'un symbole de la fertilité de leur sol.

ZACYNTHE,

COLONIE FONDÉE PAR LES ARCADIENS, QUI PRIT SON NOM DE ZACYNTHUS SON FONDATEUR.

N°. 1.

AR. Tête d'Apollon laurée, à gauche.

R. ΣΑΚΥΝΘΟΥ. — Homme nu, assis sur un rocher, et tenant la main droite sur la tête d'un serpent qui est devant lui.

N°. 2.

AR. Tête d'Apollon laurée, à droite.

R. ΖΑ. — Trépied; le tout dans une couronne de lauriers.

Quoiqu'on ait paru embarrassé pour donner un nom à la figure assise devant le serpent de la médaille (n°. 1), nous devons penser qu'on a voulu y représenter Apollon, à qui le serpent était consacré, comme dieu de la médecine. Cette opinion est d'autant plus vraisemblable que, d'après un passage de Plutarque cité par Eckhel, il est constant qu'Apollon avait à Zacynthe un temple célèbre, où Dion de Syracuse, se préparant à faire la guerre à Denys le Jeune, offrit, avant son départ, un pompeux sacrifice.

N°. 3.

BR. ΙΟΥΛΙΑ ΔΟΜΝΑ ΣΕΒ. — Tête Julia Domna.

R. ΖΑΚΥΝΘΙΩΝ. — Satyre debout, couvert d'une peau de chèvre, tenant d'une main une grappe de raisin, et de l'autre Bacchus enfant.

Ce type n'a rien d'extraordinaire; il faut observer seulement que le Satyre tient une grappe de raisin, et non un vase, comme on l'avait pensé.

CYTHÈRE ET NAXOS.

N°. 1.

BR. Tête de Vénus, à droite.

R. ΚΥ. — Grappe de raisin.

Il n'existe que deux médailles de cette île, découvertes par M. Cousinéry, que nous avons cité plus haut. Celle que nous avons décrite dans ce recueil est actuellement au cabinet du roi; la seconde, qui a pour type un pigeon, se trouve dans la collection de médailles du cabinet de Munich.

N°s. 2 *et* 3.

BR. Tête de Bacchus Indien, couronnée de lierre.

R. ΝΑ. — *Diota.*

BR. Tête de Julia Domna. ΙΟΥΛΙΑ ΔΟΜΝΑ ΣΕΒΑΣ.

R. ΝΑΞΙΩΝ. — Les trois Grâces se tenant embrassées.

Ces deux dernières médailles sont de Naxos, qu'Ovide appelle *baccata jugis Naxos.*

Une île aussi riche en vignobles a dû nécessairement être consacrée à Bacchus; ses habitans lui donnèrent même, en l'honneur de ce dieu, le nom de Dionysiade.

Quant aux trois Grâces, qui se trouvent au revers de la médaille de Julia Domna, ce joli sujet donne à penser qu'il devait exister dans l'île de Naxos quelque monument remarquable consacré à ces divinités.

FIN DU CATALOGUE DES MÉDAILLES, ET DE L'HISTOIRE ET DESCRIPTION DES ILES IONIENNES.

TABLE

GÉNÉRALE

DES MATIÈRES.

Pages

Discours préliminaire, par M. Bory de St.-Vincent. j

Division de l'ouvrage........................ 1

Préface de l'auteur....................... ... 5

LIVRE PREMIER.

HISTOIRE FABULEUSE.

Chap. Ier. Ancien nom de l'île de Corfou. — Histoire fabuleuse. — Origine de ses habitans. — Colonies fondées par les Corcyréens. — Première guerre de Corinthe et de Corcyre. 17

Chap. II. Anciens noms de Céphalonie; ses premiers habitans; origine de son nom. — Elle est conquise par Laërte et fait partie du royaume d'Ithaque, ainsi que la presqu'île de Leucade. — Céphallénie s'érige en république.......................... 26

Pages

CHAP. III. Anciens noms de l'île de Leucade. — Origine de sa célébrité................ 31

CHAP. IV. Noms anciens de l'île de Zante. — Origine de ses habitans. — Elle se soustrait à l'obéissance d'Ulysse. — Elle bat les Samiens en Crète. — Elle fonde Sagonte et Zacantha en Espagne................ 34

CHAP. V. Anciens noms et premiers habitans de Cythère, aujourd'hui Cérigo. — Temples et culte de Vénus. — Pâris et Hélène y abordent. — Égisthe s'y réfugie...... 36

CHAP. VI. Anciens noms de Naxos. — Premiers événemens arrivés dans cette île. — Elle appartient successivement aux Thessaliens, aux Cariens, aux Gnidiens, aux Rhodiens, aux Ioniens........................ 39

LIVRE II.

DEPUIS LES TEMS HISTORIQUES JUSQU'A LA CONQUÊTE DE LA GRÈCE PAR LES ROMAINS.

CHAP. Ier. Événemens arrivés à Corcyre, à Leucade, à Céphallénie, ainsi qu'à Zacynthe, depuis les premiers tems historiques jusqu'à la guerre du Péloponèse............... 45

Pages

CHAP. II. Événemens arrivés à Naxos, depuis les premiers tems historiques jusqu'à la guerre du Péloponèse..................... 53

CHAP. III. Guerre du Péloponèse. — Puissances qui l'entreprirent. — Parti qu'embrassent les Sept-Iles. — Prise de Céphallénie par les Athéniens. — Irruption des Lacédémoniens dans l'île de Zacynthe ; ils ne peuvent s'emparer de la forteresse et sont repoussés. — Rassemblement de la flotte du Péloponèse à Leucade, pour la conquête de l'Acarnanie. — Première sédition de Corcyre. — Fin de cette sédition. — Prise de Cythère par les Athéniens. — Ils la rendent en vertu d'un traité. — Expédition en Sicile. — Ses suites. — Prise d'Athènes. — Gouvernement des Trente. — Succès des Lacédémoniens dans la mer Égée. — Ils portent la guerre en Perse.......... 56

CHAP. IV. Thrasybule rend la liberté à Athènes. — Conon reprend Cythère et les Cyclades. — Chabrias s'empare de Naxos. — Bataille d'Élyse. — Paix. — Renouvellement de la guerre. — Sédition à Zacynthe. — Siége de Corcyre. — Elle est secourue par les

Pages

Athéniens. — Levée du siége. — Arrivée d'Iphicrate, de Chabrias et de l'orateur Callistrate à Corcyre.................. 68

CHAP. V. Événemens arrivés dans les Iles Ioniennes jusqu'au règne de Pyrrhus, et jusqu'à la première expédition des Romains en Gcèce. 76

LIVRE III.

DEPUIS LA PREMIÈRE EXPÉDITION DES ROMAINS EN GRÈCE, JUSQU'A L'OCCUPATION DE L'EMPIRE D'ORIENT PAR LES LATINS.

CHAP. Ier. Irruption des Illyriens. — Prise de l'île de Corcyre. — Les Romains la reprennent. — Situation de la Grèce lors de cette expédition. — Cléomène, roi de Sparte, se retire à Cythère. — Guerre sociale. — Parti qu'embrassent les Sept-Iles dans cette guerre, et dans celle de Philippe avec les Romains. — Siége de Palée, dans l'île de Céphallénie. — Prise de Leucade. — L'île de Zacynthe, prise par le consul Lévinus, est donnée aux Étoliens. — Philippe est défait aux Cynocéphales. — Paix et liberté de la Grèce. — Récapitulation.......... 83

Pages

CHAP. II. Les Étoliens renouvellent la guerre. — Ils sont vaincus. — Ambracie prise. — Céphallénie se soumet aux Romains. — Samé seule résiste ; elle est prise et saccagée. — — Mort d'Annibal et de Philopœmen. — — Guerre de Persée. — Parti qu'embrassent les Sept-Iles. — Fin de cette guerre. — Réduction de l'Achaïe. — Sac de Corinthe. — Récapitulation.............. 96

CHAP. III. Guerre de Mithridate. — Sylla prend Athènes et les Cyclades ; Naxos alors fait partie de l'empire romain. — Guerre civile de Pompée et de César. — Corcyre combat pour celui-là, et ensuite pour les meurtriers de César, et enfin en faveur d'Antoine contre Auguste, qui s'en empare, et réduit les Corcyréens en servitude...... 102

CHAP. IV. Passage de Germanicus à Corcyre. — Caligula. — Les Corcyréens secourent l'empereur Claude contre les Anglais. — Ils rentrent dans leur liberté et leurs priviléges. — Conversion des Corcyréens à la religion chrétienne................... 107

CHAP. V. Règne de Néron. — Les Corcyréens frappent des Médailles en l'honneur de Galba. —

Pages

Passage de Titus à Corcyre. — Les Corcyréens frappent des médailles en l'honneur de Nerva. — Trajan. — Antonin. — Marc-Aurèle et Faustine. — *Ils combattent* les Parthes sous les drapeaux de L. Vérus. — Commode. — Pertinax................ 113

CHAP. VI. Règne de Septime-Sévère. — Les Corcyréens le suivent dans toutes ses expéditions. — Ils frappent des médailles en son honneur. — Ils consacrent de la même manière le souvenir de Caracalla et Plautille sa femme, d'Op. Macrin, d'Héliogabale. — *Ils se signalent* contre les *Parthes*, *sous le* règne d'Alex. Sévère ; servent l'empereur Balbin, et frappent des médailles en son honneur, comme en celui de Gordien le Jeune. — Philippe.................. 119

CHAP. VII. Les Corcyréens remportent sur les Goths une victoire signalée. — Leur île est désolée par la peste.................. 124

CHAP. VIII. Persécutions de Dioclétien. — Constantin le Grand. — Les Corcyréens accompagnent sainte Hélène en Palestine. — Premier concile. — Fondation de Constantinople. — Successeurs de Constantin. — Division de l'empire....................... 127

Pages

CHAP. IX. Valentinien. — Valens. — Gratien s'associe à Théodose. — Il passe à Corcyre, qui lui fournit des troupes contre les Goths. — Maxime le détrône. — Théodose va le venger. — Les Corcyréens se joignent à lui. — Théodose les récompense après sa victoire. — Ils combattent les ennemis de l'empire, sous le commandement d'Aëtius, général de Valentinien III. — Causes de l'irruption des Vandales, etc........... 136

CHAP. X. Ravages de Genséric. — Cruautés de Ricimer. — Puissance et colonies de Corcyre à cette époque. — Cette île est dévastée par les Vandales. — Les Corcyréens se joignent à la flotte de Léon Ier. contre eux. — Odoacre, roi des Hérules, s'établit en Italie. — Fin de l'empire romain d'Occident............................... 140

CHAP. XI. Établissement des Goths en Italie. — Règne de Justinien. — Bélisaire passe à Corcyre, il y obtient des secours d'hommes et de vaisseaux. — Ses succès. — Son rappel. — Ravages de Totila. — Il désole l'île de Corcyre, et brûle la ville. — Victoires de Narsès. — Fin du royaume des Goths en

Pages

Italie. — Causes de l'arrivée et de l'établissement des Lombards. — Les Corcyréens se soulèvent sous le règne de Justin. — Ils combattent les Dalmates. — Règne de Phocas. — Victoires d'Héraclius. — Les Corcyréens se distinguent dans ses armées. 144

CHAP. XII. Les Corcyréens combattent contre les Sarrasins, sous le commandement du général Alipius. — Ils secourent Constantinople assiégée par les Sarrasins, sous le règne de Léon l'Isaurien. Cet empereur leur donna Durazzo et l'Arta. — Les Corcyréens envoient un secours à Léon IV, contre les Bulgares. — La flotte de Pépin est défaite par celle des Vénitiens et des Corcyréens. — Nicéphore. — Michel Ier. — Léon V bat les Bulgares, et fait une trève avec eux. — Ravages des Sarrasins. — Victoires des Turcs. — Causes de leurs progrès....... 153

CHAP. XIII. Arsinius, évêque de Corcyre. — Victoire des Corcyréens contre les pirates. — Victoires de Nicéphore Phocas. — Cause de la perte de ses conquêtes, et de sa mort. — Jean Zimiscès. — Basile II, et Constantin III; victoires de ces deux princes. —

Pages

Zoé et Théodora, impératrices. — Causes des guerres de Robert Guiscard avec l'empire d'Orient. — Ses victoires. — Sa mort dans l'île de Corcyre................. 161

CHAP. XIV. Première croisade. — Victoires de Roger Ier., roi de Sicile. — Prise de Corcyre, Céphallénie, etc. — Guillaume le Méchant lui succède. — L'empereur Manuel Comnène reprend l'île de Corcyre........... 171

LIVRE IV.

HISTOIRE DES SEPT-ILES, SOUS LE GOUVERNEMENT DES DUCS, JUSQU'A LA MORT DE SOLIMAN, EN 1566.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAP. Ier. Érection du duché de Corfou. — Alexis Ier., duc, conspire contre Alexis II, empereur d'Orient, et le détrône. — Il s'allie à Guillaume, roi de Sicile, contre Andronic. — Cet empereur le réduit en captivité. — Isaac l'Ange succède à Andronic, et délivre le duc Alexis Ier. — Celui-ci conspire encore, et est relégué dans un monastère.

Pages

— Son fils, Michel Ier., lui succède. — Les croisés passent à Corfou. — Alexis III, Alexis IV et Alexis V, empereurs d'Orient. — Michel II, Michel III, ducs de Corfou. — Théodore, usurpateur............. 175

CHAP. II. Michel IV s'allie à Mainfroy, roi de Sicile, et au prince d'Achaïe. — Il déclare la guerre à l'empereur Michel Paléologue. — Il quitte l'armée, trompé par un transfuge. — Son armée est battue. — Il fait la paix avec l'empereur d'Orient, et partage ses états entre ses fils. — Charles d'Anjou s'empare *de Durazzo*, *puis* de Corfou. — Il règle la justice, les affaires de religion. — Ses victoires en Grèce. — Il retourne à Rome. — Affaires de la Sicile........ 183

CHAP. III. Ravages des Albanais. — Philippe, prince de Tarente, est envoyé contre eux. — Son séjour à Corfou. — Le roi de Naples lui en donne la souveraineté. — Guerre contre le roi d'Arragon. — Philippe est fait prisonnier. — Son retour à Corfou. — Robert, son fils cadet, lui succède. — Philippe II meurt sans héritiers, et l'île retourne aux rois de Naples. — Les Corfiotes se rendent indépendans.................... 190

Pages

CHAP. IV. Corfou se donne à la république de Venise. — Victoire des Corfiotes en Épire et en Albanie. — Les Génois assiégent le château Saint-Ange. — Ils sont battus et contraints de se rembarquer.............. 194

CHAP. V. Les Turcs prennent Constantinople, assiégent en vain Butrinto et Strovisi défendus par les Corfiotes, et ravagent Corfou. — Guerre de Venise. — Prise de Leucade et de Céphalonie. — Paix de 1501 avec les Turcs. — Soliman II. — Siége de Corfou. 199

DEUXIÈME PARTIE.

CHAP. Ier. Désordres qui suivirent l'établissement de l'empire des Latins. — Ce que devinrent quelques-unes des îles qui font le sujet de cet ouvrage.......................... 207

CHAP. II. Leucade. — Céphalonie. — Ithaque. — Zante.............................. 210

TROISIÈME PARTIE.

CHAP. Ier. Conquête de l'île de Naxos par Marc Sanudo. — Érection, en sa faveur, du duché

Pages

de l'Archipel. — Événemens arrivés dans ce duché sous le gouvernement des princes de la dynastie de Sanudo.......... 214

CHAP. II. Ducs de la famille Dalle Carcere......... 231

CHAP. III. Ducs de la famille de Crispo........... 242

LIVRE V.

DEPUIS LA MORT DE SOLIMAN II JUSQU'A NOS JOURS.

CHAP. I[er]. Guerre de Chypre. — Ravages des Turcs à Céphalonie et Zante. — Bataille de Lépante. — On fortifie la ville de Corfou. — On bâtit le fort neuf. — Guerre contre les pirates. — Victoires de Cappello. — Guerre de Candie. — Tremblement de terre à Corfou. — Prise de Butrinto par les Turcs. — Défense de Parga par les Corfiotes. — Nouvelle commotion souterraine à Corfou. — Entreprise des Vénitiens contre Sainte-Maure repoussée. — Les Corfiotes et les Paxiotes arment contre les Leucadiens, et répriment leurs pirateries............ 257

CHAP. II. Guerre de la république de Venise avec la Turquie. — Succès de Morosini. Traité

Pages

de Carlowitz. — Nouvelle guerre. — Perte de la Morée, de l'île de Tine, de Cérigo. — Siége de Corfou. — Reprise de Sainte-Maure, de Cérigo et de Cérigotto par les Vénitiens. — Traité de Passarowitz...... 268

CHAP. III. Politique du sénat de Venise. — Décadence de cette république.................. 275

CHAP. IV. Partage des états de Venise. — Occupation des Iles Ioniennes par les Français. — Prise de Cérigo, Céphalonie, Sainte-Maure, Zante, par les Turco-Russes. — Siége de Corfou. — Formation de la république des Sept-Iles.......................... 281

CHAP. V. Précis des événemens qui mirent la France en possession des Iles ex-Vénitiennes.... 290

CHAP. VI. Les Français perdent la possession des Iles Ioniennes. — Les Anglais leur succèdent à titre de *protecteurs*. — État de ces îles depuis cette époque jusqu'à nos jours... 299

FIN DE LA PARTIE HISTORIQUE ET DU LIVRE V.

Pages

LIVRE VI.

DESCRIPTION ET STATISTIQUE.

CORFOU.

CHAP. Ier. Description de l'île. — Sa division en cantons. — La Capitale. — Les ports. — Les îles et écueils qui l'entourent. 323
CHAP. II. Port et rade de Corfou. — Système de leur défense extérieure 331
CHAP. III. Population. — Productions. — Culture. — Industrie. — Climat 334
CHAP. IV. Religion. — Mœurs. — Costumes. 338
CHAP. V. Gouvernement 342

PAXO.

Description de l'île de Paxo. — Population. — Culture. — État et estimation des différentes productions par année 349

LEUCADE.

CHAP. Ier. Description de l'île de Leucade et de la forteresse de Sainte-Maure. — Population. — Productions. — Importations et exportations 351

Pages
CHAP. II. Défense de l'île de Leucade............ 356

CÉPHALONIE.

CHAP. Ier. Description. — Villes. — Forteresses. — Villages. — Divisions de l'île. — Anciennes ruines........................... 359
CHAP. II. Population. — Mœurs. — Produits. — Commerce. — Température. — Religion. 364

ITHAQUE.

Description. — Mœurs. — Commerce.............. 368

ZANTE.

CHAP. Ier. Description de l'île. — La forteresse. — Productions. — Industrie. — Mœurs. — Population.—Importations et exportations. 370
CHAP. II. Défense de l'île de Zante.............. 377

CÉRIGO.

CHAP. Ier. Description de l'île. — Rades d'Antemone et de Capsali. — Forteresse de Cérigo et fort de Santo-Francisco. — Population. — Productions. — Température.......... 379